



université de bretagne  
occidentale



THÈSE / UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE  
*sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne*

pour obtenir le titre de  
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

*Mention : Aménagement de l'espace, urbanisme*

École Doctorale sciences humaines et sociales

présentée par

**Lyne Bernier**

Préparée à l'Institut de géoarchitecture  
Laboratoire EA2219

# Les églises et les bâtiments à caractère religieux de Montréal : de la francisation à la patrimonialisation

## Volume II

**Thèse soutenue le 13 février 2015**  
devant le jury composé de :

**Jean-Yves Andrieux**  
Professeur, Université Paris IV /  
*Rapporteur*

**Daniel Le Couëdic**  
Professeur, Université de Bretagne Occidentale /  
*Directeur de thèse*

**Luc Noppen**  
Professeur, Université du Québec à Montréal /  
*Examineur*

**Maryvonne Prévot**  
Maître de conférences, Université Lille I /  
*Rapporteur*

**Yvon Tranvouez**  
Professeur, Université de Bretagne Occidentale /  
*Examineur*

## 1.7 L'organisation paroissiale

Le régime seigneurial a imposé sur le territoire montréalais une grille cadastrale faite d'une succession de bandes de terre généralement rectangulaires. Ces dernières furent à leur tour divisées en plus petits lots ou concessions individuelles, qui leur étaient perpendiculaires et s'alignaient parallèlement sur le sens de la profondeur du lot. Ces seigneuries constituent le fondement de l'appropriation foncière et, en même temps, l'ossature des formes paysagères qui en surgiront<sup>193</sup>. Depuis l'abolition du régime seigneurial, la paroisse a profondément pénétré le cadastre québécois. En 1860, il s'agissait de la division territoriale la plus répandue qui fût encore valide<sup>194</sup>. Rappelons que, selon le droit canon, quatre éléments sont requis pour définir une paroisse : une communauté, une église, un curé et un territoire délimité<sup>195</sup>.

L'analyse historique des logiques paysagères qui structurent le bâti communautaire du noyau religieux des paroisses permet d'identifier non seulement les fonctions concrètes des immeubles, mais aussi le poids relatif des différents pouvoirs en présence, auxquels s'ajoute le langage des valeurs et de leurs significations symboliques. Pour Paul-Louis Martin, « l'étude de leur combinaison et de leurs interactions dans le temps nous plonge au centre d'un système de pratiques populaires et de représentations hautement révélatrices de culture »<sup>196</sup>.

Dans cet ensemble, l'église occupe une place importante, manifestement significative dans la vie des paroissiens, ne serait-ce que par sa haute tour dont le son des cloches a longtemps rythmé le battement des activités quotidiennes. Ses formes architecturales, culturellement connotées, lui assurent une présence déterminante par ses volumes et sa frontalité bien affirmés. Elle est un important repère visuel, tant dans les villes que les campagnes. Dès les origines coloniales, longtemps avant l'apparition de l'entité municipale au Québec, la paroisse a matérialisé dans le foncier — en un lieu, des bâtiments et des biens de diverses natures —, la mainmise collective sur le territoire. Ces noyaux construits ont contribué à établir, à fonder dans l'espace, un nœud d'activités et de communication. Les choix effectués dans l'organisation des sites, l'architecture de l'église et l'aménagement de son noyau paroissial ont été de puissants producteurs de sens. Vu la nature collective de sa propriété, le noyau

---

<sup>193</sup> Martin, Paul-Louis. 2001. « L'espace paroissial » dans Courville, Serge, Normand Séguin et Fonds Gérard-Dion. 2001. *La paroisse*. Coll. « Atlas historique du Québec », Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval. p. 63.

<sup>194</sup> Noppen, Luc et Lucie K. Morisset. 2005. *op.cit.* p. 41.

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>196</sup> Martin, Paul-Louis. 2001. *op.cit.* p. 63.



religieux va se développer selon une logique propre qui en fera le principal repère visuel, le centre géographique et l'ensemble construit le plus riche d'expression de toute la communauté<sup>197</sup>.

Le fait de célébrer les offices religieux face à l'Orient, c'est-à-dire vers l'est, la Terre sainte et Jérusalem ou, si l'on préfère, tournés vers le Levant, soit le soleil qui symbolise la résurrection du Christ, remonte aux origines même du christianisme. Il s'agit d'une règle ancienne et universelle. Paul-Louis Martin a constaté que — dans la région de Québec — pas moins de neuf églises sur dix<sup>198</sup> construites avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle présentent un alignement du long pan sur l'axe est-ouest, alors que leur façade principale fait face à l'ouest, de manière à ce que le chœur du temple se trouve orienté vers l'est.

### ***Aménagement du noyau institutionnel***

D'après Paul-Louis Martin, « les édifices religieux s'inscrivent dans une évolution architecturale et ornementale qui suit de près la dynamique sociale des paroisses. Les noyaux religieux n'ont jamais cessé d'évoluer et de se transformer, à l'intérieur d'un même registre symbolique »<sup>199</sup>. Une fois l'église et le presbytère construits, la suite de la trame bâtie continue de prendre forme. Le noyau paroissial se complète de bâtiments aux fonctions diverses, qui toutes tirent avantage de la proximité du lieu de culte. Un tel espace de relations attire logiquement d'autres fonctions institutionnelles et civiles, mais aussi commerciales et résidentielles. La notoriété du lieu et la qualité des constructions imposent alors une norme implicite qui apporte une plus-value aux lotissements périphériques et, en conséquence, des bâtiments de dimensions et de qualité esthétique supérieurs s'ajouteront au noyau paroissial<sup>200</sup>. Un certain nombre de tendances architecturales et urbanistiques semblent perdurer à travers les époques. L'église et le presbytère ont imposé une hiérarchisation et un conditionnement de l'espace qui se répercute au-delà des limites foncières de la fabrique. Cette influence déterminante s'étendra jusqu'au paysage végétal du village ou du quartier, puisqu'à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'aménagement pittoresque de squares et de parcs publics sera réalisé en face ou près de l'église, souvent sur des terrains appartenant à la

---

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>198</sup> Spécifions que les églises dont il est question ne sont pas clairement identifiées. Il semble qu'elles soient toutes situées dans la région de Québec, de part et d'autre du fleuve Saint-Laurent. Bref, la plupart des églises érigées dans les plus vieilles paroisses du Québec auraient été orientées de la sorte.

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 77.

fabrique : cette mise en scène permet de signaler la grandeur et la magnificence du lieu<sup>201</sup>. D'après Jonathan Cha, à Montréal, le square-parvis, un legs canadien-français, constitue l'un des premiers gestes d'esthétisation de la ville. Il émerge comme une composante caractéristique de l'aménagement montréalais. Cette mise en scène d'une « association monumentale » sert particulièrement les églises, qui constituent le type de bâtiment le plus souvent associé à des squares<sup>202</sup>. Outre celui de la place d'Armes, qui est un exemple probant, quatre autres seront aménagés au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle pour servir de parvis : le square Saint-Jacques, face à l'ancienne cathédrale de la rue Saint-Denis ; le square Lahaie, face à l'église Saint-Enfant-Jésus du Mile-End ; le square Bonaventure, face à l'église Sainte-Cunégonde ; et le square Gallery aménagé devant l'église Saint Ann de Griffintown<sup>203</sup>.

Dès lors, la paroisse peut apparaître comme la transcription spatiale de l'ordre hiérarchique de l'Église<sup>204</sup>. Néanmoins, l'organisation paroissiale historique de Montréal diffère de celle observée dans les milieux ruraux. La logique paroissiale des quartiers anciens de la métropole, bien qu'elle y soit visiblement équivalente, est avant tout tributaire de la complexité des acteurs économiques, civils et religieux en présence. On peut présumer, au premier abord, que le territoire paroissial montréalais résulte, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, d'une série d'enclaves provoquées par la concurrence entre les anciens seigneurs et le nouveau pouvoir épiscopal, du moins selon l'analyse qu'en fait Jean-Claude Robert<sup>205</sup>.

### ***Enclave sulpicienne***

En ce sens, les plus anciennes congrégations catholiques montréalaises, dont les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, les religieuses hospitalières de Saint-Joseph, la Congrégation des sœurs de la Charité de Montréal — dites sœurs grises — et les frères des Écoles chrétiennes se sont déployées dans l'aire d'influence des institutions sulpiciennes, c'est-à-dire essentiellement autour du Séminaire et de l'église Notre-Dame, puis autour des chapelles ou églises succursales dans les faubourgs environnants.

---

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>202</sup> Cha, Jonathan. 2013. *op.cit.* p. 206 et 207.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>204</sup> Routhier, Gilles. 2001. « La paroisse : figure du monde à venir » dans Courville, Serge, Normand Séguin et Fonds Gérard-Dion. 2001. *La paroisse*. Coll. « Atlas historique du Québec », Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval. p. 120.

<sup>205</sup> Robert, Jean-Claude. 2007. *op.cit.* p. 167.

Illustration 1.74. Carte du réseau paroissial en 1860, Montréal.



Source : Hopkins, Johns. 1879. BAnQ. G/1144/M65G475/H6/1879 CAR, RÉFÉRENCE 174244\_006. Modification par Lyne Bernier, 2013.

Avant les premiers démembrements, le territoire de la paroisse Notre-Dame était parsemé d'institutions catholiques et de chapelles<sup>206</sup>, mais surtout des nombreux temples protestants et anglicans évoqués plus haut<sup>207</sup>. Le territoire primitif de la paroisse s'étendait bien au-delà du Vieux-Montréal actuel.

Il s'étirait jusqu'à la paroisse de Lachine, englobant tous les faubourgs à l'ouest du Vieux-Montréal jusqu'à la Pointe-Saint-Charles, ainsi qu'une partie du territoire de l'ancienne ville de Verdun ; vers le nord, partant du fleuve Saint-Laurent, il recouvrait le mont Royal, s'allongeant de la Côte-des-Neiges jusqu'à la Côte-de-la-Visitation (quartier Rosemont actuel) ; enfin, vers le sud-est, il englobait tout le territoire d'Hochelaga jusqu'à la Longue-Pointe (Ill. 1.74).

**Illustration 1.75. Collège Sainte-Marie, Montréal**



Construit en 1848 d'après les plans du père Félix Martin.  
Source : BAnQ, Fonds Massicotte, cote 5-169-b.

**Illustration 1.76. Académie du Sacré-Cœur, Montréal.**



Source : BAnQ, Fonds Massicotte, cote 5-27-a.

Outre les institutions sulpiciennes de la Montagne, la chapelle du Gesù, dès sa construction en 1864, était comprise dans l'immense territoire de la paroisse mère, tout comme les collèges Sainte-Marie (Ill. 1.75) et Loyola. Bien que les jésuites soient revenus à Montréal à la demande de M<sup>gr</sup> Bourget, ils n'ont pas choisi de s'installer autour de la cathédrale Saint-Jacques, mais plutôt aux limites des quartiers Saint-Laurent et Saint-Antoine, près de l'emplacement de la future cathédrale que l'évêque fera ériger en territoire « protestant » une dizaine d'années plus tard. Les religieuses du Sacré-Cœur ont également choisi un emplacement dans le même quartier, tout à côté du collège des jésuites, pour y ériger leur académie desservie par les prêtres de l'évêché (Ill. 1.76). L'académie Saint-Antoine, dite de

<sup>206</sup> Les chapelles Notre-Dame-de-Bonsecours, Notre-Dame-de-Pitié, Notre-Dame-de-la-Victoire, et Notre-Dame-des-Anges, sise dans l'ancienne église Secessionist Church of Scotland.

<sup>207</sup> Voir note 142.



l'archevêché, située rue Sainte-Marguerite est une autre institution diocésaine implantée en territoire sulpicien, bien que placée sous la responsabilité des frères des Écoles chrétiennes par M<sup>gr</sup> Bourget en 1873. Sa section réservée aux filles avait été confiée, pour sa part, à la Congrégation de Notre-Dame, qui dispensait des cours en français et en anglais.

Évidemment, plusieurs institutions charitables ont été fondées, tant par les sulpiciens que par l'évêque, dans les limites de la paroisse depuis ses origines ; qu'on pense à l'Hôtel-Dieu sous la direction des religieuses hospitalières de Saint-Joseph (Ill. 1.77), auparavant situé près de l'église paroissiale, puis déménagé au Mont Sainte-Famille (dans l'actuel Plateau Mont-Royal).

**Illustration 1.77. Hôtel-Dieu, Montréal.**



Construction en 1859-1861 par Victor Bourgeau. Photo : Guillaume St-Jean, 2009.

Les sœurs de la Charité de Montréal ont dirigé plusieurs institutions fondées par les Messieurs de Saint-Sulpice : l'Orphelinat catholique de la rue Sainte-Catherine, tout près de l'Académie du Sacré-Cœur ; l'asile Saint-Joseph à l'angle des rues Saint-Jacques et de la Cathédrale, un peu au sud de la nouvelle cathédrale et du palais épiscopal ; l'Institut et l'asile de Nazareth, rue Sainte-Catherine à l'angle de la rue Mance (Ill. 1.78) ; le patronage d'Youville, jusqu'à ce que l'œuvre passe sous la direction des petites sœurs de Saint-Joseph en 1892 ; le Fourneau économique de Saint-Antoine situé rue du Champ-de-Mars ; et finalement, l'hôpital Notre-Dame de la rue Sherbrooke. Plusieurs associations catholiques, parrainées par les pouvoirs religieux de l'époque avaient pignon sur rue dans la paroisse. Mentionnons, entre autres, le Monument national, siège de la Caisse nationale d'économie, fondation philanthropique et mutuelle de la Société Saint-Jean-Baptiste, le Cercle des marins catholiques de Montréal,

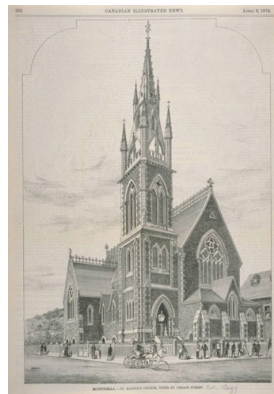
l'Alliance nationale, l'Union catholique de la province de Québec, la Légion catholique de bienfaisance, etc.

**Illustration 1.78. Institut Nazareth pour les aveugles, Montréal.**



Construction en 1861. Source : BAnQ. Fonds Massicotte.. cote 5-169-b

**Illustration 1.79. Saint Martin Anglican Church, Montréal**



Construction en 1874. Source : BAnQ, cote 7- 130-a.

**Illustration 1.80. Saint John the Evangelist Anglican Church, Montréal.**



Construction en 1877 d'après les plans de Frank Darling et William Tutin Thomas. Photo : Lyne Bernier, 2014.

**Illustration 1.81. Saint James Street Methodist Church, Montréal.**



Construction en 1844 d'après les plans de George Dickinson. Source : Musée McCord, MP-0000.2864.

**Illustration 1.82. Craig Street Methodist Church, Montréal.**



Construction en 1861. Source : Musée McCord, M930.50.7.250.

**Illustration 1.83. Free Presbyterian Church, Montréal.**



Construction 1847 d'après les plans de John Wells. Source : William Notman. 1872. Musée McCord, Montréal, I-77455.



**Illustration 1.84. Enclave sulpicienne en 1879, Montréal.**



Source : Hopkins, Johns. 1879. BAnQ. G/1144/M65G475/H6/1879 CAR, RÉFÉRENCE 174244\_038 et 174244\_034. Modification par Lyne Bernier, 2013, fusion des planches G et H.

Bien que le territoire paroissial de Notre-Dame fût parsemé d'institutions catholiques, en 1879, après les seize premiers démembrements, on dénombrait également dans son nouveau périmètre trente et un temples anglicans et protestants<sup>208</sup> (Ill. 1.79 à 1.86).

**Illustration 1.85. Synagogue Shearit Israel, Montréal.**



Construction en 1838. Source : Poirier, Conrad. 1938. BAnQ, cote P48, S1, P2854

**Illustration 1.86. Sherbrooke Street Methodist Church, Montréal.**



Holy Trinity Greek Orthodox Church. Construction en 1964 d'après les plans de C.P. Thomas. Source : Musée McCord, M929.17.17.

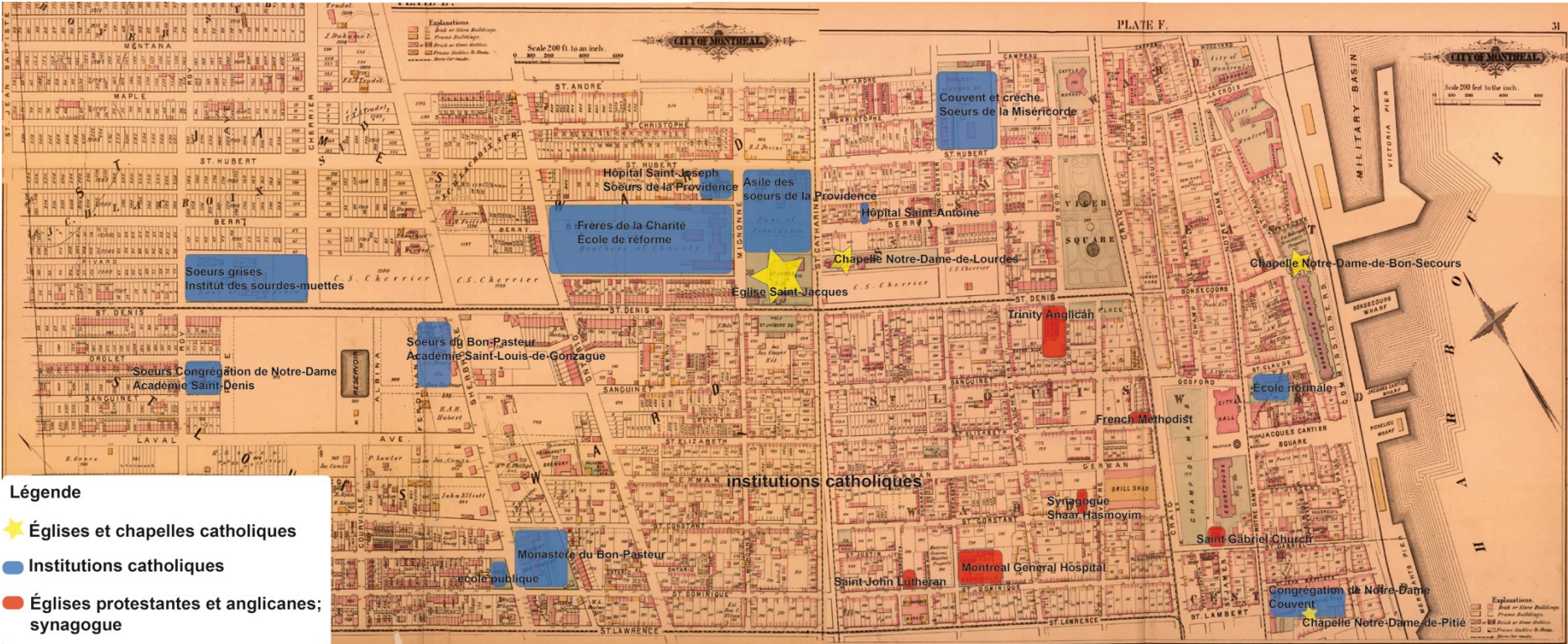
### ***Enclave diocésaine***

La première enclave que Jean-Claude Robert qualifie de non sulpicienne est comprise dans le quadrilatère formé par les rues Saint-Denis, Sainte-Catherine, Saint-Hubert et Mignonne (actuelle de Maisonneuve), autour du palais épiscopal et de la cathédrale Saint-Jacques (Ill. 1.87). Les œuvres des sœurs de la Providence (asile de la Providence et hospice Saint-Joseph), de la Miséricorde (maison mère, crèche et maternité) (Ill. 1.88), du Bon-Pasteur (monastère) (Ill. 1.89), de Sainte-Croix (externat Saint-Ignace de la rue Saint-Hubert) (Ill. 1.90) et des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie (Procure de la rue de La Gauchetière) (Ill. 1.91) s'installeront toutes dans le voisinage de la cathédrale. Les sulpiciens s'y grefferont, cependant, peu après le démembrement de la paroisse, d'abord avec la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes, qui assurera la desserte de l'Université Laval à Montréal, dont la construction commence en 1873 (Ill. 1.92), puis avec la maison des petites filles de Saint-Joseph, contiguë à la chapelle, et finalement avec la construction de la bibliothèque de Saint-Sulpice en 1912 (Ill. 1.93).

<sup>208</sup> Cinq églises anglicanes (Christ Church Cathedral 1856-1859, Saint James the Apostle 1864, la deuxième Saint George's Church 1869-1870, Saint Martin 1874 et Saint John the Evangelist 1877); quatre églises méthodistes (Saint James Street 1845, Primitive 1855, Dominion Square 1865 et la deuxième Craig Street 1878); neuf églises presbytériennes (Free 1847-1848, Erskine 1866, American 1866, Saint Paul 1867, la deuxième Saint Andrew 1870, Chalmers 1872, Knox 1872, Stanley Street 1874 et Crescent Street 1878-1880); quatre églises congrégationalistes (Gosford Street 1843, Zion 1844, Emmanuel 1877 et Wesley 1878); trois églises baptistes (First Baptist 1862, Olivet 1875, Sainte Catherine Street 1875-1878 et la deuxième First 1878); la deuxième Church of The Messiah 1857; la deuxième synagogue Shearit Israel 1838, l'église luthérienne Saint John 1858, l'église suédoise New Jerusalem 1862; l'église orthodoxe Trinity Greek 1864 ainsi que le Wesleyan Theological College de l'Université McGill 1866.



**Illustration 1.87. Enclave diocésaine en 1879, Montréal.**



Source: Hopkins, Johns. 1879. BANQ. G/1144/M65G475/H6/1879 CAR, RÉFÉRENCE 174244 030 et 174244 026 Modification par Lyne Bernier, 2013, fusion des planches E et F.



**Illustration 1.88. Couvent, hôpital et crèche de la Miséricorde, Montréal.**



Construction en 1853. Photo : Guillaume St-Jean, 2008.

**Illustration 1.89. Monastère provincial du Bon-Pasteur, Montréal.**



Construction en 1846-1847. Photo : Guillaume St-Jean, 2008.

**Illustration 1.90. Externat Saint-Ignace des sœurs de Sainte-Croix, Montréal.**



Photo : Lyne Bernier, 2014.

**Illustration 1.91. Procure des sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, Montréal.**



Photo : Lyne Bernier, 2014.

**Illustration 1.92. Église dite chapelle Notre-Dame-de-Lourdes, Montréal.**



Construction en 1873 d'après les plans de Napoléon Bourassa. Photo : Guillaume St-Jean, 2008.

**Illustration 1.93. Bibliothèque de Saint-Sulpice, Montréal.**



Sans usage. Construction en 1912-1914 d'après les plans d'Eugène Payette. Photo : Mario Parent, 2014.

L'influence sulpicienne dans ce quadrilatère s'illustre aussi par l'implantation de l'école Saint-Jacques, qui, bien que fondée en 1843 par M<sup>gr</sup> Bourget<sup>209</sup>, sera placée par la suite sous la responsabilité des frères des Écoles chrétiennes, tandis que les sulpiciens en seront les bailleurs de fonds. L'installation en 1888 par la même congrégation dédiée à l'enseignement du Collège Mont Saint-Louis de la rue Sherbrooke complètera le dispositif (Ill. 1.94).

**Illustration 1.94. Mont Saint-Louis, Montréal.**



Construction en 1887-1888 d'après les plans de Jean-Zéphirin Resther. Photo : Pierre Lahoud, 2005.

De même, la Congrégation de Notre-Dame ouvrira l'Académie Saint-Denis en 1861, accédant à la volonté des notables de la paroisse Saint-Jacques, et sera placée sous la direction des sulpiciens après avoir reçu la « bienveillante protection de M<sup>gr</sup> Bourget »<sup>210</sup>. Dans le voisinage de l'église Saint-Jacques, on trouvait également l'école de réforme de la congrégation des frères de la Charité, d'abord établie à l'Île-aux-Noix, puis transférée rue De Montigny (auparavant Mignonne) en 1868. À toutes ces institutions s'ajoutent par ailleurs bon nombre d'associations catholiques de toutes sortes : de l'Union Saint-Joseph de Montréal, en passant par la Société Saint-Vincent-de-Paul, les Artisans Canadiens-français, l'Union des commis marchands de la Cité de Montréal, l'Alliance Nationale, jusqu'à l'Ordre des forestiers catholiques<sup>211</sup>. Finalement, la succursale de l'Université Laval, érigée à l'emplacement actuel

<sup>209</sup> Dauth, Gaspard. 1900. *op.cit.* p. 169.

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 190 à 195.



du Pavillon Hubert-Aquin de l'Université du Québec à Montréal, complète le portrait institutionnel catholique de l'aire d'influence géographique de l'ancienne cathédrale Saint-Jacques. À la suite de la création de la paroisse Saint-Jacques-le-Majeur en 1866, seuls deux temples non catholiques ont été érigés sur ce territoire : l'église anglicane Holy Trinity en 1865 et la synagogue B'nai Jacob de la rue Cadieux (De Bullion) en 1879 (Ill. 1.95 et 1.96).

**Illustration 1.95. Holy Trinity Anglican Church, Montréal.**



Ancienne église Saint-Sauveur. Montréal.  
Construction en 1865 d'après les plans de  
Lawford et Nelson. Source : Musée McCord, cote 94148.

**Illustration 1.96. Synagogue B'nai Jacob, German and Polish, Montréal.**



Source : BAnQ, no. 0002730547, cote MAS 1-91-a.

Comme on le constate, les enclaves sulpiciennes ou diocésaines semblent très poreuses et ne peuvent être nettement délimitées, du moins de la création du diocèse aux premiers démembrements du territoire paroissial. Bien que les congrégations religieuses aient été sous l'influence spirituelle et financière de l'un ou de l'autre des deux pouvoirs catholiques, elles répondaient avant tout à la nécessité de satisfaire les immenses besoins sociaux que le clergé tentait de soulager et à la volonté d'offrir une éducation chrétienne à la population, afin d'assurer une relève, essentielle à l'expansion des nombreuses œuvres et associations catholiques.

Nous présumons qu'il ne s'agissait pas, de prime abord, d'enclaves antagonistes en ce qui a trait aux deux pouvoirs catholiques, mais que l'implantation de ces nombreuses congrégations religieuses aux quatre coins de la ville était aussi la réponse du clergé à la prolifération de

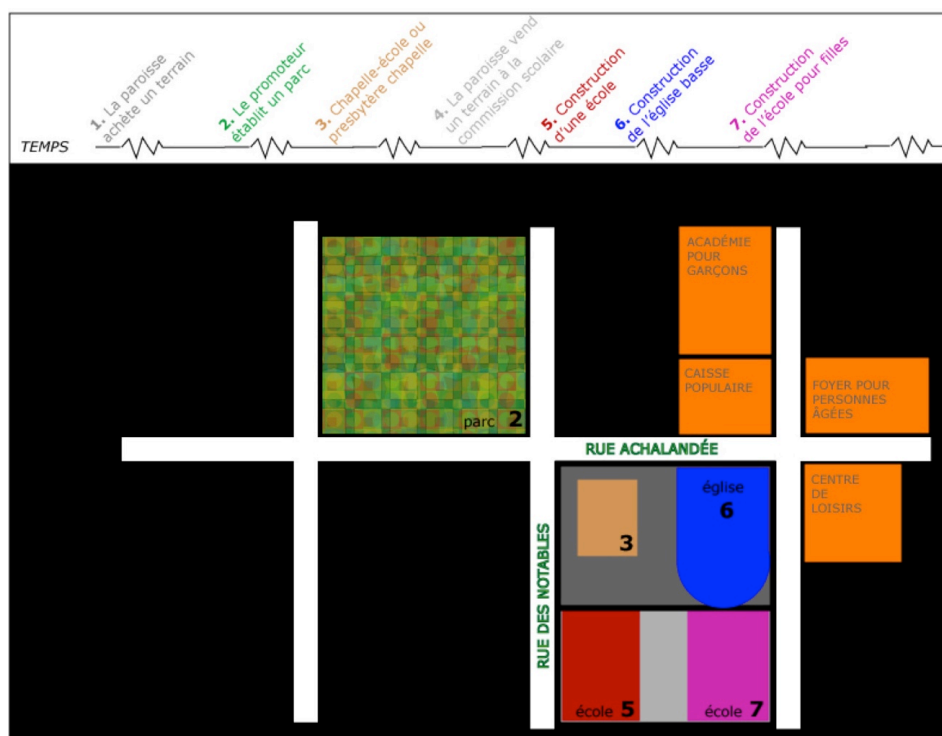


lieux de culte protestants et anglicans. Le repérage de ces derniers sur les cartes anciennes démontre que les aspirations de M<sup>gr</sup> Bourget à quadriller le territoire montréalais de paroisses, donc de nouvelles églises, visaient à contrecarrer l'éventuelle influence de ces nombreux lieux de culte sur les francophones, alors en situation minoritaire dans les limites de la ville urbanisée.

### ***Premiers îlots paroissiaux***

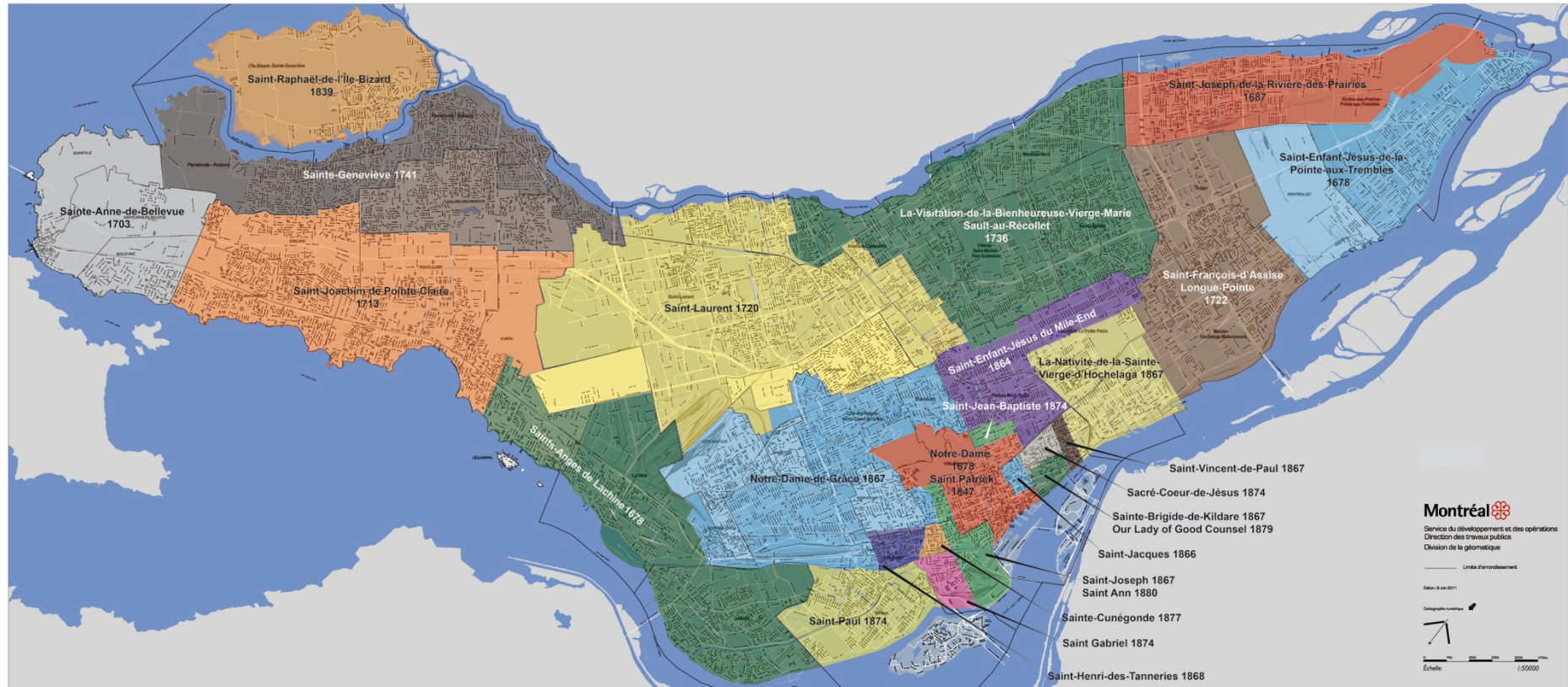
L'analyse des îlots paroissiaux primitifs, c'est-à-dire ceux des paroisses issues du premier démembrement de Notre-Dame après 1865, puis du deuxième effectué peu avant la démission de l'évêque Bourget en 1876, laisse entrevoir le développement du noyau institutionnel qui surgira après 1880 avec l'essor de l'urbanisation. Ce noyau religieux, composé de l'église, du presbytère, de(s) l'école(s) (filles et garçons), et de la résidence des religieux, apparaît notamment dans les nouveaux quartiers à majorité francophone. Dans son voisinage se grefferont plus tard des institutions civiles (hôtel de ville, caserne de pompiers, bureau de poste, etc.), financières (banques et caisses populaires après 1900) et commerciales (Ill. 1.97 et 1.98). Nous examinerons, dans ce qui suit, le développement de quelques-uns des ces noyaux paroissiaux.

**Illustration 1.97. Schéma chronologique du développement du noyau paroissial.**



Source : Lucie K. Morisset et Luc Noppen, 2005.

Illustration 1.98. Carte des paroisses de Montréal en 1879.



Source : Ville de Montréal. Service du développement et des opérations. Direction des travaux publics. Division de la géomatique. Modification par Lyne Bernier, 2013.

### *Territoire paroissial de Saint-Enfant-Jésus du Mile-End*

Un cas exemplaire de l'organisation paroissiale typique à Montréal est celui de la paroisse Saint-Enfant-Jésus du Mile-End. La population de Montréal se répartit désormais sur un territoire de plus en plus vaste et la nécessité d'établir une mission permanente à proximité des habitants hors des limites de la ville devient impérative. Ainsi, trente ans après la fondation du diocèse et près de vingt après la construction de l'église irlandaise Saint Patrick, le village de Saint-Louis-du-Mile-End est finalement érigé en paroisse en 1864. Elle est la plus ancienne de la banlieue de Montréal à cette époque, mère de toutes les futures paroisses qui seront érigées au nord de l'île, jusqu'aux limites de la vieille paroisse du Sault-au-Récollet. Dès 1848, M<sup>gr</sup> Bourget décida de pourvoir aux besoins spirituels des habitants du nord de la ville en y établissant une succursale de Notre-Dame. La bénédiction de la pierre angulaire de la nouvelle église, érigée sur un terrain préalablement mis à la disposition du diocèse par le docteur Pierre Beaubien<sup>212</sup>, a lieu en 1857. Autour de la première église, construite par Victor Bourgeau (Ill. 1.99) en retrait du boulevard Saint-Laurent, se grefferont écoles et institutions dirigées par les clercs de Saint-Viateur — à qui M<sup>gr</sup> Bourget confiera la destinée des fidèles de la nouvelle paroisse —, ainsi que le pensionnat des sœurs de la Providence.

**Illustration 1.99. Première église Saint-Enfant-Jésus du Mile-End, Montréal.**



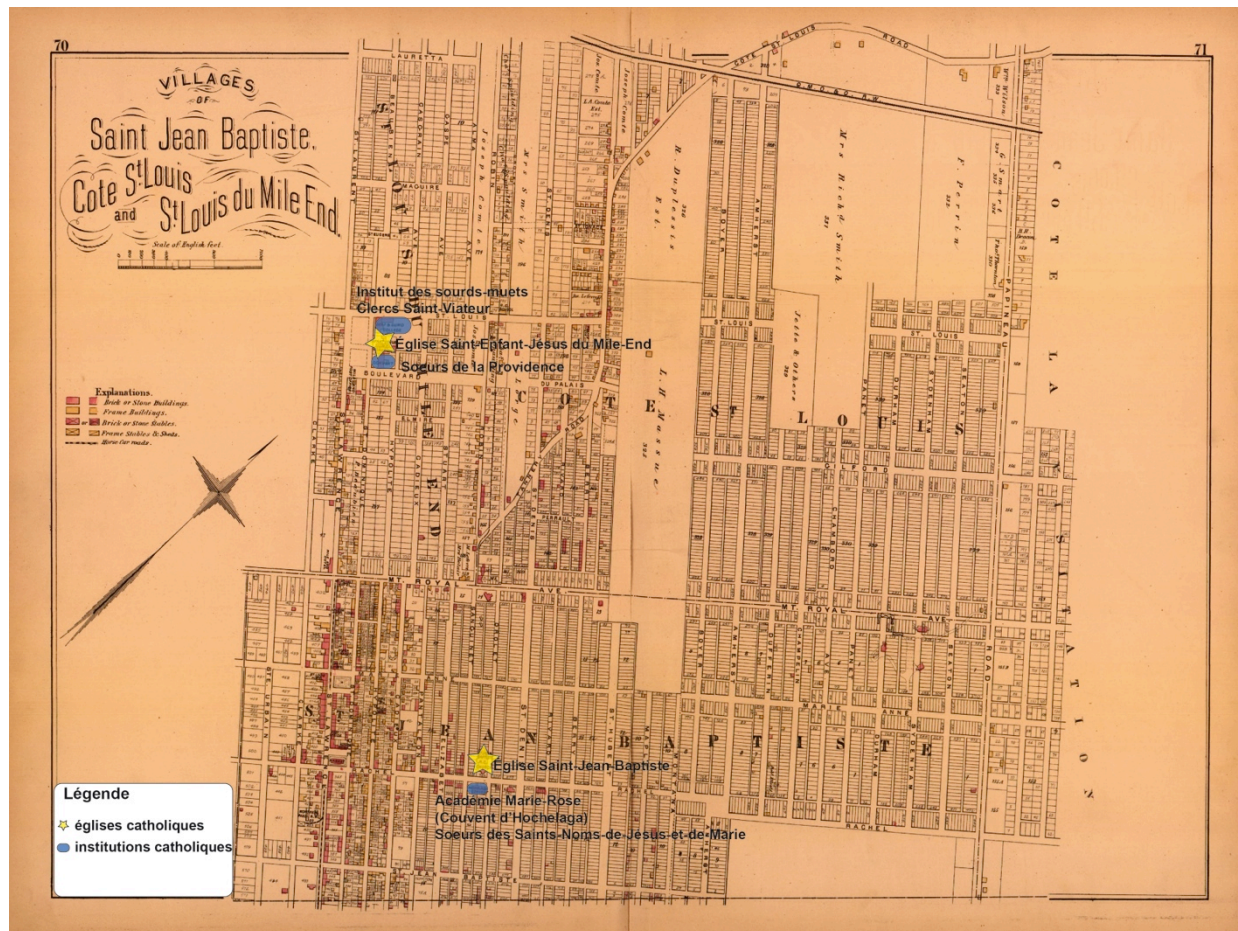
Construite en 1857 d'après les plans de Victor Bourgeau. Source : Dauth, Gaspard. 1900. *Le diocèse de Montréal à la fin du dix-neuvième siècle*. Montréal : Eusèbe Senécal & Cie. p. 210.

---

<sup>212</sup> Pierre Beaubien, né en 1796, fut le plus important propriétaire terrien du nord de la ville. Il est le premier Canadien français à obtenir un doctorat en médecine de la faculté de médecine de Paris. Il est élu député de la Cité de Montréal et représente le quartier Saint-Laurent au conseil municipal de 1842 à 1844, puis le quartier Saint-Louis de 1846 à 1847. Il possédait de vastes terres à Côte-Sainte-Catherine, Côte-Saint-Louis et Côte-des-Neiges, sur lesquelles se trouve l'actuel cimetière de Côte-des-Neiges et où se développa la ville d'Outremont à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il fit don à M<sup>gr</sup> Ignace Bourget de quatre de ses lots à Côte-Saint-Louis afin de permettre l'établissement d'une maison d'éducation destinée à la jeunesse catholique. Même si Pierre Beaubien n'a pas été un homme public très en vue, il reste que sa carrière très diversifiée et sa grande fortune ont fait de lui une figure marquante de la société montréalaise du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. (Source: Bernier, Jacques. « BEAUBIEN, PIERRE », dans *Dictionnaire biographique du Canada*. Vol. 11. Université Laval/University of Toronto. 2003. Consulté le 14 juillet 2014. [http://www.biographi.ca/fr/bio/beaubien\\_pierre\\_11F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/beaubien_pierre_11F.html))



Illustration 1.100. Carte des villages de Saint-Jean-Baptiste et de Côte-Saint-Louis du Mile-End / Détail du noyau paroissial de Saint-Enfant-Jésus du Mile-End en 1879, Montréal.



Source : Hopkins, Johns. 1879. BAnQ. G/1144/M65G475/H6/1879 CAR, RÉFÉRENCE 174244\_070. Modification par Lyne Bernier, 2014.

L'église, construite dans le quadrilatère formé par le boulevard du Palais (boulevard Saint-Joseph), la rue Saint-Louis (rue Laurier) et les rues Saint-Dominique et Hyppolite (Coloniale), se trouve alors dans un secteur encore peu développé, mais qui prendra un nouvel essor avec la venue du tramway et du chemin de fer, puis par la construction d'une gare en 1876 (située à l'intersection du boulevard Saint-Laurent et de la rue Bernard), toutes choses favorisant l'industrialisation du secteur.

Ne se limitant pas d'offrir le terrain pour l'église, le généreux donateur désire aussi mettre en valeur l'édifice et lui offrir un cadre qui rende justice à son importance religieuse. Bien au fait des précédents montréalais et parisiens, Pierre Beaubien offre ainsi aux autorités locales un site devant servir à perpétuité à l'usage de square d'embellissement<sup>213</sup>. L'îlot institutionnel prend forme : le parc Lahaie<sup>214</sup> — nommé en l'honneur du premier desservant, Taraise-Tlionias Lahaie<sup>215</sup>, de la congrégation de Saint-Viateur — sera aménagé face à l'église. Ce site, comprenant l'église, le square et la maison des sœurs de la Providence, forme le cœur du village de Saint-Louis-du-Mile-End. Le prestigieux noyau religieux se consolide par la venue de la banque Mercantile (Merchant's Bank) ouverte en 1899, et surtout avec l'hôtel de ville de la nouvelle ville de Saint-Louis constituée en 1895, que l'architecte Joseph-Émile Vanier construit en 1904-1905 à l'angle nord-ouest de l'intersection du boulevard Saint-Laurent et de l'avenue Laurier. Les bâtiments religieux sont mis en valeur par le square qui fait à la fois office de place, d'extension du parvis et d'allée de promenade<sup>216</sup>. L'architecture de prestige de ces institutions religieuses, civiques et financières forme un ensemble imposant, d'une grande qualité architecturale<sup>217</sup>. C'est d'ailleurs dans ce cœur civique et religieux de la ville de Saint-Louis que l'élargissement et l'embellissement du boulevard Saint-Joseph est amorcé au tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

Jusqu'à la création de la nouvelle paroisse, le développement urbain suivra la percée du boulevard Saint-Laurent vers le nord, mais s'arrêtera aux environs de l'avenue du Mont-Royal. Il aura fallu plus d'une vingtaine d'années pour que les institutions catholiques cristallisent et consolident le nouveau noyau institutionnel de cette ancienne municipalité autonome, annexée à Montréal en 1910 (Ill. 1.100).

---

<sup>213</sup> Cha, Jonathan. 2013. *op.cit.* p. 212.

<sup>214</sup> Le square Lahaie a toujours porté la dénomination de parc malgré une nette typologie de square.

<sup>215</sup> Dauth, Gaspard. 1900. *op.cit.* p. 211.

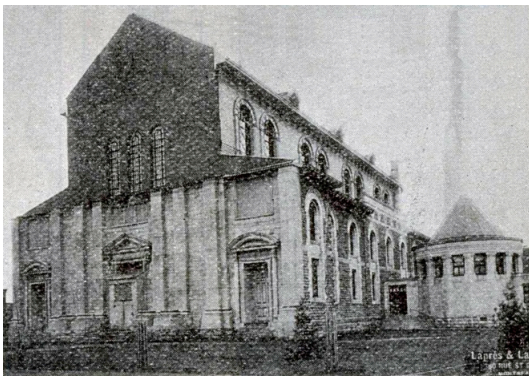
<sup>216</sup> Cha, Jonathan. 2013. *op.cit.* p. 214.

<sup>217</sup> Benoît, Michèle et Roger Gratton. 1991. *Pignon sur rue. Les quartiers de Montréal*. Montréal : Guérin p. 166.

### *Territoire paroissial de La-Nativité-de-la-Sainte-Vierge d'Hochelaga*

Lorsque la nouvelle paroisse d'Hochelaga est érigée en 1867, une chapelle sur un terrain donné par Jean-Baptiste Dezéry<sup>218</sup> assure la desserte catholique. La première église sera construite à partir de 1875 (Ill. 1.101), selon les plans de Dangeville A. Dostaler, à l'intersection des rues Dezéry et Ontario, qui deviendra l'artère commerçante du quartier. En 1879, le secteur autour de la nouvelle église n'a pas encore été loti, à l'exception d'une bande de terrain longeant la rue Dezéry vers le sud, jusqu'aux rives du fleuve Saint-Laurent. De part et d'autre de cette rue, on trouve les terres de Simon et Avila Valois, ainsi que celle de O. Bourbonnière qui n'ont pas encore été subdivisées en lots à bâtir. Pourtant, à l'est de la terre Bourbonnière, dans ce qui deviendra la ville autonome de Maisonneuve, le lotissement a déjà été réalisé, bien que très peu d'édifices aient été construits jusqu'en 1879.

**Illustration 1.101. Première église d'Hochelaga, Montréal.**



Source : BAnQ. Fonds Massicotte. 4-95-f.

**Illustration 1.102. Couvent d'Hochelaga, Montréal.**



Construction en 1860. Source : Musée McCord, cote MP-0000.826.1.

À l'ouest de la rue Dezéry, et à l'est de la voie ferrée — frontière entre l'ancien village autonome d'Hochelaga qui sera annexé à Montréal avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le quartier Sainte-Marie du faubourg Québec — un premier terrain a été loti, alors que la plupart des bâtiments déjà construits se concentrent au sud, entre la rue Logan et le chemin Public (Notre-Dame) sur lequel sont érigés le premier monastère des Carmélites et le couvent d'Hochelaga (Ill. 1.102), première résidence des sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie à Montréal. En 1877, l'hôtel de ville d'Hochelaga sera construit sur le site de la première chapelle — qui fut entièrement détruite par un incendie —, au sud de la nouvelle église, entre les rues Sainte-Catherine et Saint-Jean-Baptiste. Un peu à l'est de la voie ferrée, une église méthodiste a

<sup>218</sup> Noppen, Luc. 2001. *Du chemin du Roy à la rue Notre-Dame. Mémoires et destins d'un axe est-ouest à Montréal*. Québec: Ministère des Transports du Québec. p. 74.



pignon sur rue à l'intersection des rues Marlborough et Sainte-Catherine (Ill. 1.103). Près de quinze ans après l'érection canonique de la paroisse, le secteur semble encore très peu développé, mais la manufacture de textile Hudon de la rue Notre-Dame est déjà en activité et requiert un important contingent de travailleurs, qui seront logés dans un nouveau lotissement de la rue Saint-Germain, une rue à l'est de Dézéry. L'industrialisation du quartier s'amorce, alors que plusieurs usines s'implanteront à proximité de la voie ferrée et du fleuve Saint-Laurent (Ill. 1.105).

**Illustration 1.103. Marlborough Street Methodist Church, Montréal.**



Source : BAnQ. Fonds Massicotte. 3-28-a.

**Illustration 1.104. Première église Saint-Vincent-de-Paul, Montréal.**

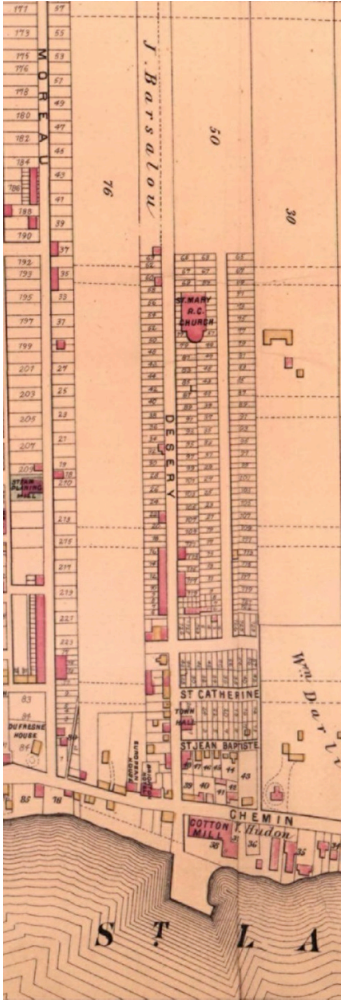
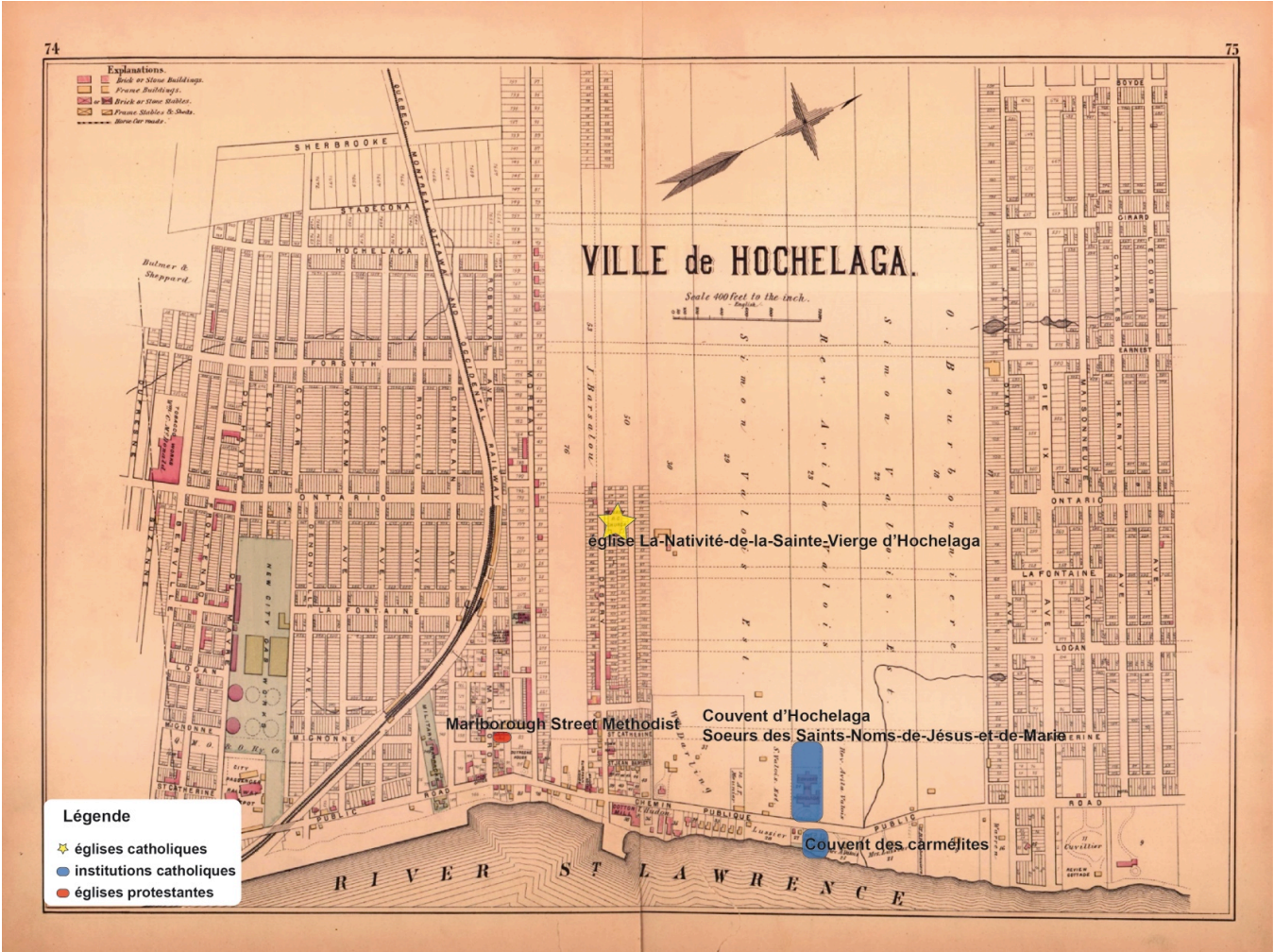


Construction à partir de 1875 d'après les plans de Adolphe Lévesque. Source : BAnQ. Cote. P3404.

### *Territoires paroissiaux du centre est*

L'analyse des cartes anciennes montre que les paroisses des quartiers est, c'est-à-dire Saint-Vincent-de-Paul (Ill. 1.104 et 1.106), Sainte-Brigide-de-Kildare (Ill. 1.107 et 1.109) et Sacré-Cœur-de-Jésus (Ill. 1.108), sont mieux desservies par les institutions catholiques. Elles sont également plus densément peuplées, bien que le lotissement de la paroisse Saint-Vincent-de-Paul ne soit pas encore pleinement réalisé en 1879. La desserte catholique avait été assurée depuis un bon moment déjà par des chapelles construites par les sulpiciens.

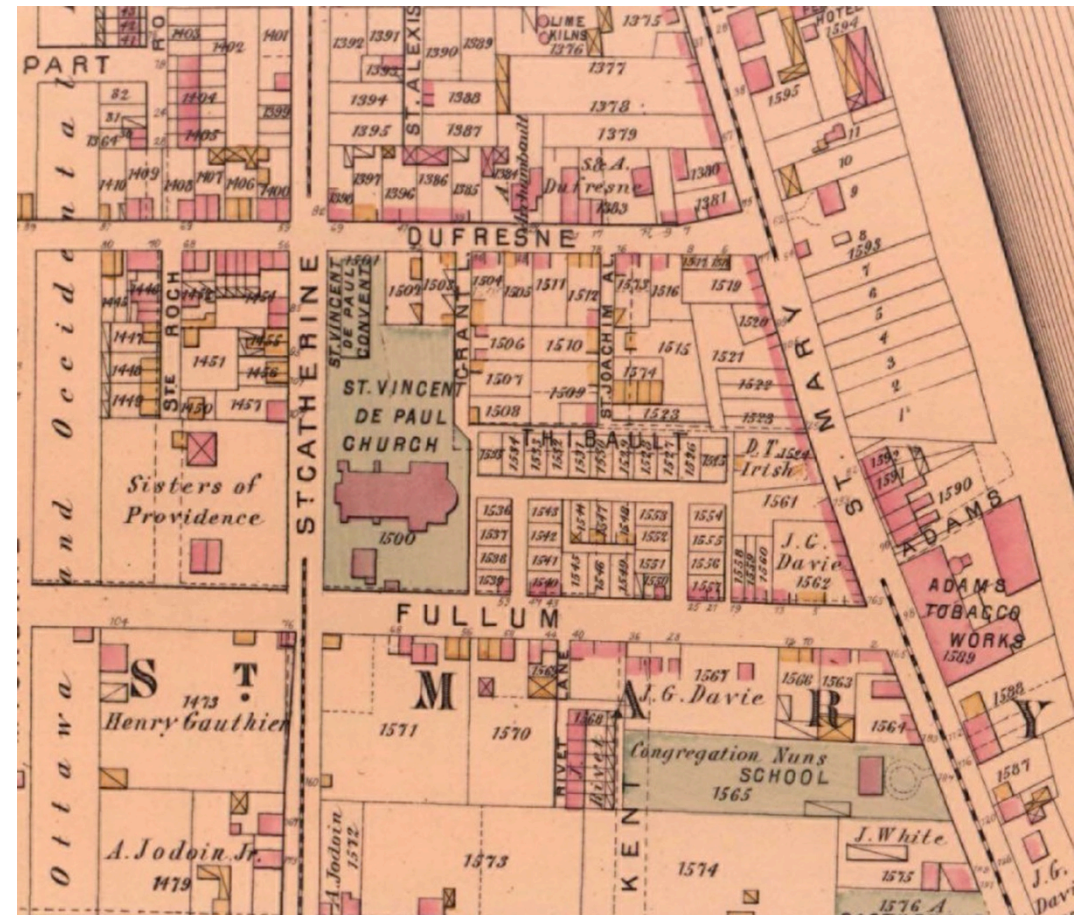
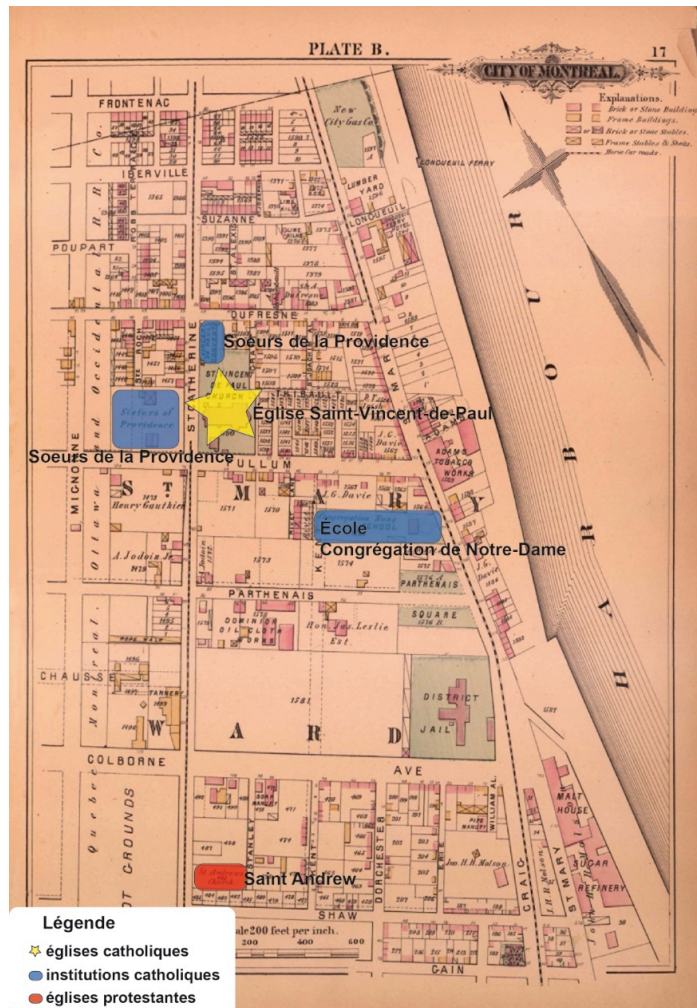
**Illustration 1.105. Carte de la Ville d'Hochelaga / Détail du noyau paroissial d'Hochelaga en 1879, Montréal.**



Source : Hopkins, Johns. 1879. BAnQ. G/1144/M65G475/H6/1879 CAR, RÉFÉRENCE 174244\_074. Modification par Lyne Bernier, 2014.



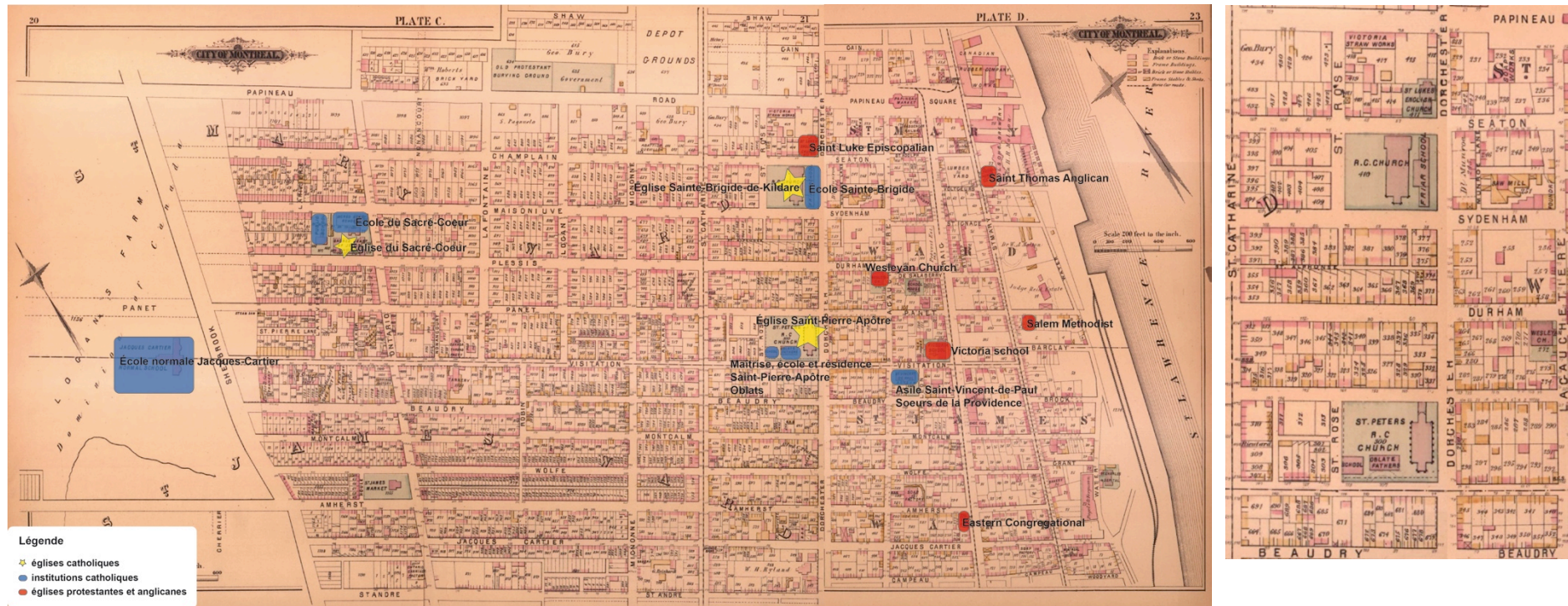
Illustration 1.106. Carte de la paroisse Saint-Vincent-de-Paul / Détail du noyau paroissial Saint-Vincent-de-Paul en 1879, Montréal.



Source : Hopkins, Johns. 1879. BAnQ. G/1144/M65G475/H6/1879 CAR, RÉFÉRENCE 174244\_017. Modification par Lyne Bernier, 2014.



Illustration 1.107. Carte de la paroisse Sainte-Brigide-de-Kildare / Détail du noyau paroissial Sainte-Brigide-de-Kildare en 1879, Montréal.



Source : Hopkins, Johns. 1879. BAnQ. G/1144/M65G475/H6/1879 CAR, RÉFÉRENCE 174244\_020 et 174244\_023. Modification par Lyne Bernier, 2014, fusion des planches C et D.

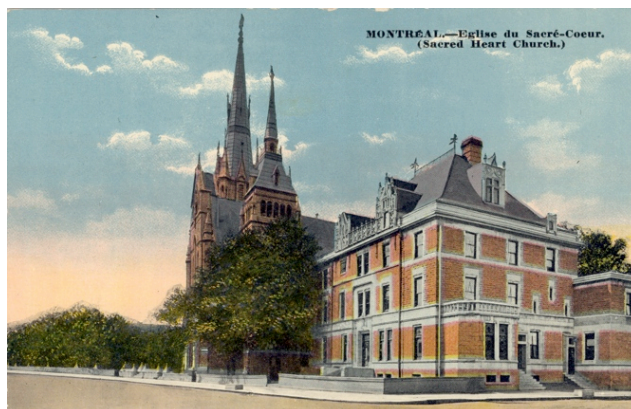
À l'exception de la paroisse Sainte-Brigide-de-Kildare<sup>219</sup>, qui compte alors quelques temples anglicans et protestants, très peu d'églises d'autres traditions religieuses côtoient l'institution catholique.

**Illustration 1.108. Église Sainte-Brigide-de-Kildare, Montréal.**



Construction en 1878-1880 d'après les plans de Poitras et Martin. Source : BAnQ, No. 0003880256, cote CP 025471.

**Illustration 1.109. Église Sacré-Cœur-de-Jésus, Montréal.**



Construction du soubassement en 1876 et de l'église haute en 1886 d'après les plans de Joseph Venne. Source : Musée McCord, MP-0000.847.8.

**Illustration 1.110. Première église Sainte-Cunégonde, Montréal.**

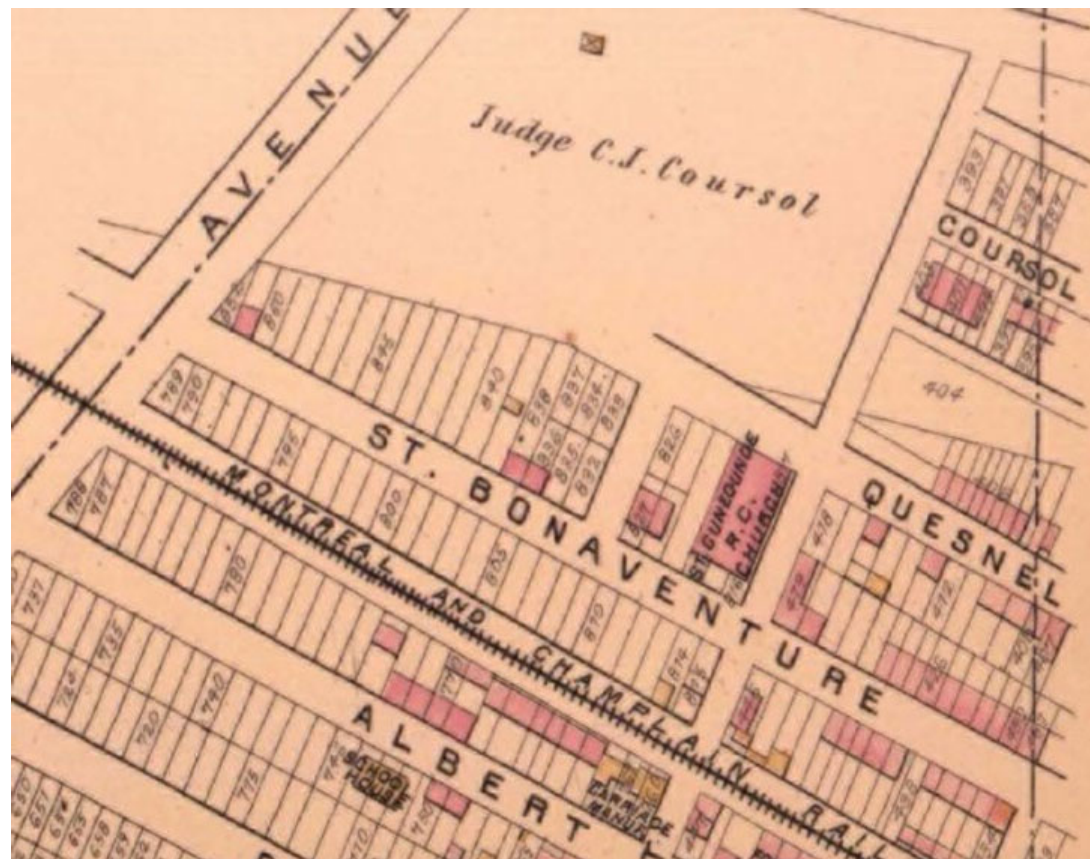


Construction en 1877 d'après les plans de J.R. Poitras et Victor Roy. Source : Dauth, Gaspard. 1900. *Le diocèse de Montréal à la fin du dix-neuvième siècle*. Montréal : Eusèbe Senécal & Cie. p. 332.

<sup>219</sup> On retrouvait dans la paroisse Sainte-Brigide-de-Kildare quatre églises méthodistes (Saint Mary 1837, La Gauchetière Street 1845, Salem New Connexion 1857 et East End 1863); deux églises anglicanes (la première Saint Thomas 1841, la deuxième 1858, et Saint Luke 1853-1854); l'église Eastern Congregational 1868, ainsi que la première Taylor Presbyterian 1877.



Illustration 1.111. Carte du village de Sainte-Cunégonde / Détail du noyau paroissial de Sainte-Cunégonde en 1879, Montréal.



Source : Hopkins, Johns. 1879. BAnQ. G/1144/M65G475/H6/1879 CAR, RÉFÉRENCE 174244\_077. Modification par Lyne Bernier, 2014.



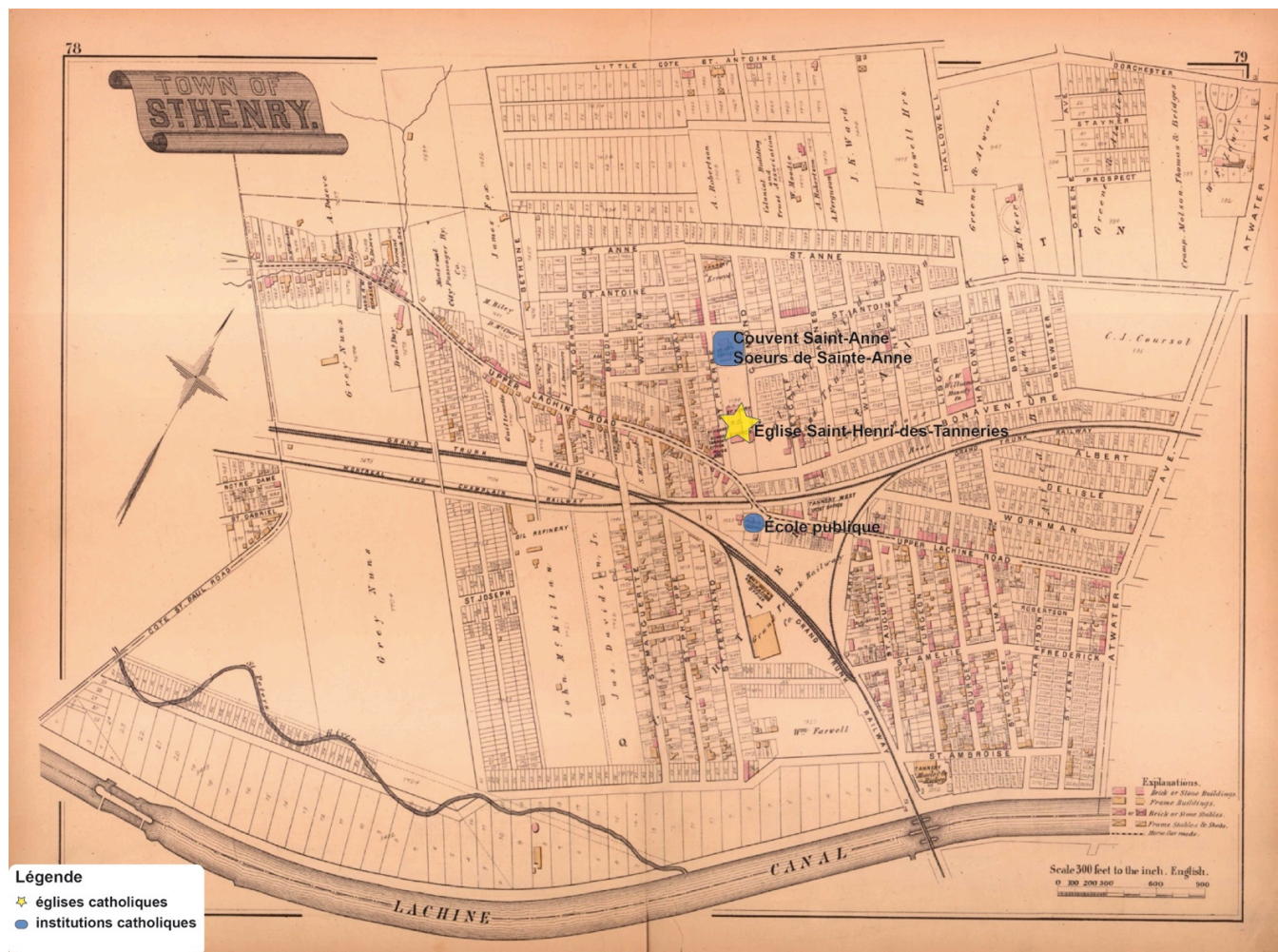
Illustration 1.112. Carte du village de Côte-Saint-Paul / Détail du noyau paroissial de Côte-Saint-Paul en 1879, Montréal.



Source : Hopkins, Johns. 1879. BAnQ. G/1144/M65G475/H6/1879 CAR, RÉFÉRENCE 174244\_084. Modification par Lyne Bernier, 2014.



Illustration 1.113. Carte de Saint-Henri / Détail du noyau paroissial de Saint-Henri-des-Tanneries en 1879, Montréal.



Source : Hopkins, Johns. 1879. BAnQ. G/1144/M65G475/H6/1879 CAR, RÉFÉRENCE 174244\_078 019. Modification par Lyne Bernier, 2014.

### *Territoires paroissiaux des quartiers ouest*

Dans les paroisses de l'ouest de la ville, Sainte-Cunégonde (Ill. 1.110 et 1.111), Côte-Saint-Paul (Ill. 1.112), Saint-Henri (Ill. 1.113 et 1.114) et Saint Gabriel<sup>220</sup> (Ill. 1.115 et 1.116), le développement est un peu plus lent, bien que le noyau paroissial de Saint-Henri soit déjà bien affirmé.

**Illustration 1.114. Église Saint-Henri-des-Tanneries, Montréal.**



**Illustration 1.115. Églises Saint Gabriel et Saint-Charles, Montréal.**



Église Saint Gabriel (en avant plan), construction en 1891-1895 d'après les plans de Perrault et Mesnard. Église Saint-Charles (en arrière plan), construction en 1899-1905 d'après les plans de Perrault et Mesnard. Source : BAnQ. cote c02726.

Construction en 1868. Source : Musée McCord, cote: V8706.

Plusieurs industries sont implantées de part et d'autre du canal Lachine, mais l'urbanisation tarde à atteindre la paroisse Saint-Paul, à l'extrême ouest de la ville. À l'opposé, les paroisses Saint-Joseph<sup>221</sup> et Saint Ann (Ill. 1.117 à 1.120) sont déjà bien développées, et plusieurs églises de diverses traditions se trouvent près des nombreuses institutions catholiques implantées dans ce quartier, qui est habité par une population à majorité ouvrière, essentiellement irlandaise et canadienne-française.

<sup>220</sup> Il y avait dans les limites territoriales de la paroisse Saint Gabriel deux églises presbytériennes (Saint Matthew 1859-1860 et Victoria Presbyterian érigée à partir de 1879) et deux églises protestantes (Wesleyan Methodist et Episcopal Church), érigées à partir de 1879 sur le territoire de la paroisse Saint-Paul.

<sup>221</sup> Sur le territoire de la paroisse Saint-Joseph, on dénombre trois églises méthodistes (Ottawa Street 1845, Chaboillez Square 1872 et Douglas Methodist érigée avant 1879); trois églises presbytériennes (Calvin 1859, Saint Mark 1869 et Nazareth 1876); l'église anglicane Saint Stephen 1879 et la Calvary Church 1876.



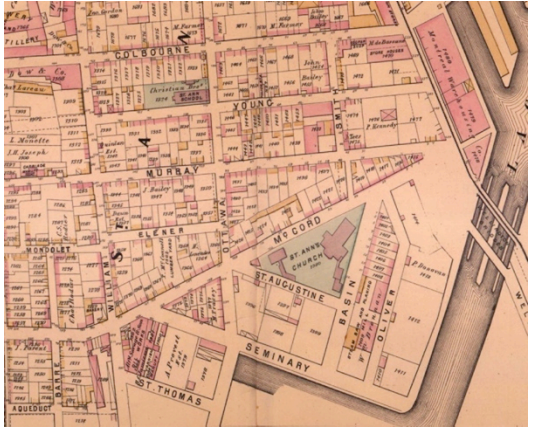
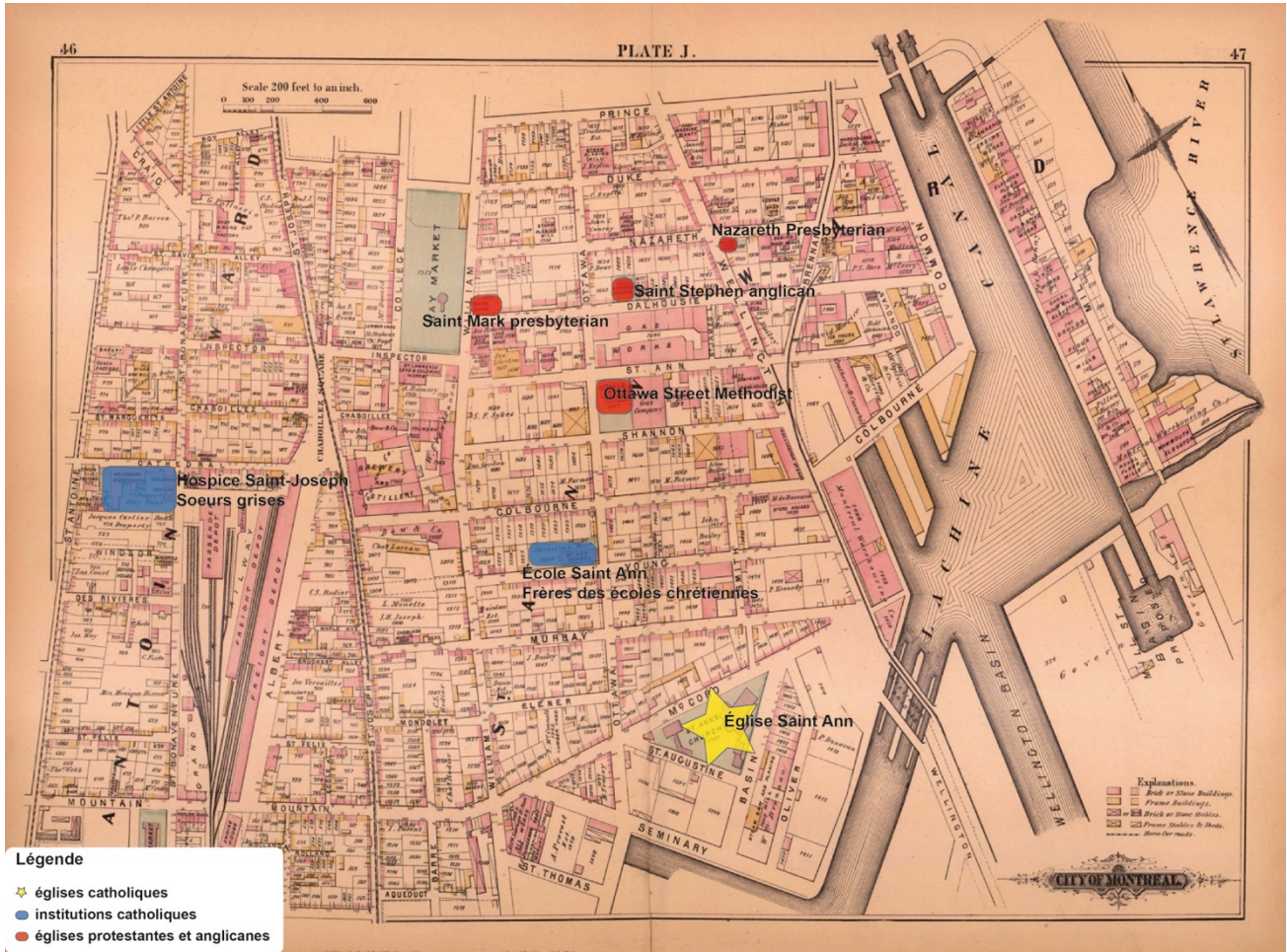
Illustration 1.116. Carte du village de Saint-Gabriel / Détail du noyau paroissial de Saint Gabriel, Montréal.



Source : Hopkins, Johns. 1879. BAnQ. G/1144/M65G475/H6/1879 CAR, RÉFÉRENCE 174244\_086. Modification par Lyne Bernier, 2014.



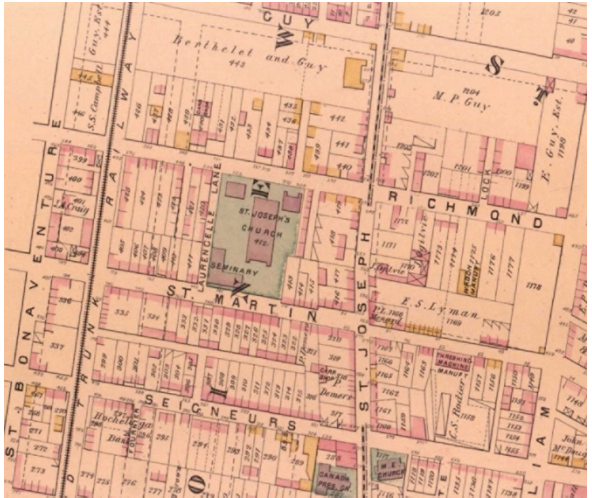
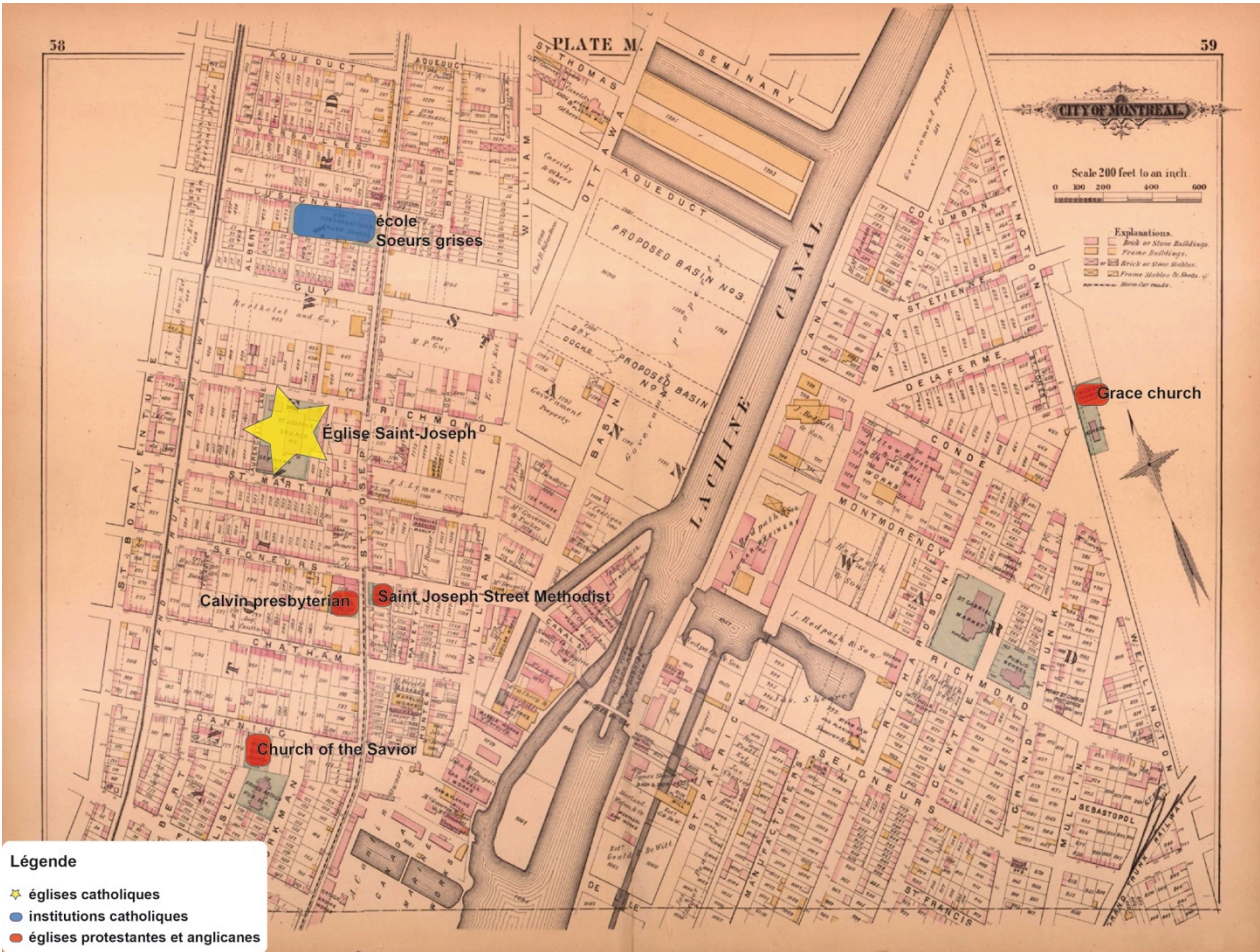
**Illustration 1.117. Carte de la paroisse Saint Ann / Détail du noyau paroissial de Saint Ann en 1879, Montréal.**



Source : Hopkins, Johns. 1879. BAnQ. G/1144/M65G475/H6/1879 CAR, RÉFÉRENCE 174244\_046. Modification par Lyne Bernier, 2014.



**Illustration 1.118. Carte de la paroisse Saint-Joseph / Détail du noyau paroissial de Saint-Joseph en 1879, Montréal.**



Source : Hopkins, Johns. 1879. BAnQ. G/1144/M65G475/H6/1879 CAR, RÉFÉRENCE 174244\_058. Modification par Lyne Bernier, 2014.

**Illustration 1.119. Église Saint Ann, Montréal.**



Construction en 1851 d'après les plans de John Ostell.  
Source : BAnQ, 3-2-b.

**Illustration 1.120. Église Saint-Joseph, Montréal.**



Construction en 1861-1862 par Victor Bourgeau. Photo :  
Guillaume St-Jean, 2009.

### *Territoire paroissial des Saints-Anges de Lachine*

Dans la vieille paroisse des Saints-Anges du village de Lachine, érigée en 1676 au temps de la seigneurie, le territoire demeure agricole au nord de la voie ferrée et de part et d'autre du noyau villageois. Ouverte au culte en 1866, la première église, construite par Victor Bourgeau (Ill. 1.121), est érigée en retrait du chemin Public et du couvent des sœurs de Sainte-Anne, sur le même îlot que l'église anglicane Saint Stephen — construite en 1831 — et son cimetière (Ill. 1.122), et de biais avec la Saint Andrew presbyterian Church (Ill. 1.123), conçue d'après les plans de John Wells en 1832. Le lotissement des rues limitrophes au noyau paroissial est déjà réalisé, mais en 1879, on y trouve peu de bâtiments. Le peuplement se concentre rue du Chemin de fer, au sud de la gare de Lachine et un peu à l'ouest de l'îlot paroissial, près des établissements hôteliers et de la brasserie Dawes, qui était la troisième plus importante de Montréal en 1811. En 1872, Lachine devient une ville autonome et son développement est plus précoce que celui des municipalités voisines<sup>222</sup> (Ill. 1.124).

---

<sup>222</sup> Lasalle, à l'est de Lachine connaîtra un peuplement tardif, bien qu'elle se situe à un endroit stratégique sur le continent nord-américain. Il s'y trouve un point de rupture de charge et une barrière naturelle sur le fleuve Saint-Laurent : les rapides de Lachine (Sault Saint-Louis). D'abord lieu de villégiature, le secteur ne s'est urbanisé qu'après 1920. Dorval, à l'ouest de Lachine, prend son essor après la Seconde Guerre mondiale, mais joue un rôle militaire et commercial stratégique dès le



**Illustration 1.121. Première église des Saints-Anges de Lachine, Montréal.**



Construction en 1866 par Victor Bourgeau. Source : BAnQ. Carte postale. c03076.

**Illustration 1.122. Saint Stephen Anglican Church, Lachine, Montréal.**



Construction en 1831. Photo : Luc Noppen, 2005.

**Illustration 1.123. Saint Andrew Presbyterian Church, Lachine, Montréal.**



Construction en 1832 d'après les plans de John Wells. Photo : Marianne Charland, 2012.

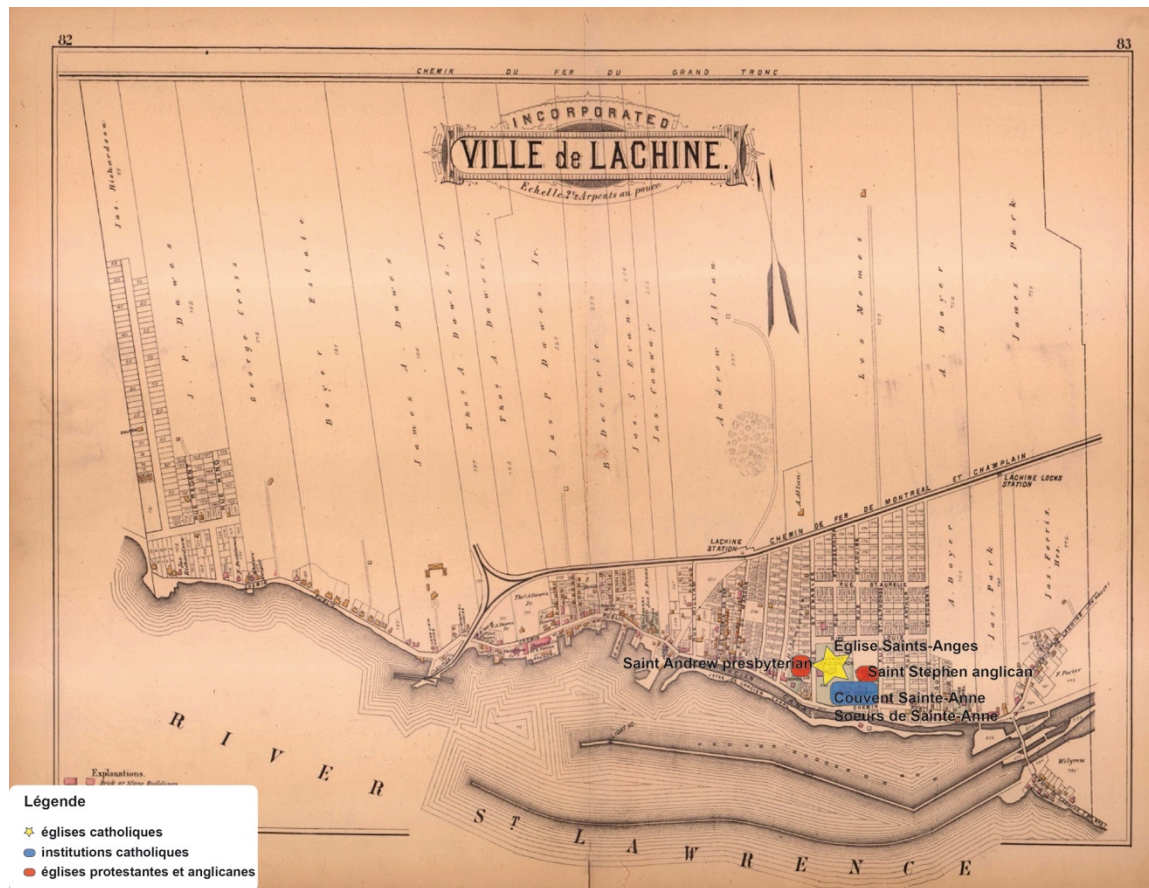
Elle connaîtra son essor à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'arrivée d'industries et d'entreprises, notamment de la Dominion Bridge qui, en 1883, s'installera à proximité du canal<sup>223</sup>.

---

XVII<sup>e</sup> siècle. Jusqu'à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le secteur est essentiellement agricole. (Source: Ville de Montréal. 2005. *Évaluation du patrimoine urbain. Arrondissement Dorval et l'Île-Dorval*. Ville de Montréal. 2005. *Évaluation du patrimoine urbain. Arrondissement LaSalle*.)

<sup>223</sup> Ville de Montréal. 2005. *Évaluation du patrimoine urbain. Arrondissement Lachine*. p. 22.

Illustration 1.124. Carte de la ville de Lachine / Détail du noyau paroissial des Saints-Anges en 1879, Montréal.



Source : Hopkins, Johns. 1879. BAnQ. G/1144/M65G475/H6/1879 CAR, RÉFÉRENCE 174244\_082. Modification par Lyne Bernier, 2014.



### ***Urbanisation des territoires paroissiaux sous l'épiscopat du troisième évêque du diocèse de Montréal, M<sup>gr</sup> Fabre***

Après les remous que le démembrement de la paroisse de Montréal occasionna durant une dizaine d'années, le troisième évêque, M<sup>gr</sup> Édouard-Charles Fabre<sup>224</sup> (1827-1896), suscite la création de douze nouvelles paroisses<sup>225</sup>.

Au cours de son épiscopat, qui débuta en 1876 et dura vingt ans, M<sup>gr</sup> Fabre réussit à réformer la perception de la dîme en milieu urbain. Auparavant exclusivement prélevée chez les cultivateurs, parce que payée en grain<sup>226</sup>, la dîme ne correspond plus aux besoins du clergé en milieu urbain. Déjà, à partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, M<sup>gr</sup> Bourget avait suggéré une nouvelle loi qui répartirait la dîme entre les cultivateurs et les résidents des paroisses, mais sans succès. L'obligation de payer la dîme ne relevait pas de la loi civile mais, étant du ressort de l'Église, tout évêque pouvait l'imposer selon les nécessités de son diocèse et même décréter des peines contre ceux qui refusaient de s'en acquitter. Ainsi, les évêques du Québec agréèrent le Code civil de 1866, mais ressentirent la nécessité de réaffirmer la préséance du religieux sur le civil. En laissant à l'Église un pouvoir de taxation par le biais de la dîme, ce

---

<sup>224</sup> Né à Montréal, Édouard-Charles Fabre naquit dans une famille qui était passée depuis peu de la classe des artisans à celle des bourgeois. Le père et les oncles de l'évêque Fabre étaient des piliers du parti patriote de Louis-Joseph Papineau. Cette famille bourgeoise, d'allégeance libérale, comptait donc certains des patriotes les plus illustres. Son père, devenu homme politique et journaliste en vue, contribua à fonder le *Pays*, journal libéral de Montréal. Sa sœur Hortense rompit son mariage avec George-Étienne Cartier. Après des études de philosophie au séminaire sulpicien d'Issy-Les-Moulineaux en France, il rentre à Montréal et entreprend ses études de théologie au palais épiscopal, sous la direction de M<sup>gr</sup> Bourget, plutôt qu'au principal collège de théologie de Montréal, le Séminaire de Saint-Sulpice. Son épiscopat hérita de l'énorme dette du diocèse. En 1880, il demande au pape la permission de vendre certaines propriétés, ce qu'il fit en 1882-1883. Il instaura une série de nouvelles mesures financières destinées aux fidèles catholiques afin de réduire les créances du diocèse. Conformément à la doctrine sociale prônée par l'Église de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, M<sup>gr</sup> Fabre insistait sur l'importance du travail, de la coopération et de l'obéissance des ouvriers et rejetait le recours à la grève comme moyen de favoriser l'amélioration des conditions de vie des ouvriers. Il se préoccupait beaucoup de la menace que représentaient pour l'Église la mobilité des populations et l'urbanisation croissante de la société. Contrairement à son prédécesseur, l'évêque Fabre entretenait des rapports sereins avec les sulpiciens et il parvint à désamorcer le conflit qui opposait depuis longtemps son évêché à l'archevêché de Québec. L'évêque Fabre renonça à l'ultramontanisme extrémiste qui avait marqué l'épiscopat de M<sup>gr</sup> Bourget; il avait une vision plus réaliste de la société. Au cours de son épiscopat, il renforça le puritanisme et le conservatisme social, qui avaient également caractérisé celui de son prédécesseur. (Source: Young, Brian. « FABRE, ÉDOUARD-CHARLES », dans *Dictionnaire biographique du Canada*. vol. 12. Université Laval/University of Toronto, 2003. Consulté le 14 juillet 2014. [http://www.biographi.ca/fr/bio/fabre\\_edouard\\_charles\\_12F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/fabre_edouard_charles_12F.html).)

<sup>225</sup> Sainte-Cunégonde en 1877, dans laquelle étaient implantées deux églises anglicanes, Saint Jude et Church of the Savior, toutes deux construites en 1876 ; deux paroisses irlandaises, Our Lady of Good Counsel en 1879 dont le territoire correspond à celui de Sainte-Brigide-de-Kildare créée une dizaine d'années plus tôt, et Saint Ann en 1880 qui épousera les limites territoriales de la paroisse Saint-Joseph ; la cinquième paroisse irlandaise Saint Anthony of Padua est créée en 1884 du démembrement de la paroisse Saint Ann ; le démembrement de la vieille paroisse du Sault-au-Récollet permet l'érection des paroisses Saint-Léonard en 1885, et Saint-Joseph-de-Bordeaux en 1895 ; le démembrement de la paroisse du Mile-End permet la création des paroisses Immaculée-Conception en 1887 et Saint-Édouard en 1895, première paroisse du « Nord » ; un nouveau démembrement du territoire de Notre-Dame permet la création de la paroisse Saint-Louis-de-France en 1888 ; la paroisse Saint-Charles, créée en 1883, épousera les contours de la paroisse irlandaise de Saint Gabriel érigée en 1874 ; le démembrement de la paroisse Saint-Henri-des-Tanneries permet l'érection de la nouvelle paroisse Sainte-Élisabeth-du-Portugal en 1893 ; enfin, la paroisse La-Présentation-de-la-Sainte-Vierge de Dorval en 1895, est issue du détachement du territoire des paroisses de Lachine et de Saint-Laurent.

<sup>226</sup> Roy, Jean. 2001. *op.cit.* p. 180-181.



nouveau code illustre de son côté la place importante que l'État lui consent dans la société, et montre sa disposition à en soutenir les représentants. Cependant, une réforme importante s'impose toujours et l'urgence est bien évidemment plus grande dans les paroisses où l'agriculture n'occupe plus la majorité des travailleurs, phénomène qui croît avec le siècle et qui devient particulièrement évident dans la ville industrielle. En 1890, l'évêque Fabre, en réformant la perception de la dîme en milieu urbain, particularise ainsi les paroisses de l'île de Montréal en comparaison des autres paroisses de son diocèse. Les paroissiens montréalais désormais s'acquitteront de la dîme par un unique montant en argent<sup>227</sup>. Pour les autres, elle pourra continuer à être fonction du grain récolté ; la taxation sur le foin commercial demeure en outre mais augmentée d'une source en argent<sup>228</sup>.

Dès lors que le clergé montréalais réussit à stabiliser et même à augmenter ses revenus, le rythme soutenu de l'urbanisation commandera la création de plusieurs nouvelles paroisses au cours des décennies suivantes (voir Tableau 2.1 à l'annexe I).

En 1910, certaines paroisses des quartiers centraux avaient déjà connu jusqu'à sept détachements<sup>229</sup>, très bons indicateurs de la croissance démographique et du rythme d'urbanisation de Montréal (Ill. 1.125). Après les premiers détachements de 1865, quarante-deux nouvelles paroisses ont été créées entre 1870 et 1910. Neuf étaient anglophones<sup>230</sup>, deux destinées à la communauté italienne (Notre-Dame-du-Mont-Carmel<sup>231</sup> en 1905, et Notre-Dame-de-la-Défense<sup>232</sup> en 1910), auxquelles s'ajouta la paroisse chinoise de Saint-Esprit, en 1904.

---

<sup>227</sup> Deux dollars par famille, et un dollar pour les individus de 18 ans et plus, vivant en dehors de la famille. (Source : Young, Brian. « FABRE, ÉDOUARD-CHARLES », dans *Dictionnaire biographique du Canada*. Vol. 12. Université Laval/University of Toronto. 2003. Consulté le 17 juillet 2014. [http://www.biographi.ca/fr/bio/fabre\\_edouard\\_charles\\_12F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/fabre_edouard_charles_12F.html))

<sup>228</sup> Roy, Jean. 2001. *op.cit.* p. 180-181.

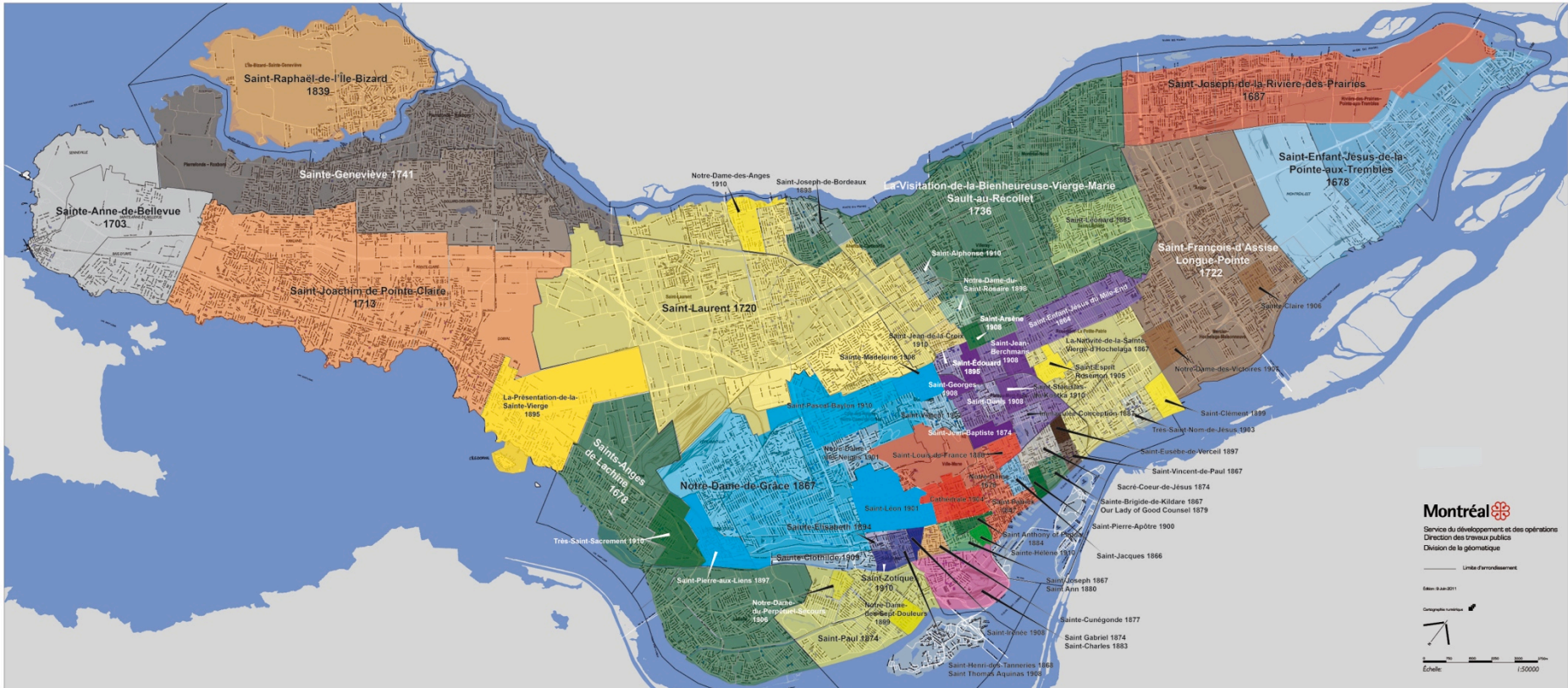
<sup>229</sup> Par exemple, la paroisse Saint-Enfant-Jésus du Mile-End a été démembrée une première fois en 1874 pour la création de la paroisse Saint-Jean-Baptiste, puis en 1887 elle fut démembrée à nouveau pour l'érection de la paroisse Immaculée-Conception. En 1895, un nouveau démembrement créa la première paroisse du secteur qui deviendra « la Petite Patrie », Saint-Édouard, et, en 1908, trois nouveaux détachements sont effectués : Saint-Jean-Berchmans, Saint-Georges et Saint-Denis. Finalement, en 1910, sont créées les paroisses Saint-Jean-de-la-Croix et Saint-Stanislas-de-Kostka à même le territoire de Saint-Enfant-Jésus. De même, sept nouvelles paroisses seront issues du détachement de la paroisse Notre-Dame-de-Grâce : Saint-Pierre-aux-Liens en 1897, Saint-Léon-de-Westmount et Notre-Dame-des-Neiges en 1901, Saint-Viateur d'Outremont en 1902, Sainte-Madeleine en 1908, Sainte-Clothilde en 1909 et enfin Saint-Pascal-Baylon en 1910.

<sup>230</sup> Saint Patrick en 1847, Saint Gabriel en 1873, Our Lady of Good Counsel en 1879, Saint Ann en 1880, Saint Anthony of Padua en 1884, Saint Michael en 1902, Saint Agnes en 1904, Saint Aloysius et Saint Thomas Aquinas en 1908.

<sup>231</sup> Correspondant aux territoires des paroisses Saint-Jacques et Saint-Pierre-Apôtre du quartier Sainte-Marie.

<sup>232</sup> Étant une paroisse nationale italienne, celle-ci n'a pas de limites territoriales, mais l'église est localisée aux intersections des paroisses Saint-Jean-de-la-Croix, Saint-Arsène et Saint-Édouard situées sur le territoire actuel de l'arrondissement Rosemont - La Petite-Patrie.

**Illustration 1.125. Carte des paroisses de Montréal en 1910.**



Source : Ville de Montréal. Service du développement et des opérations. Direction des travaux publics. Division de la géomatique. Modification par Lyne Bernier, 2013.

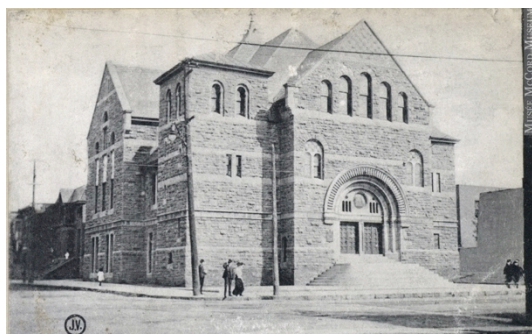


Des trente-six paroisses créées entre 1880 et 1910, onze avaient déjà sur le territoire paroissial un ou plusieurs lieux de culte protestants ou anglicans, tandis que vingt-cinq d'entre elles ont été fondées en territoire vierge, c'est-à-dire là où aucun temple d'une autre tradition religieuse ne se trouvait au moment de l'érection canonique. Dans certaines paroisses, quelques congrégations religieuses étaient déjà bien implantées<sup>233</sup>. Nous avons recensé un plus grand nombre de lieux de culte de diverses traditions dans les nouvelles paroisses créées dans la portion ouest de la ville.

### *Territoire paroissial de Saint-Charles*

C'est ainsi que, lors de l'érection canonique de la paroisse Saint-Charles en 1883, six ans avant le début de la construction de l'église, on retrouvait dans ses limites territoriales, la Saint Matthew Church (Ill. 1.126) érigée en 1859 et la première Centenary Methodist Church construite à partir de 1864, puis reconstruite après un incendie en 1892 (Ill. 1.127), alors que la Congrégation de Notre-Dame était installée à la ferme Saint-Gabriel depuis le XVII<sup>e</sup> siècle déjà (Ill. 1.128).

**Illustration 1.126. Saint Matthew Presbyterian Church, Montréal.**



Construction en 1859-1860 d'après les plans de Maxwell et Pitts. Source : BAnQ, cote C06035.

**Illustration 1.127. Deuxième Centenary Methodist Church, Montréal.**



Construction en 1892 d'après les plans d'Isaac Hadley. Source : Musée McCord, coll. Notman. MP-0000.879.15.

Une particularité de cette paroisse est assurément la présence de deux églises catholiques construites côte à côte, résultat du décret papal obligeant la création de paroisses distinctes pour chacune des deux communautés linguistiques présentes sur un même territoire (voir ill. 1.115 et 1.129). Rappelons que la paroisse Saint-Charles a été détachée de la paroisse anglophone Saint Gabriel, créée en 1873 et, comme cette dernière, elle dessert la population

<sup>233</sup> Par exemple, le collège Notre-Dame des frères de Sainte-Croix est construit depuis déjà une vingtaine d'années lorsque la paroisse Notre-Dame-des-Neiges est créée en 1901. On retrouve aussi sur ce territoire un couvent-école des sœurs grises. Alors que l'église paroissiale de Dorval ne sera construite que cinq ans après l'érection de la paroisse en 1895, les anglicans y avaient érigé la Saint Mark Chapel en 1898.

du quartier de la Pointe-Saint-Charles. Plusieurs autres paroisses de Montréal comportent deux églises catholiques distinctes érigées sur un même territoire paroissial, mais dans aucun autre cas on ne les retrouve l'une à côté de l'autre. Le plus souvent l'église anglophone occupe un emplacement un peu à l'écart du noyau paroissial francophone dominant.

**Illustration 1.128. Maison Saint-Gabriel, Montréal.**



Photo : Guillaume St-Jean, 2010.

### *Territoire paroissial de Notre-Dame-de-Grâce*

En 1907, une cinquantaine d'années après l'implantation de la première chapelle catholique à Notre-Dame-de-Grâce, le secteur demeure très peu construit, bien qu'une grande partie de son territoire ait déjà été lotie. La terre Gougeon, qui n'a pas encore été subdivisée, brise cependant la trame déjà planifiée. Cette longue bande de terre étroite coupe alors le quartier en deux : du côté est apparaissent l'îlot paroissial et le grand domaine de la Congrégation de Notre-Dame, et du côté ouest un quartier en voie d'urbanisation. En fait, la terre Gougeon, voisine de celles appartenant aux Décarie, demeurera la principale frontière entre les secteurs est et ouest du quartier. C'est sur celle-ci que sera construite, en tranchée pour une partie, l'autoroute Décarie, ouverte à la circulation en 1967<sup>234</sup>. La dénomination des rues autour du noyau paroissial illustre bien la prépondérance de l'Église de Montréal dans l'organisation territoriale. Outre la rue Church, sur laquelle se trouve l'église, les avenues Lartigue, Bourget et Fabre, du nom des trois premiers évêques du diocèse de Montréal, entourent l'institution religieuse.

---

<sup>234</sup> Bilan du siècle. Université de Sherbrooke. En ligne [bilan.usherbrooke.ca/bilan/pages/evenements/20424.html](http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pages/evenements/20424.html) [Consulté le 20 décembre 2013].



Illustration 1.129. Carte des paroisses Saint Gabriel et Saint-Charles / Détail des noyaux paroissiaux de Saint Gabriel et Saint-Charles en 1907, Montréal.



Source : A.R. Pinsoneault. 1907. BANQ. Cote G/1144/M65G475/P5/1907 CAR 174922\_28 023. Modification par Lyne Bernier, 2014.



Aucun lieu de culte protestant ou anglican n'a encore été érigé dans cette partie de la paroisse, mais l'hôpital des Incurables des sœurs de la Providence (Ill. 1.130), le monastère du Précieux-sang (Ill. 1.131) et la Villa Maria (voir ill. 1.24) occupent d'immenses lots un peu à l'ouest de l'église paroissiale. À l'inverse, la ville de Westmount, qui fait la jonction entre Saint-Henri (en contrebas de la falaise Saint-Jacques) et Notre-Dame-de-Grâce, est, à la même époque, déjà beaucoup plus peuplée.

**Illustration 1.130. Hôpital des Incurables, Montréal.**



Construction en 1899. Source : Collection Magella Bureau, Cote: P547, S1, SS1, SSS, D2-28.

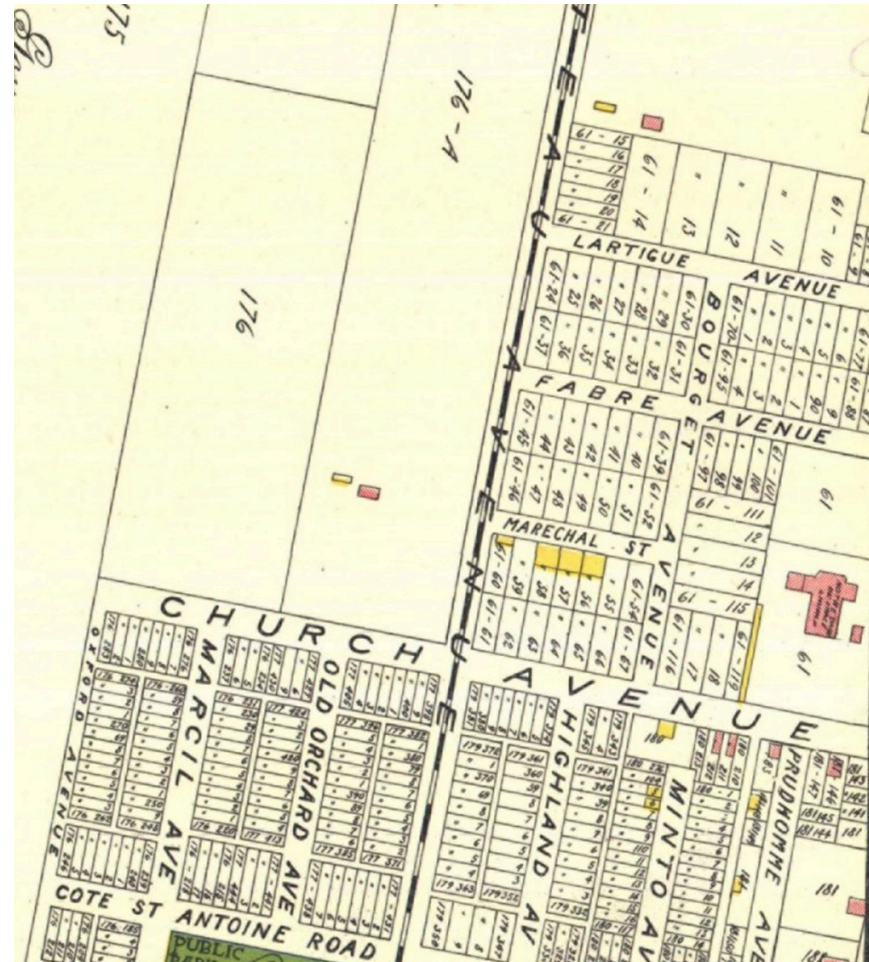
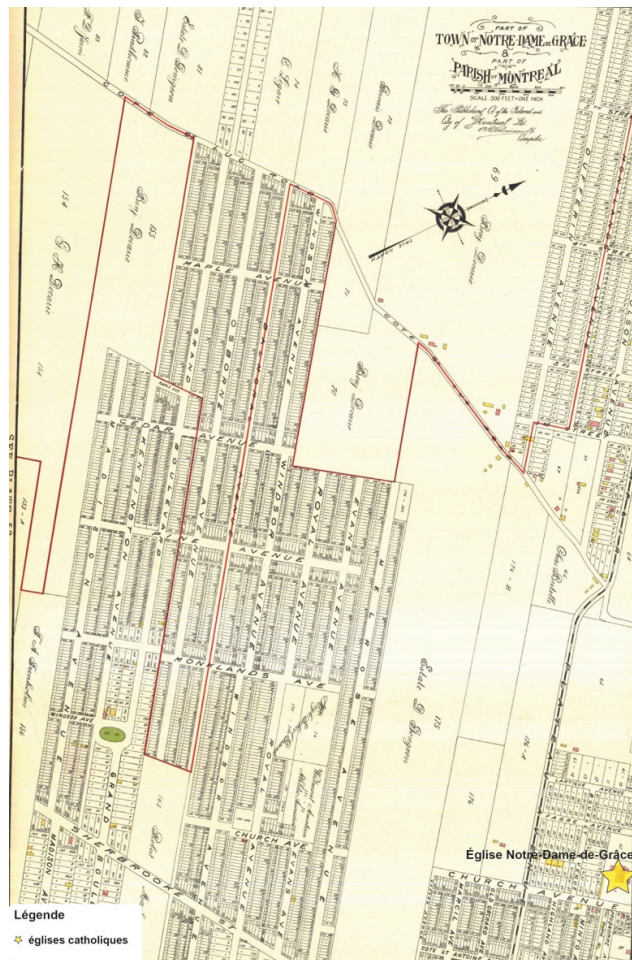
**Illustration 1.131. Monastère du Précieux-Sang, Montréal.**



Construction en 1902 d'après les plans de Georges-Alphonse Monette. Photo : Guillaume St-Jean, 2009



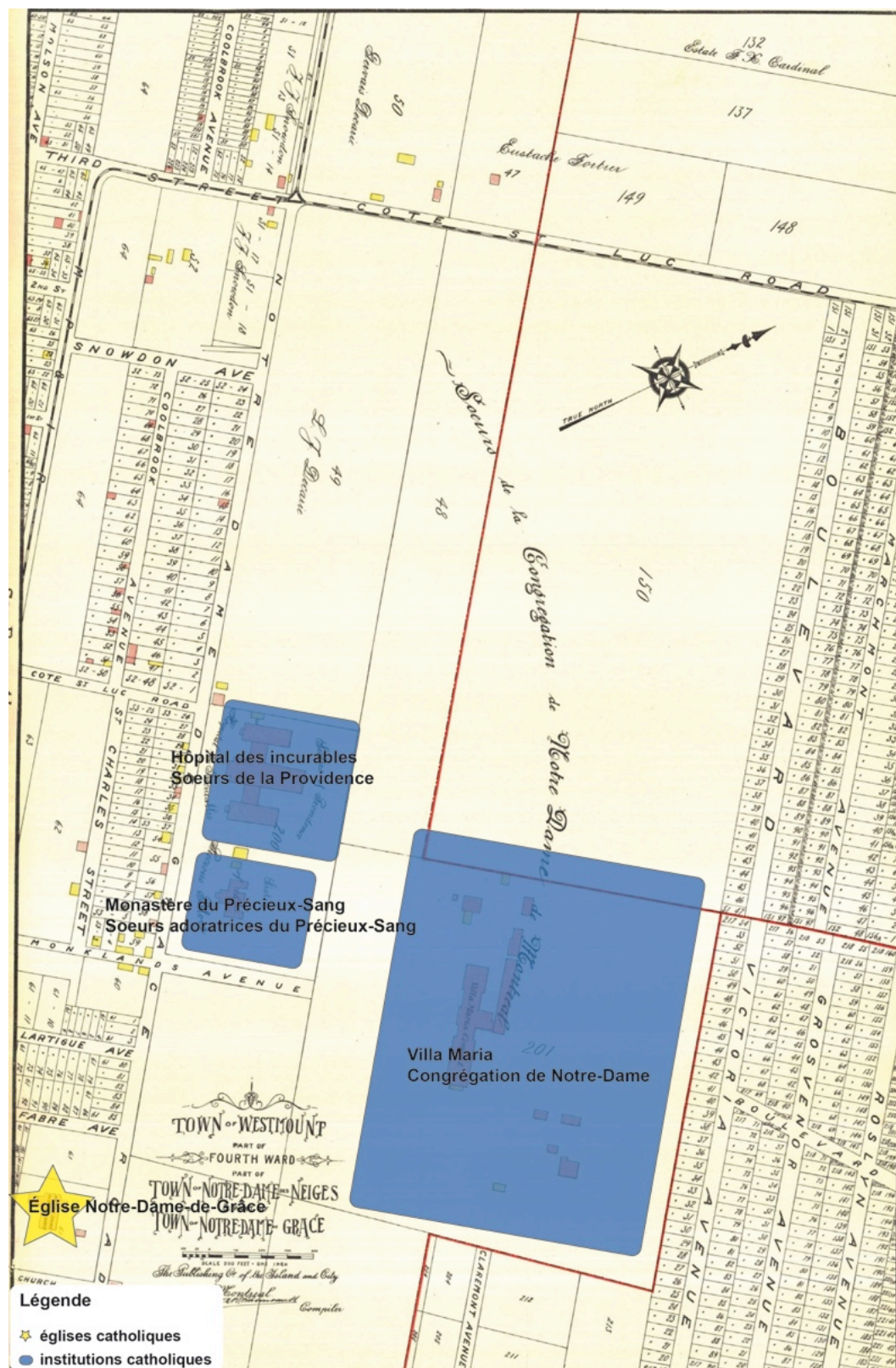
Illustration 1.132. Carte de la paroisse Notre-Dame-de-Grâce / Détail du noyau paroissial de Notre-Dame-de-Grâce en 1907, Montréal.



Source : A.R. Pinsoneault. 1907. BAnQ. Cote G/1144/M65G475/P5/1907 CAR 174922\_41. Modification par Lyne Bernier, 2014.



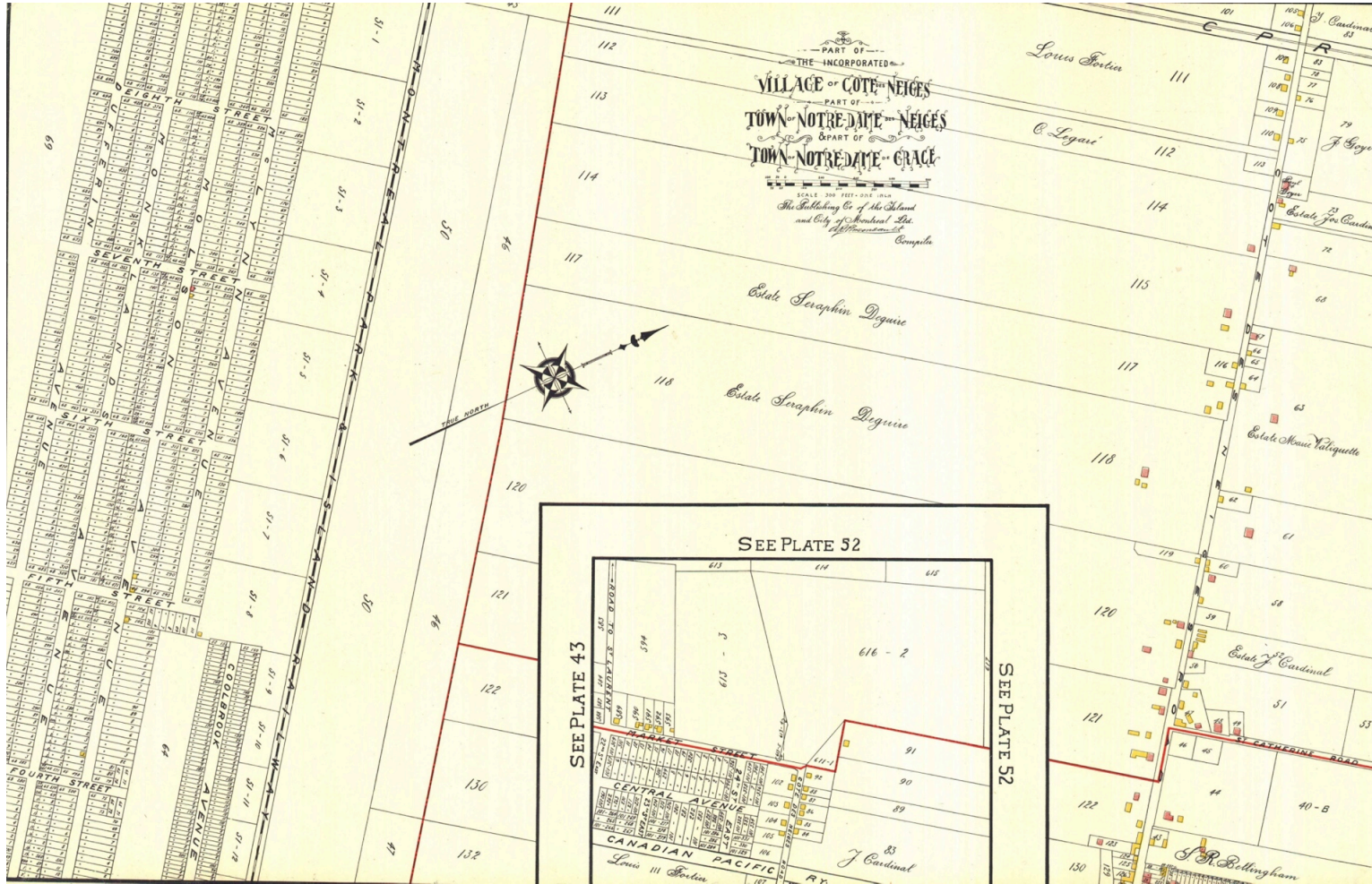
Illustration 1.133. Carte de la paroisse Notre-Dame-de-Grâce en 1907, Montréal.



Source : A.R. Pineseault. 1907. BANQ. Cote G/1144/M65G475/P5/1907 CAR 174922\_33. Modification par Lyne Bernier, 2014.



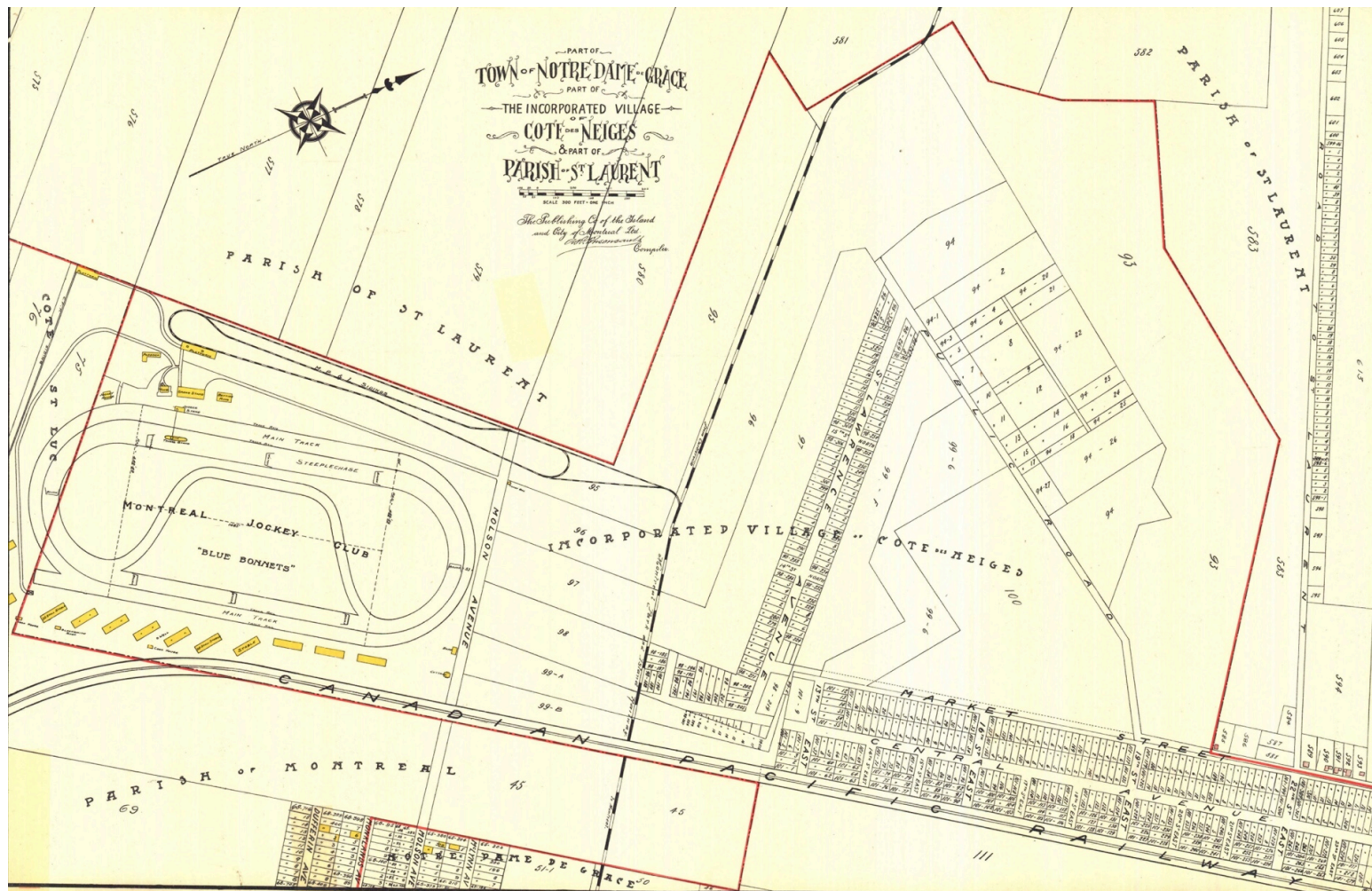
**Illustration 1.134. Carte de la paroisse Notre-Dame-des-Neiges en 1907, Montréal.**



Source : A.R. Pinsoneault. 1907. BAnQ. Cote G/1144/M65G475/P5/1907 CAR 174922\_42.



Illustration 1.135. Carte de la paroisse Notre-Dame-des-Neiges en 1907, Montréal.



Source : A.R. Pinsonneault. 1907. BAnQ. Cote G/1144/M65G475/P5/1907 CAR 174922\_43.

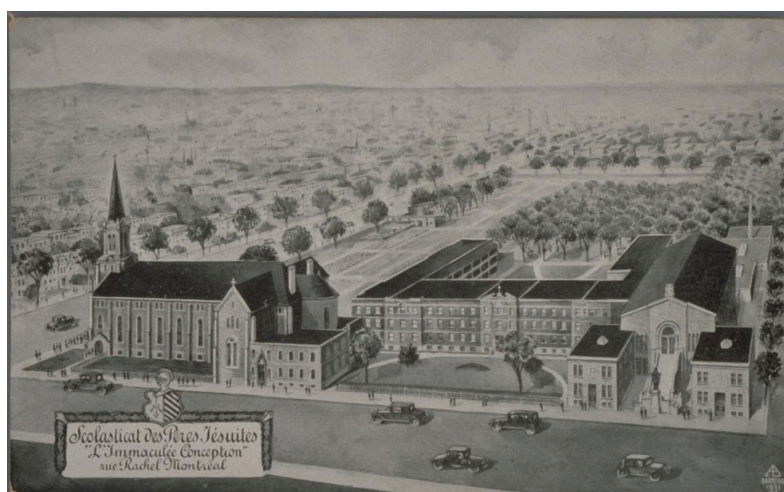


Le village voisin de Côte-des-Neiges demeure quant à lui essentiellement agricole. L'orientation de ses rues, déterminée par l'ancien patron de la division des terres ne suit pas l'orientation générale de la grille orthogonale du centre. Il reflète plutôt l'héritage des « blocs » urbains, c'est-à-dire des aires urbaines identifiables comme des masses définies homogènes et monolithiques qui correspondent généralement aux territoires, ou parties de territoires, des vieilles côtes<sup>235</sup> (Ill. 1.132 à 1.135).

### *Territoire paroissial de l'Immaculée-Conception*

Bien que le territoire de la paroisse de l'Immaculée-Conception ne recèle, au moment de sa fondation, aucun lieu de culte d'une autre tradition religieuse, il nous apparaît tout de même représentatif de l'organisation paroissiale montréalaise. En effet, cette paroisse reflète bien le modèle de la paroisse urbaine, tel que décrit par Sherry Olson et Jean-Claude Robert. La paroisse de l'Immaculée-Conception a été érigée en 1887 sous le vocable de Saint-Grégoire-le-Thaumaturge<sup>236</sup> et confiée aux jésuites. La construction d'un scolasticat, commencée en 1898, a été la condition posée par les religieux pour accepter la desserte de cette paroisse du Plateau Mont-Royal (Ill. 1.136). Ce vaste bâtiment de quatre étages crée une masse imposante dans le paysage. Sa façade couvre l'entièreté de l'îlot le long de la rue Rachel, à l'arrière de l'église et du presbytère (Ill. 1.137).

### **Illustration 1.136. Noviciat des jésuites, Montréal.**



Construction en 1898. Source : BAnQ, Collection Michel Bazinet, 16-91-d, no. 0002635475.

<sup>235</sup> Marsan, Jean-Claude. 1994. *op.cit.* p. 58.

<sup>236</sup> La paroisse sera placée sous le patronage de l'Immaculée-Conception, après son changement de nom en 1910, parce que ce vocable était celui du scolasticat des jésuites, érigé près de l'église. (Source: Magnan, Hormidas. 1925. *Dictionnaire historique et géographique des paroisses, missions et municipalités de la Province de Québec*. p. 80.)

Son soubassement deviendra la salle paroissiale ; elle est surmontée d'une grande chapelle secondaire à l'usage du scolasticat. Plusieurs bâtiments annexes logeant bureaux, imprimerie, ateliers de reliure et bibliothèque paroissiale, complètent l'ensemble. Cet ensemble s'additionnera d'institutions scolaires qui ne seront toutefois pas contiguës à l'enclos paroissial, à l'exemple du couvent Mont-Royal des sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, érigé plus au nord, avenue du Mont-Royal, au début des années 1910<sup>237</sup>, alors que les notables de la paroisse s'installeront rue Papineau (Ill. 1.138). En 1910, la première caisse populaire Desjardins de la ville s'établit dans le voisinage du noyau paroissial, face au parc Lafontaine. Par ailleurs, l'église de l'Immaculée-Conception fut le premier temple éclairé à l'électricité au Canada<sup>238</sup>.

**Illustration 1.137. Église Immaculée-Conception, Montréal.**



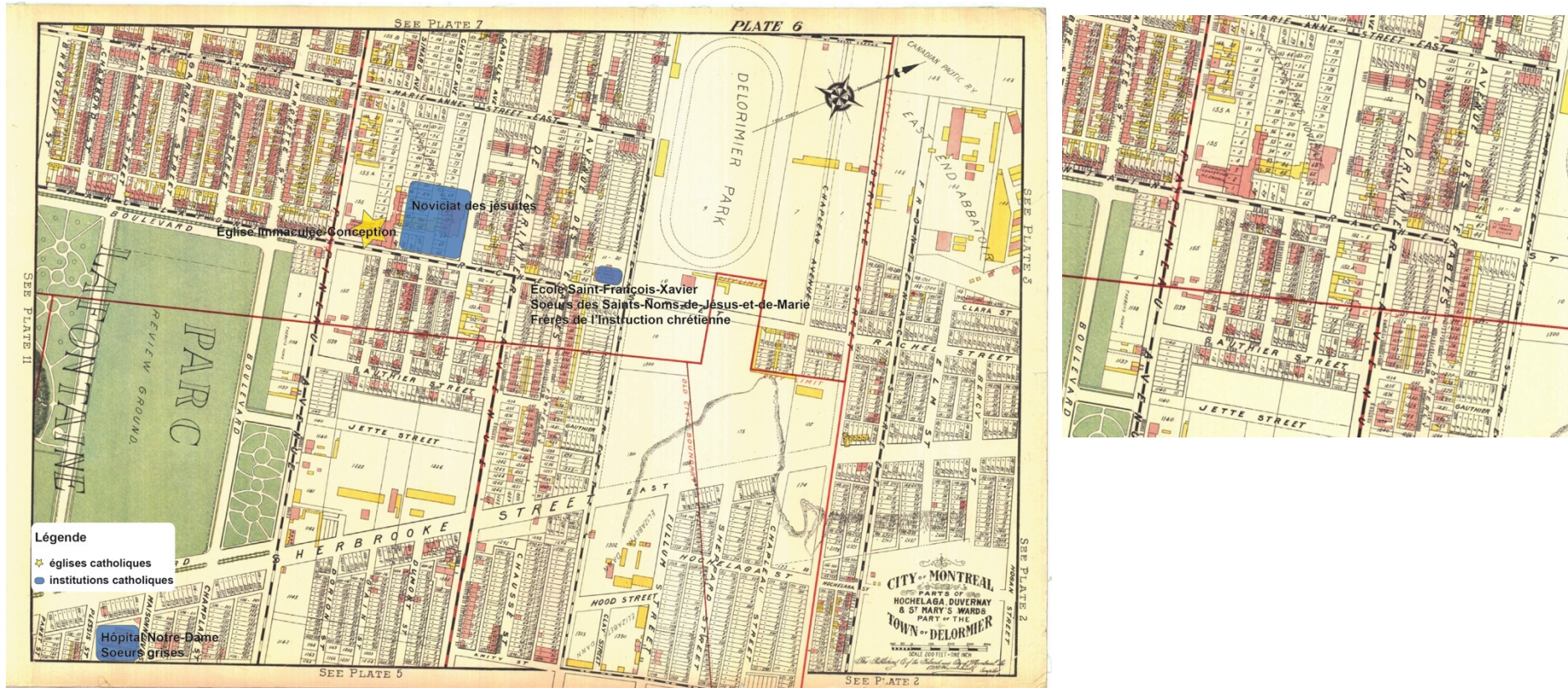
Construction en 1895-1898 d'après les plans de Georges-Émile Tanguay. Photo : Conseil du patrimoine religieux du Québec (CPRQ), 2003.

<sup>237</sup> Nous ignorons la date réelle de la construction du couvent Mont-Royal, mais l'inscription apparaît pour la première fois à l'annuaire Lovell en 1913-1914.

<sup>238</sup> Olson, Sherry et Jean-Claude Robert. 2001. « Morphologie de la paroisse urbaine » dans Courville, Serge, Normand Séguin et Fonds Gérard-Dion. 2001. *La paroisse*. Coll. « Atlas historique du Québec », Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval. p. 100 et 101.



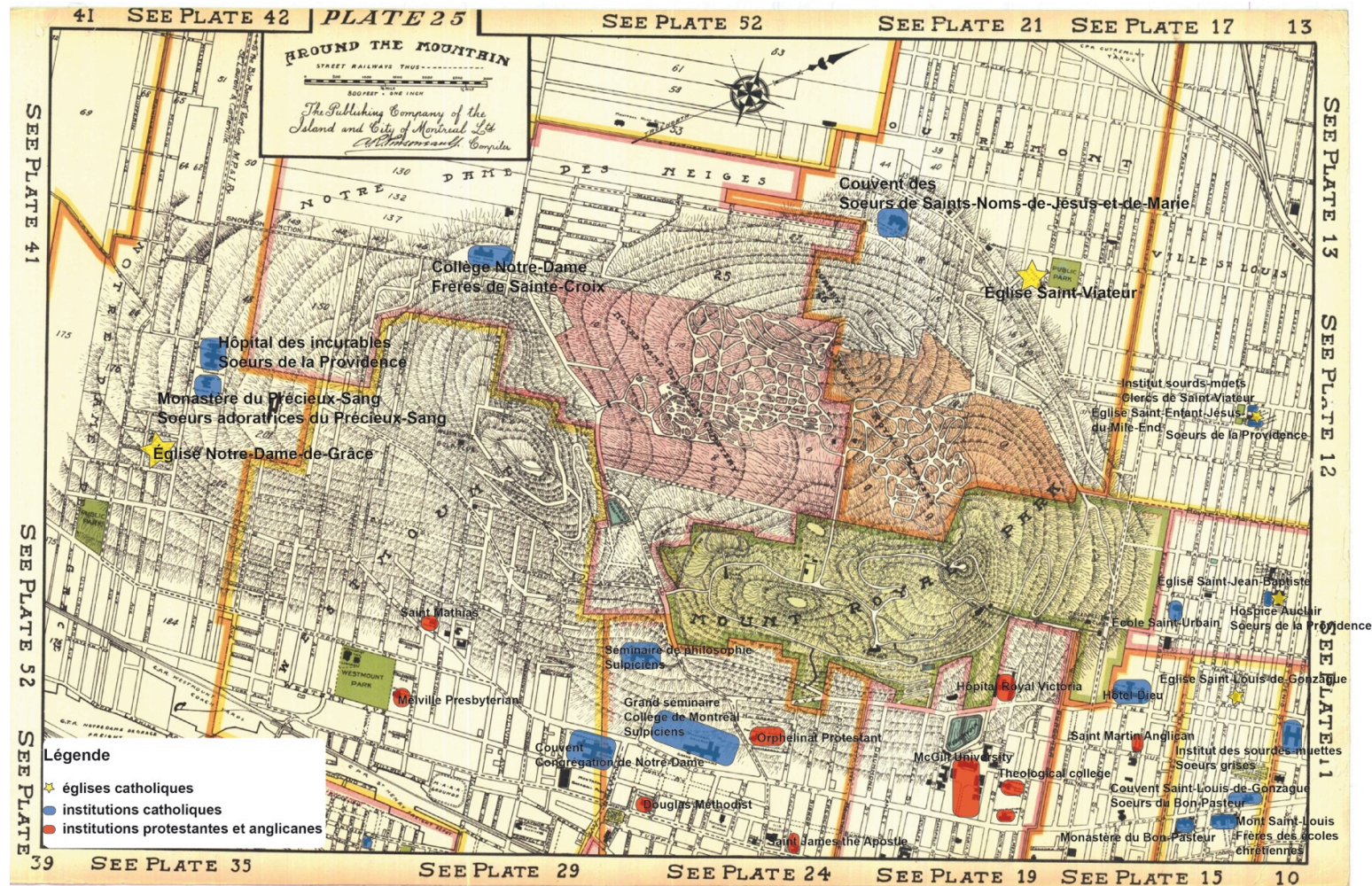
**Illustration 1.138. Carte de la paroisse de l'Immaculée-Conception / Détail du noyau paroissial de l'Immaculée-Conception en 1907, Montréal.**



Source : A.R. Pinsoneault. 1907. BAnQ. Cote G/1144/M65G475/P5/1907 CAR 174922\_06. Modification par Lyne Bernier, 2014.



Illustration 1.139. Carte du Mont-Royal et son environnement en 1907, Montréal.



Source : A.R. Pinsoneault. 1907. BAnQ. Cote G/1144/M65G475/P5/1907 CAR 174922\_25. Modification par Lyne Bernier, 2014.



La plupart des vingt-cinq paroisses érigées comme elle en « territoire vierge », sont situées à l'est et au nord-est de la ville centre ; seulement sept se trouvent à l'extrémité ouest du territoire alors urbanisé (Sainte-Élizabeth, Sainte-Clothilde et Saint-Zotique à Saint-Henri ; Saint-Pierre-aux-Liens à l'extrémité sud-ouest de Notre-Dame-de-Grâce ; Notre-Dame-des-Neiges ; Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours du quartier Côte-Saint-Paul ; ainsi que Très-Saint-Sacrement à Lachine).

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les pourtours du Mont-Royal ont déjà été colonisés par les nombreuses institutions catholiques, protestantes et anglicanes, historiquement présentes dans la métropole, en particulier dans le quartier *Golden Square Mile*, qui lie le sud de la montagne au centre-ville (Ill. 1.139).

### ***Un réseau de paroisses étroitement arrimé à l'urbanisation de la métropole***

L'analyse des cartes et de l'iconographie disponible pour la période 1860-1910 confirme que l'urbanisation suit de près l'érection de nouvelles paroisses, du moins dans la plupart des quartiers à l'est et au nord du centre-ville. Dès lors, on peut affirmer que, dans la plupart des cas, l'érection de la paroisse catholique a influencé le développement des secteurs situés aux pourtours de l'église, sauf dans les quartiers plus anciens du centre-ville où l'urbanisation était déjà bien entamée lorsque le diocèse procéda à la création des premières paroisses.

Les éléments constitutifs de la paroisse sont déjà bien en place, du moins dans les plus anciennes d'entre elles : clocher, presbytère, écoles, couvents et souvent la présence d'un square ou d'un parc qui ajoute à l'attractivité du noyau paroissial. Comme nous le verrons plus loin, le choix de la pierre, qui correspond aux prétentions et au caractère concret des aspirations de l'élite, crée l'unité du complexe institutionnel. Son échelle et sa cohésion en font véritablement le centre d'un quartier intégré dans le tissu urbain et sa grille de rues orthogonales, alors que la hauteur uniforme des maisons de deux ou trois étages, parfois rehaussées par des toits mansardés ou par de généreuses corniches, s'harmonise bien à l'ensemble. Les maisons contiguës s'assemblent autour de l'église, fréquemment érigée au carrefour des artères les plus importantes du quartier. Ce schéma se retrouve dans tous les quartiers développés avant la Première Guerre mondiale et au-delà. Tous ces éléments font en sorte que la paroisse des quartiers centraux montréalais contraste vivement avec la paroisse

rurale et son habitat dispersé<sup>239</sup>. Par ailleurs, la constitution du territoire se faisait aussi par le biais de l'environnement sonore : la portée des cloches délimitait en effet, sur un autre mode, les limites de la paroisse. Toutes les paroisses rivalisaient dans le choix des cloches, chacune étant coulée pour produire une note spécifique<sup>240</sup>. Ces concerts rythmaient la vie de tous les jours, les fêtes religieuses, les baptêmes, les mariages et les enterrements. Comme le rappellent Sherry Olson et Jean-Claude Robert, « symbole de la paroisse par excellence, l'église et son clocher faisaient la fierté des paroissiens »<sup>241</sup>.

## 1.8 Construction de l'identité urbaine montréalaise

Partisan d'une religion qui cherche à se rapprocher du peuple, d'une pastorale plus axée sur les manifestations extérieures et d'un encadrement de nature davantage socioculturelle que purement spirituelle, M<sup>gr</sup> Bourget met graduellement en place les instruments de ses politiques, que sont la multiplication des communautés religieuses et la volonté de créer des paroisses comprenant un nombre limité de paroissiens pour assurer une desserte fondée sur des rapports pastoraux plus personnalisés<sup>242</sup>. Ce qui, à terme, devait conférer un fort sentiment d'appartenance aux paroissiens, du moins à ceux d'origine française.

L'échec des Rebellions de 1837-1838 et l'émeute qui suivit l'incendie du Parlement du Canada-Uni une décennie plus tard participeront à la montée du conservatisme religieux, tel qu'incarné par M<sup>gr</sup> Bourget. Une atmosphère de découragement et de pessimisme enveloppait alors le Québec, la région montréalaise étant particulièrement touchée par ces événements tragiques<sup>243</sup>. Dans ce contexte, l'évêque Bourget contribuera à donner à sa ville un visage canadien-français, afin que les migrants ruraux qui viendraient s'y installer en grand nombre pussent s'y sentir chez eux. De plus, selon Roberto Perin, le deuxième évêque « comprenait instinctivement le rôle que la religion serait appelée à jouer dans la culture et l'identité de ses

---

<sup>239</sup> Olson, Sherry et Jean-Claude Robert. 2001. *op.cit.* p. 98 et 99.

<sup>240</sup> Pour un approfondissement de la question, se référer à Mathieu, François. 2008. *Les cloches d'églises du Québec : objets du culte, sujets de culture*. Mémoire de maîtrise en études québécoises. Université du Québec à Trois-Rivières. 160 p.; Corbin, Alain. 1994. *Les cloches de la terre : paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris : A. Michel. 359 p. Pour l'environnement sonore de l'église, on peut se référer aux travaux de Josée Laplace, notamment Josée Laplace. 2013. « Eglises à la recherche de vocations : quels apports de l'environnement sonore ? ». *Etnográfica*. Vol. 17, no. 3. p. 535-559 ; Laplace, Josée. Thèse en préparation. *Caractériser l'ambiance de l'église: une approche de requalification urbaine articulée par le sens des lieux*, Doctorat en études urbaines. Université du Québec à Montréal.

<sup>241</sup> Olson, Sherry et Jean-Claude Robert. 2001. *op.cit.* p. 101.

<sup>242</sup> Robert, Jean-Claude. 2001. *op.cit.* p. 85.

<sup>243</sup> Perin, Roberto. 2008. *op.cit.* p. 264.



compatriotes<sup>244</sup> ». À cet égard, il consacra de nombreux efforts à ranimer la foi des ancêtres en orchestrant le renouveau religieux qui balaya tout le Québec. De telle sorte que la religion devint l'un des principaux vecteurs de l'identité canadienne-française à partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Le deuxième évêque de Montréal « appréciait l'importance institutionnelle que pouvait avoir l'Église pour la sauvegarde et l'expansion de la culture canadienne-française<sup>245</sup> » ; comme nous l'avons vu, il incita les congrégations religieuses à s'engager dans tous les aspects de la vie collective.

Un article paru en novembre 1889 dans le prestigieux *New York Times* relate qu'on trouvait au Québec un religieux pour cent trente personnes ou, si l'on préfère, un religieux pour vingt-six familles ; en comparaison, la France prérévolutionnaire n'aurait jamais dépassé le ratio d'un religieux pour deux cents personnes<sup>246</sup>. Le personnel au service de l'Église s'élevait alors à 9 075 effectifs répartis dans l'ensemble du Québec. En 1889, la valeur des propriétés ecclésiastiques du Québec était comprise entre 90 M\$ et 110 M\$, tandis que les revenus de l'Église se situaient entre dix et douze millions de dollars (voir Tableau 1.2 à l'annexe I). L'auteur de l'article évalue donc que chaque individu catholique affectait à l'Église entre dix et douze dollars de son budget annuel, pour une population totale estimée à un million de personnes<sup>247</sup>. En France, pour une population de vingt-six millions d'habitants, la part individuelle destinée au clergé s'élevait à la même époque à 1,50 \$. En 1889, le Québec comptait plus de 2 673 bâtiments religieux (couvents, hôpitaux, séminaires, chapelles et églises), plus du tiers d'entre eux se trouvant dans le grand diocèse de Montréal. Il est bon de préciser que la grande majorité des trois cent dix églises répertoriées par le *New York Times* étaient situées dans les villages de l'écoumène montréalais, parce que l'île de Montréal ne comptait à ce moment que trente-deux paroisses.

Ces dernières données apparaissent quelque peu surévaluées par rapport à la situation réelle, du moins à Montréal, mais elles permettent toutefois de comprendre l'emprise de l'Église catholique sur la vie des Canadiens français à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, surtout la rapidité avec laquelle les autorités religieuses ont pu atteindre leurs objectifs. L'Église occupait alors un

---

<sup>244</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>246</sup> Anonyme. 1889. « Priest - Ridden Quebec. Power of the catholic church in the province ». *The New York Times*. Édition du 2 novembre 1889.

<sup>247</sup> En 1871, période de recensement la plus près de l'année de publication de l'article, la population totale du Québec s'élevait à 1 191 516 individus. Source : Statistique Canada. En ligne [www.statcan.gc.ca/pub/98-187-x/4064809-fra.htm](http://www.statcan.gc.ca/pub/98-187-x/4064809-fra.htm). [Consulté le 30 décembre 2013].

espace fondamental dans la vie des Montréalais et des Canadiens français, prêts à soutenir les œuvres du clergé, peut-être même au-delà de leurs moyens financiers. Aux yeux de M<sup>gr</sup> Bourget, le Québec devait être et était le foyer du catholicisme en Amérique du Nord<sup>248</sup> ; ces chiffres tendent à le confirmer.

### *Caractéristiques de l'implantation des églises catholiques montréalaises*

Cette préséance du catholicisme devait se traduire de différentes façons dans l'espace de la ville, d'abord par l'organisation du noyau paroissial et ses principales composantes, soit, comme nous les avons résumées plus tôt, une église construite sur une rue principale ou achalandée, entourée de bâtiments institutionnels, et un parvis — parfois prolongé d'un espace public — qui sert naturellement de lieu de socialisation. Cette organisation territoriale a forgé le paysage des quartiers montréalais à majorité francophone.

**Illustration 1.140. Statue du Sacré-Cœur de l'église Sainte-Brigide-de-Kildare, Montréal.**



Photo : Conseil du patrimoine religieux du Québec (CPRQ), 2003.

Par ailleurs, au cours de son épiscopat, M<sup>gr</sup> Bourget s'est assuré que la plupart des nouvelles paroisses de son diocèse seraient dotées d'une grande statue du Sacré-Cœur aux bras largement ouverts vers les passants<sup>249</sup>, installée en bordure du presbytère ou du parvis de l'église (Ill. 1.140). Cette particularité a manifestement contribué à bien asseoir la représentation catholique dans le paysage montréalais<sup>250</sup>.

---

<sup>248</sup> Perin, Roberto. 2008. *op.cit.* p. 264 à 266.

<sup>249</sup> Olson, Sherry et Jean-Claude Robert. 2001. *op.cit.* p. 99. La dévotion au Sacré-Cœur, culte relativement récent, est étendue à toute l'Église catholique romaine par le pape Pie IX en 1856.

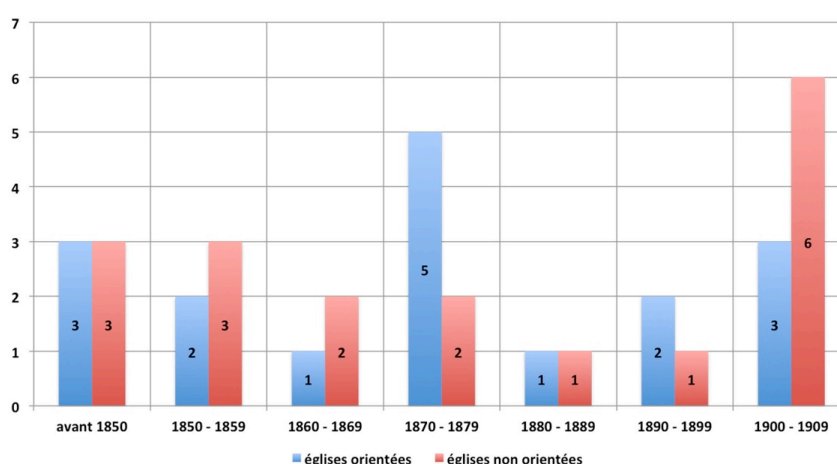
<sup>250</sup> M<sup>gr</sup> Bourget mettra l'accent sur les processions, les confréries, sur la vénération d'innombrables reliques rapportées de Rome, ainsi que sur les cultes à forte charge émotionnelle, comme les dévotions à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs ou au



Chez les anglicans et les protestants, il n'existe pas de noyau « urbain » généré par la présence de l'église, qui agit moins comme vecteur du développement. Au cours de la période de référence, la vie paroissiale autour de l'église et de l'école est sans équivalent dans le monde protestant, alors fragmenté<sup>251</sup>.

La distinction des églises catholiques, en comparaison des églises protestantes et anglicanes, tient aussi, bien sûr, dans les styles architecturaux privilégiés, mais également à l'orientation du chœur de l'église vers l'est, c'est-à-dire vers l'Orient<sup>252</sup>.

**Illustration 1.141. Églises catholiques selon l'orientation géographique, par période de construction, Montréal.**



Compilation : Lyne Bernier, 2013.

À cet égard, nous avons déterminé qu'une église catholique sur deux, construite à Montréal avant 1909 est orientée<sup>253</sup>; autrement dit, dix-sept des trente-cinq églises catholiques construites sur l'île de Montréal<sup>254</sup> avant 1910 déploient leur chœur vers l'est (Ill. 1.141). Or,

Sacré-Cœur. (Source: Sylvain, Philippe. « BOURGET, IGNACE », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 11, Université Laval/University of Toronto, 2003, consulté le 28 mars 2014, [http://www.biographi.ca/fr/bio/bourget\\_ignace\\_11F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/bourget_ignace_11F.html)).

<sup>251</sup> Rousseau, Louis et Frank W. Remiggi (dir). 1998. *op.cit.* p. 139.

<sup>252</sup> Précisons qu'il s'agit de l'orientation géographique des églises vers l'est, le sud-est ou le nord-est. Dans le cas de Montréal, la disposition de la grille de rue appelle à simplifier l'orientation géographique réelle des voies de circulation, globalement classées en deux catégories : celles orientées nord-est, sud-ouest dans le sens longitudinal, et celles orientées nord-ouest, sud-est dans le sens transversal de l'île. Dans l'usage populaire, le nord et le sud font référence à l'axe longitudinal, c'est-à-dire aux axes de circulation partant du fleuve jusqu'à la Rivière-des-Prairies; l'est et l'ouest réfèrent à l'axe transversal de l'île de Montréal.

<sup>253</sup> Nous avons donc considéré les églises tournant le dos au fleuve Saint-Laurent, celles faisant face à la rivière des Prairies, ou encore celles dont la façade est tournée vers le Mont-Royal pour déterminer l'orientation du chœur vers l'est géographique, à l'exception de l'église de la paroisse de Sainte-Anne-de-Bellevue qui est orientée, bien que située face au confluent du lac des Deux-Montagnes et du lac Saint-Louis, sur la rive gauche des rapides de Sainte-Anne, à la pointe ouest de l'île de Montréal.

<sup>254</sup> Nous avons pris en considération les églises qui nous sont parvenues aujourd'hui et celles qui ont été démolies. Autrement dit, lorsqu'une église a été reconstruite plusieurs fois au cours de son histoire, nous avons considéré la date de la dernière reconstruction. Par exemple, l'église actuelle de Saint-Enfant-Jésus de la Pointe-aux-Trembles a été construite en 1937-1938, elle n'a pas été considérée dans le groupe des églises construites avant 1909, bien que plusieurs églises aient

le lotissement résidentiel pratiqué à Montréal explique en partie la difficulté de construire une église orientée.

En effet, après avoir acquis un certain nombre de terres contiguës, des promoteurs immobiliers les ont divisées en lots d'une même superficie, cela du moins dans plusieurs quartiers. Plusieurs lots ont ensuite été réservés à la fabrique pour permettre l'érection de l'église paroissiale.

Prenons ici l'exemple du quartier Rosemont. Il naît de l'initiative de quelques compagnies immobilières, qui achètent les terres agricoles et les lotissent pour ensuite les revendre, profitant de l'implantation dans ce secteur des usines ferroviaires Angus, propriétés du Canadien Pacifique, employeur d'une grande quantité d'ouvriers. Ainsi, la terre Crawford, du village de la Petite-Côte, correspondant à ce qu'on appelle aujourd'hui le Vieux-Rosemont, sera subdivisée en 2 553 lots à bâtir, d'une dimension de vingt-cinq pieds par soixante-quinze à cent<sup>255</sup>. Ce plan de lotissement est l'initiative du plus important promoteur immobilier du quartier, Ucal-Henri Dandurand et de son associé Sir Herbert Holt. Le promoteur Dandurand fut parmi les premiers Montréalais à utiliser le procédé de vente à tempérament et la publicité « à l'américaine » pour ses lots<sup>256</sup>. La société *Rosemount Land* adopte ainsi un plan de lotissement orthogonal dans lequel les avenues nord-sud sont réservées aux habitations, tandis que les voies est-ouest, plus larges et dotées de lots plus profonds, sont destinées aux commerces et aux institutions. Ainsi, quinze parcelles ont été réservées pour permettre l'érection de l'église Saint-Esprit-de-Rosemont<sup>257</sup> (Ill. 1.142).

Vu leur nombre, les églises des paroisses francophones représentent la grande majorité des églises orientées, alors que sur un total de six églises destinées aux anglophones catholiques construites avant 1910, deux seulement avaient leurs chœurs tournés vers l'est (Ill. 1.143).

Nos analyses montrent aussi que vingt-et-une des trente-cinq églises catholiques sont localisées sur une artère principale, alors que quinze d'entre elles sont bordées par un important couvert végétal ou encore situées en face ou à proximité d'un parc ou d'un square.

---

existantes sur ce site depuis la création de la paroisse au XVII<sup>e</sup> siècle. Cet exemple peut s'appliquer à plusieurs paroisses de Montréal. En conséquence, il y a en réalité beaucoup plus d'églises catholiques, disparues ou non, qui ont été érigées avant 1909, mais nous n'avons tenu compte que de la dernière date de construction connue, éliminant de cette statistique les premières églises d'une paroisse lorsqu'il y a eu une reconstruction par la suite.

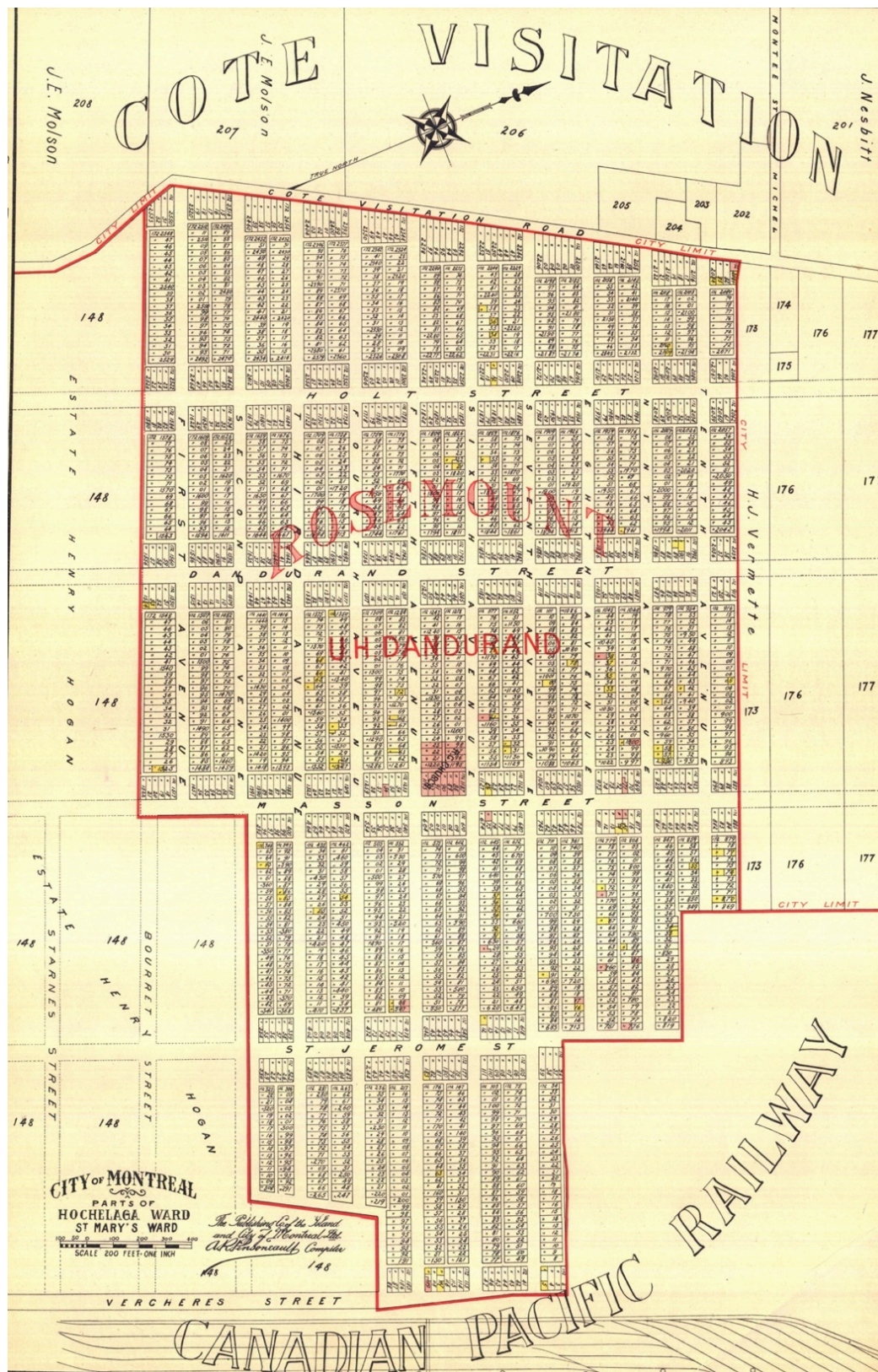
<sup>255</sup> C'est-à-dire approximativement 7,6 mètres par 22,8 ou 30,5 mètres.

<sup>256</sup> Benoît, Michèle et Roger Gratton. 1991. *op.cit.* p. 324.

<sup>257</sup> Jusqu'en 1964, l'église portait le vocable de Sainte-Philomène. L'évêque Paul-Émile Léger décide de changer le nom de la paroisse pour celui de Saint-Esprit après que la Sacrée Congrégation des Rites à Rome eut retiré la sainte du calendrier des saints à cause des nombreuses incertitudes qui existaient à son propos.



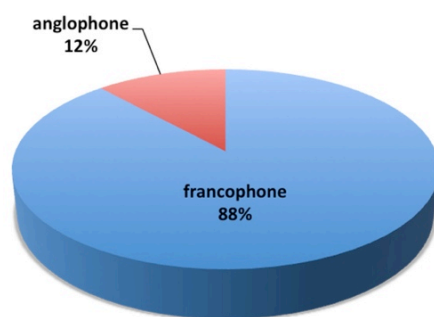
Illustration 1.142. Carte de la paroisse Saint-Esprit en 1907, Montréal.



Source : A.R. Pinsonneault. 1907. BAnQ. Cote G/1144/M65G475/P5/1907 CAR 174922\_04.

Vingt des trente-cinq églises catholiques érigées avant 1910 montrent un dégagement, ou un important dégagement sur leur îlot, contre dix qui ne présentent aucune marge de recul ou un très faible dégagement par rapport à la rue. On constate aussi que quatorze d'entre elles sont établies en territoire mixte, c'est-à-dire qu'elles sont érigées sur une rue aux fonctions autant commerciales que résidentielles ou institutionnelles, alors que le tiers est plutôt situé dans un milieu à prédominance résidentielle. Une ou des écoles, un couvent ou d'autres bâtiments à vocation religieuse sont présents dans l'environnement immédiat de trente églises érigées avant 1910.

**Illustration 1.143. Églises catholiques orientées, par communauté linguistique, Montréal.**



Source : Lyne Bernier, 2013.

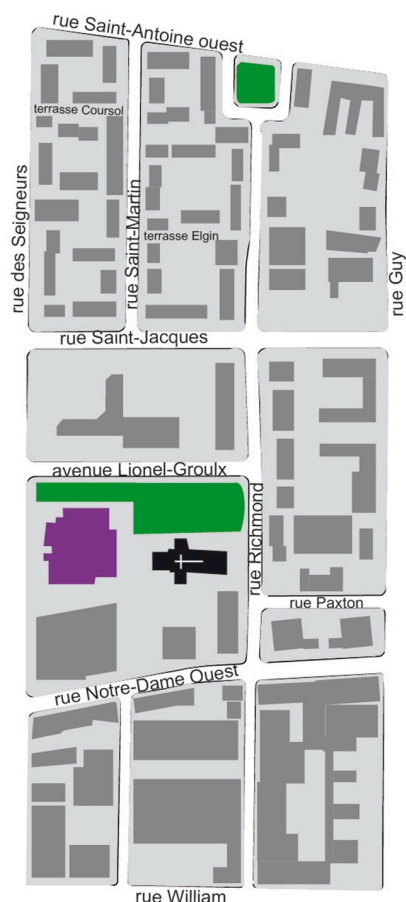
Évidemment, avec le temps, le paysage construit de la paroisse et la vocation des quartiers peuvent avoir considérablement changé ; parfois, plusieurs de ces institutions ont disparu. Il s'avère donc plus difficile de déterminer avec justesse cette dernière donnée, quoique l'analyse des cartes anciennes permette d'en faire une bonne évaluation. Néanmoins, nous avons d'abord cherché à regarder ce qui demeure aujourd'hui intact de ce noyau religieux d'origine.

Par exemple, quelque uns des plus anciens territoires paroissiaux ont été altérés (le couvent et l'école paroissiale ont disparu), mais d'autres ont conservé leur unité d'ensemble. Les quartiers dans lesquels sont localisées les paroisses Saint-Joseph et Sainte-Cunégonde se sont considérablement transformés au fil des ans. L'ouverture de la voie maritime, la désindustrialisation et les grands projets de rénovation urbaine des années 1960 ont éradiqué ou remanié en profondeur le paysage urbain hérité du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces anciens quartiers ont perdu peu à peu leur identité propre et leur toponymie : le territoire a été renommé « Petite Bourgogne » ; il est devenu un important laboratoire d'expérimentation en matière d'habitation à loyer modique au Canada<sup>258</sup> (Ill. 1.144 et 1.145).

<sup>258</sup> Ville de Montréal. 2005. *Évaluation du patrimoine urbain. Arrondissement du Sud-Ouest*, p. 27.

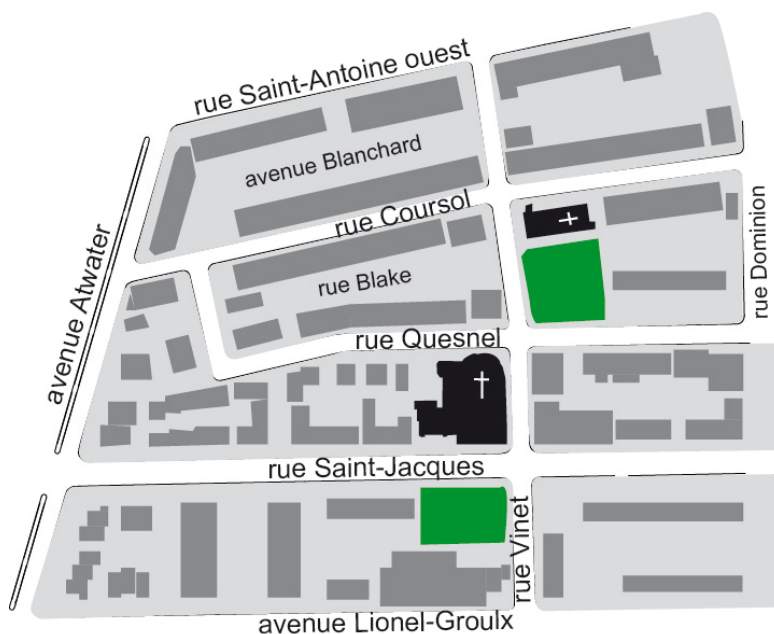


**Illustration 1.144. Environnement urbain de l'église Saint-Joseph en 2014, Montréal.**



En violet : l'école paroissiale. Source : plans d'utilisation du sol (1 : 1000) Ville de Montréal, Service des travaux publics et de l'environnement, Section de la géomatique. Modification par Lyne Bernier, 2014.

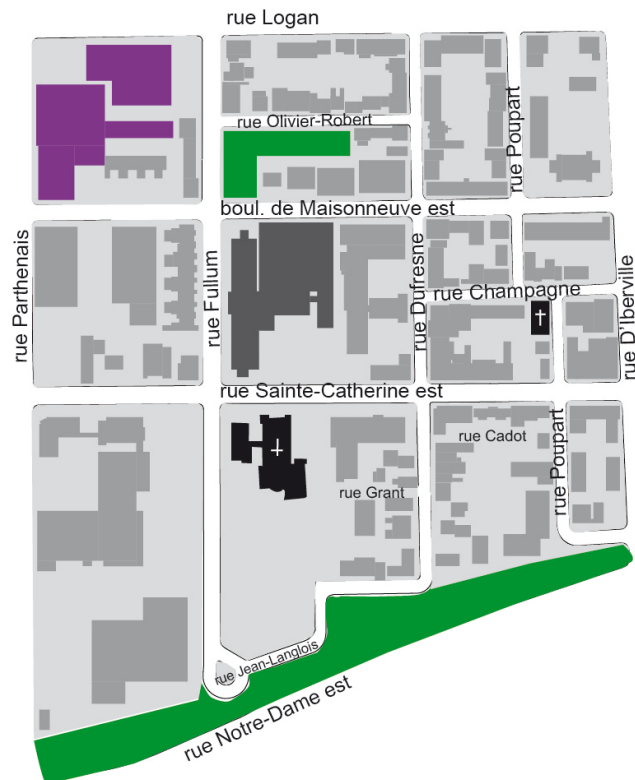
**Illustration 1.145. Environnement urbain de l'église Sainte-Cunégonde en 2014, Montréal.**



Source : plans d'utilisation du sol (1 : 1000) Ville de Montréal, Service des travaux publics et de l'environnement, Section de la géomatique. Modification par Lyne Bernier, 2014.

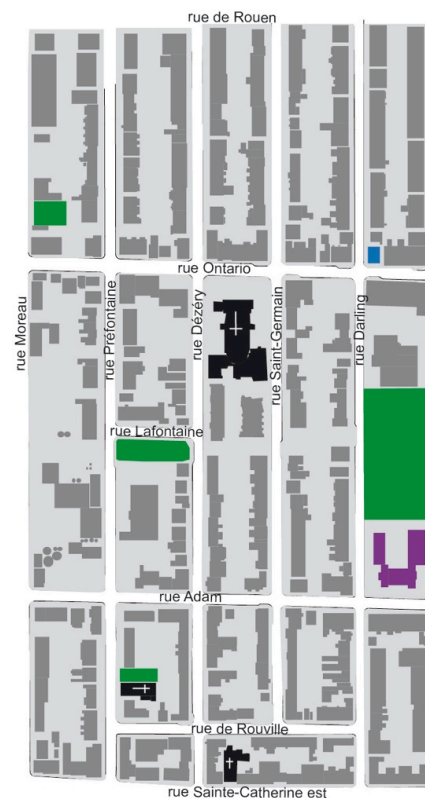
Un phénomène semblable est observable dans les anciens faubourgs situés à l'est du centre-ville. Les grands chantiers des années 1960, dont la réalisation de la Maison Radio-Canada, ont profondément bouleversé certains milieux paroissiaux anciens, alors que d'autres ont conservé leurs éléments constitutifs (Ill. 1.146 à 1.149). À Notre-Dame-de-Grâce, le départ des religieux de l'îlot paroissial a bouleversé son organisation historique. Aujourd'hui, le site de l'église côtoie un nouveau lotissement sur lequel ont été érigées des résidences de faible densité (Ill. 1.150).

**Illustration 1.146. Environnement urbain de l'église Saint-Vincent-de-Paul en 2014, Montréal.**



En violet : l'école ; en gris foncé : la résidence des Sœurs de la Providence.  
Source : plans d'utilisation du sol (1 : 1000) Ville de Montréal, Service des travaux publics et de l'environnement, Section de la géomatique.  
Modification par Lyne Bernier, 2014

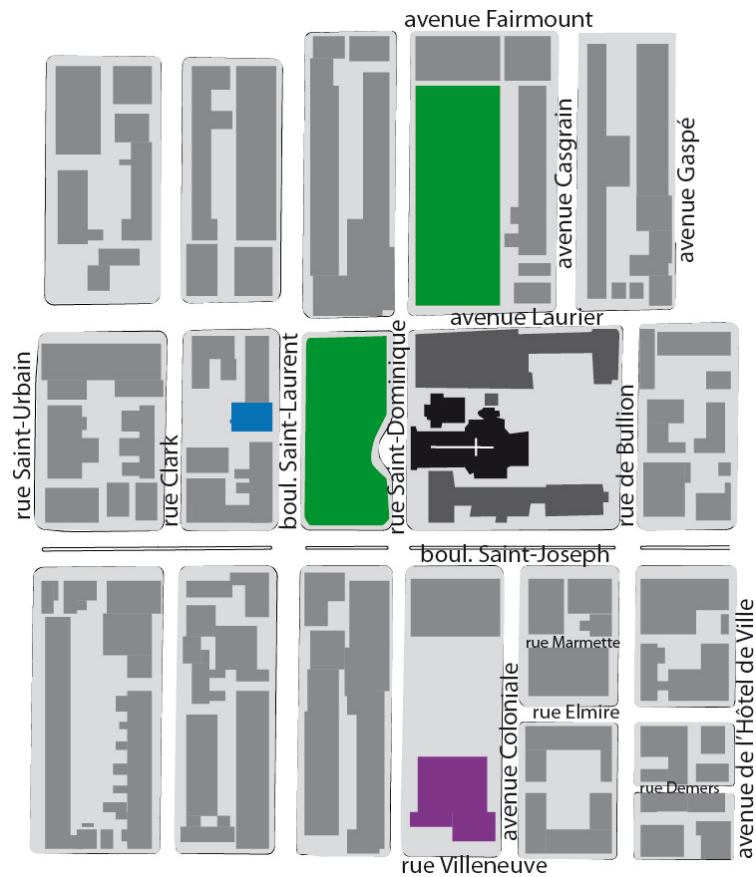
**Illustration 1.147. Environnement urbain de l'église La-Nativité-de-la-Sainte-Vierge d'Hochelaga en 2014, Montréal.**



En violet : l'école paroissiale ; en bleu : la caisse populaire. L'ancienne chapelle Marie-Reine-des-Cœurs de la rue Sainte-Catherine a été vendue en 1996 à l'Alliance Chrétienne et missionnaire du Québec (Bethel) ; rue Lafontaine, l'église Saint Mary a été démolie, un parc a été aménagé sur le site, alors que le *parish hall* a occupé plusieurs fonctions au fil du temps, il appartient aujourd'hui à un particulier. Source : plans d'utilisation du sol (1 : 1000) Ville de Montréal, Service des travaux publics et de l'environnement, Section de la géomatique. Modification par Lyne Bernier, 2014



**Illustration 1.148. Environnement urbain de l'église Saint-Enfant-Jésus du Mile-End en 2014, Montréal.**



En violet : l'école ; en bleu : la caisse populaire ; en gris foncé : la maison mère des Franciscaines missionnaires de Marie et la Résidence Saint-Dominique des sœurs de la Providence. Source : plans d'utilisation du sol (1 : 1000) Service des travaux publics et de l'environnement, Section de la géomatique. Modification par Lyne Bernier, 2014.

**Illustration 1.149. Environnement urbain de l'église de l'Immaculée-Conception en 2014, Montréal.**



En violet : l'école secondaire Jeanne-Mance ; en bleu : la caisse populaire. Source : plans d'utilisation du sol (1 : 1000) Ville de Montréal, Service des travaux publics et de l'environnement, Section de la géomatique. Ville de Montréal, Modification par Lyne Bernier, 2014.

avenue Monkland



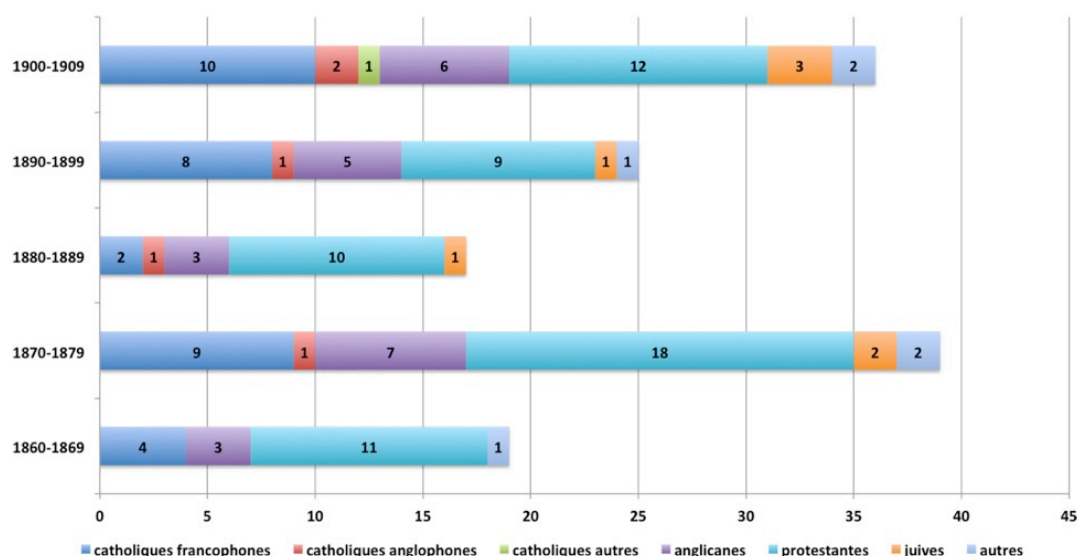
En violet : l'école ; en bleu : la caisse populaire. La Saint Luke United Church a été acquise par la Korean Full Gospel Church of Greater Montreal en 1990, l'église catholique Saint Augustine du chemin de la Côte Saint-Antoine a été acquise par une congrégation évangélique, River's Edge, en 2003. Source : plans d'utilisation du sol (1 : 1000) Ville de Montréal, Service des travaux publics et de l'environnement, Section de la géomatique. Modification par Lyne Bernier, 2014.

Dans les deux tiers des cas, on accède à l'église par un parvis dégagé, en empruntant un escalier, parfois à plusieurs paliers. Vingt-cinq des trente-cinq églises catholiques antérieures à 1910 arborent un ou des signes distinctifs (croix, niches, etc.) apposés directement sur la façade. On retrouve un clocher chez la plupart d'entre elles ; il est central pour quatorze églises, alors que cinq disposent d'une tour placée sur le côté latéral droit du bâtiment et que neuf sont flanqués de deux tours. Enfin, la pierre constitue le matériau prédominant de la façade pour ces trente-cinq églises.



Au cours de la période comprise entre 1860 et 1909, cent trente-six églises de diverses traditions ont été érigées à Montréal<sup>259</sup>. En cinquante ans, on a construit presque trois églises par année sur l'île de Montréal, en grande majorité dans les quartiers centraux. Les autorités catholiques ont fait ériger le tiers de ces églises, mais ce sont évidemment celles construites par les protestants qui représentent la part la plus importante de ces nouvelles constructions, soit 44 %, tandis que les anglicans ont fait construire 18 % d'entre elles. La décennie 1870 a été la plus faste, tant pour les anglicans, avec sept nouvelles églises, que pour les protestants qui en ont érigé dix-huit. Autrement dit, deux églises protestantes par année ont été construites au cours de cette seule décennie. Pour les catholiques, la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle, sous l'épiscopat de son quatrième évêque, M<sup>gr</sup> Paul Bruchési, aura été la plus prolifique, avec la construction de treize nouvelles églises ; une de plus que les douze érigées par les protestants (Ill. 1.151 et 1.152).

**Illustration 1.151. Période de construction des églises, selon la tradition religieuse, Montréal.**



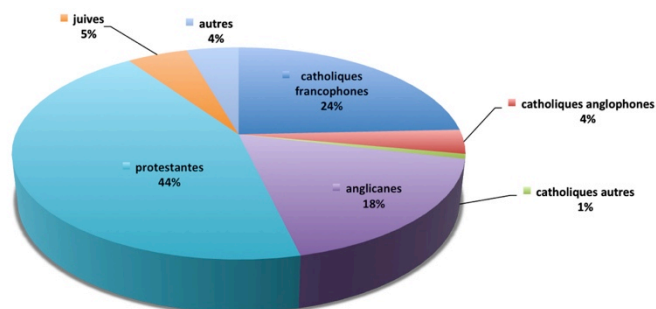
Compilation : Lyne Bernier, 2013.

Cette dernière statistique contribue à éclairer le désir des autorités catholiques d'essaimer partout sur le territoire montréalais. Alors que la population francophone redevient majoritaire à Montréal — la population d'origine française représente en 1881 près de 63 % de la

<sup>259</sup> Cette fois, nous avons répertorié toutes les églises érigées au cours de la période ; celles qui ont été démolies, puis reconstruites ont également été prises en considération. Par exemple, Church of the Messiah a été considérée deux fois, car la troisième église de la congrégation a été érigée en 1870, puis une nouvelle église a été construite en 1906 à un nouvel emplacement. Nous avons voulu illustrer dans cette statistique le nombre réel d'églises érigées sur le territoire de Montréal entre 1860 et 1909, peu importe le sort réservé à l'église par la suite.

population de l'île, alors qu'elle constitue 56 % de celle de la ville de Montréal<sup>260</sup> —, le nombre d'églises catholiques pouvait paraître insuffisant, les fidèles étant de plus en plus nombreux. Entre 1860 et 1910, la population de l'île de Montréal a triplé, passant de 118 000 individus en 1861, à plus de 360 000 en 1901<sup>261</sup>.

**Illustration 1.152. Représentativité des constructions d'églises entre 1860-1909 par tradition religieuse, Montréal.**



Compilation : Lyne Bernier, 2013.

Le nombre relativement faible d'églises érigées par les catholiques au cours de la décennie 1880 peut s'expliquer en partie par l'importante dette diocésaine —plus de 800 000 \$<sup>262</sup>— qui avait été contractée pour la construction de la nouvelle cathédrale du quartier Saint-Antoine. Débutée en 1870, elle ne sera terminée qu'en 1894 à un coût évalué à plus d'un million de dollars, ce qui en faisait à l'époque l'édifice le plus cher jamais élevé à Montréal<sup>263</sup>.

À partir de 1900, les églises catholiques seront de plus en plus nombreuses ; elles dépasseront les réalisations des anglicans et des protestants en nombre, mais surtout en monumentalité. De nouvelles églises catholiques seront érigées dans presque tous les quartiers de Montréal.

### ***Particularités architecturales des églises de Montréal***

Nous n'avons pas ici la prétention de faire une histoire de l'architecture des églises de Montréal ; cela déborderait du cadre de nos questionnements. Cependant, notre objectif étant de comprendre en quoi les églises catholiques ont pu contribuer à forger l'identité de la ville — en plus de l'organisation paroissiale qui est intimement associée à la vie sociale de la collectivité catholique — nous devons opérer un survol contextualisé du vocabulaire

<sup>260</sup> Linteau, Paul-André. 1992. *op.cit.* p. 45.

<sup>261</sup> En 30 ans, la population du Québec s'est accrue de près de 500 000 personnes, pour se chiffrer à 1 648 898 en 1901. Selon cette dernière donnée, 22 % de la population du Québec vivait sur l'île de Montréal au début du XX<sup>e</sup> siècle. En 2011, la population totale du Québec s'élevait à un peu plus de 7 903 000 et l'île de Montréal comptait un peu moins que 1 650 000. En un siècle, la proportion de québécois vivant à Montréal a donc décliné de 1 %, pour s'élever à 21 %.

<sup>262</sup> Perin, Roberto. 2008. *op.cit.* p. 261.

<sup>263</sup> Noppen et Morisset. 2005. *op.cit.* p. 40.



architectural privilégié à partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, cela en comparaison avec les temples anglicans et protestants.

Comme nous l'avons déjà souligné, la construction de la nouvelle église Notre-Dame en 1824 a certainement contribué à façonner la distinction montréalaise. Première église qualifiée de néogothique dans le futur diocèse (voir ill. 1.9), elle a fait l'objet de maintes controverses au cours de son histoire. D'après Luc Noppen,

« le seul grand succès de l'époque est l'église Notre-Dame par l'architecte irlandais établi à New York, James O'Donnell. Inspiré par les formes gothiques, O'Donnell n'en crée pas moins, [...], un édifice monumental dans lequel on ressent la rigueur des grandes compositions néo-classiques européennes. L'œuvre [...] a de plus le mérite de ne pas être une réplique d'un modèle précis ; c'est une composition originale influencée par son époque quant au sens des proportions et de l'équilibre des formes, les ornements gothiques occupant peu d'importance, du moins en façade. C'est là tout le sens du néo-classicisme victorien de James O'Donnell, qui s'oppose au classicisme romantique d'un Thomas Baillargé, dont le vocabulaire formel est strictement limité aux formes de l'antiquité »<sup>264</sup>.

L'église, mal aimée par les partisans de l'architecture traditionnelle, retrouvera ses lettres de noblesse dès lors que les historiens de l'art s'y intéresseront et qu'ils la feront connaître sous un angle nouveau, c'est-à-dire comme un monument intimement lié à l'histoire de la métropole, certes en rupture avec l'architecture de la Nouvelle-France, mais précurseur d'un renouveau dans l'architecture religieuse à Montréal, et au Québec.

Au même moment, les temples protestants et anglicans de la ville présentaient une affiliation à l'architecture palladienne, instaurée avec la construction de la cathédrale Holy Trinity de Québec, terminée en 1804 selon les plans du capitaine William Hall, officier de l'Artillerie royale en garnison à Québec et membre du corps des ingénieurs militaires<sup>265</sup> (Ill. 1.153). Les frontons, les portails en pierre de taille, les galeries intérieures, les plans rectangulaires, les volumes sans décrochés expriment ce renouveau architectural qui rayonnera dans tout le Bas-Canada<sup>266</sup>. À Montréal, la première Christ Church, conçue en 1805 suivant les plans de William Berczy, emprunte le même vocabulaire<sup>267</sup> (voir ill. 1.40). Chez les protestants, le

---

<sup>264</sup> Noppen, Luc. 1977. *op.cit.* p. 51 et 52.

<sup>265</sup> Noppen, Luc et Lucie K. Morisset. 1995. *La présence anglicane à Québec*. Québec : Les éditions du Septentrion. p. 69.

<sup>266</sup> Noppen, Luc et Lucie K. Morisset. 1996. *op.cit.* p. 25 et 26.

<sup>267</sup> Pour une discussion plus étoffée quant à l'architecture de la cathédrale, se référer à l'ouvrage Epstein, Clarence. 2012. *Montreal, City of Spires. Church architecture during the British colonial period 1760-1860*. « Coll. Patrimoine urbain ». Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec.

dépouillement commandé par les différents cultes contraste avec les œuvres néoclassiques vernaculaires catholiques.

**Illustration 1.153. Cathédrale anglicane Holy Trinity, Québec.**



Construction en 1804 d'après les plans du capitaine William Hall. Photo : Pierre Lahoud, 2005.

Les églises de Montréal diffèrent sensiblement de celles que l'on a eu coutume d'ériger dans les villages du sud-ouest québécois et de la vallée du Saint-Laurent au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Plusieurs de celles-ci présentent une uniformité qui leur vient des plans et devis de l'abbé Pierre Conefroy, curé de Boucherville et grand-vicaire de l'évêque de Québec (1808-1816), chargé d'examiner les projets de construction ou d'agrandissement d'églises. On s'efforçait alors de mieux les adapter au climat et aux habitudes de construction artisanales et aussi de les doter d'une plus grande capacité d'accueil, qui devait répondre aux impératifs de peuplement de l'époque. L'essor démographique et l'extension du territoire paroissial, particulièrement dans les régions au nord du fleuve, ont permis une large diffusion de ce modèle entre les années 1800 et 1840<sup>268</sup>. Il puise dans la tradition architecturale du Régime français tout en créant un édifice mieux adapté aux besoins de son époque. En codifiant les caractéristiques de la troisième église Sainte-Famille de Boucherville en 1801 (Ill. 1.154), pour laquelle il conçoit les plans et devis, l'abbé Conefroy influencera l'architecture religieuse jusqu'aux années 1830. Le plan Conefroy sera utilisé notamment pour la construction des églises Saint-

---

<sup>268</sup> Rousseau Louis et Frank W. Remiggi (dir). 1998. *op.cit.* p. 126.



Paul (1803) à Joliette<sup>269</sup>, Saint-Jean-Baptiste de Rouville (1807-1810) dans la vallée du Richelieu, La-Présentation-de-la-Sainte-Vierge (1807-1810) dans la région de Saint-Hyacinthe et Saint-Charles-Borromée (1817-1830) à Charlesbourg dans la région de Québec<sup>270</sup>. Il avait dirigé la construction du couvent de la Congrégation de Notre-Dame entre 1784 et 1787 à Pointe-Claire, seule réalisation de l'abbé Conefroy sur l'île de Montréal. Le couvent sera plus tard reconstruit (1867-1868) d'après les plans de l'architecte Henri-Maurice Perrault (Ill. 1.155). Cette propriété<sup>271</sup> occupe un site enchanteur sur une pointe de terre qui se prolonge dans les eaux du lac Saint-Louis.

**Illustration 1.154. Église Sainte-Famille, Boucherville.**



Construction en 1801 d'après les plans de Pierre Conefroy.  
Photo : Guillaume St-Jean, 2010.

**Illustration 1.155. Couvent de Pointe-Claire, Montréal.**



Construction en 1867-1868 d'après les plans d'Henri-Maurice Perrault. Photo : Pierre Lahoud, 2005.

Au moment de la constitution du diocèse de Montréal, se construisent au Québec de grandes églises monumentales qui rompent avec le plan Conefroy, par leur façade dotée généralement de deux tours surmontées de clochers<sup>272</sup>. La nouvelle façade de l'église du Sault-au-Récollet,

<sup>269</sup> En 2014, elle est, avec celle de Boucherville, la seule église érigée selon le plan Conefroy encore existante au Québec.

<sup>270</sup> Répertoire du patrimoine culturel du Québec. « Pierre Conefroy ». En ligne. [www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=7391&type=pge#UzV20sfeN20](http://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=7391&type=pge#UzV20sfeN20). [Consulté le 8 janvier 2014]

<sup>271</sup> Au moment d'écrire ces lignes, le couvent appartient toujours à ses propriétaires d'origine, les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, mais un article récent nous informe que la propriété, qui n'héberge plus que dix-neuf religieuses, sera mise en vente avant la fin de l'année. (Source: Anonyme. 2014. « 200-year-old Pointe-Claire convent closing its doors; 19 nuns told to leave ». *CTV News.ca*. Édition du 9 juillet 2014. En ligne <http://montreal.ctvnews.ca/200-year-old-pointe-claire-convent-closing-its-doors-19-nuns-told-to-leave-1.1906743>. [Consulté le 10 juillet 2014]

<sup>272</sup> Dans l'ensemble du Québec, environ 10 % des églises catholiques construites avant 1910 sont flanquées de deux tours. Environ 650 églises ont été érigées entre 1671 et 1909 au Québec, seulement 64 d'entre elles ont deux tours, alors que la plupart des autres n'en ont qu'une (centrale ou latérale droite ou gauche).

conçue par John Ostell<sup>273</sup> en 1850 (Ill. 1.156) ; celle de Sainte-Geneviève, construite selon les plans de Thomas Baillargé en 1843-1845 (Ill. 1.157), et dans une moindre mesure, l'église de Saint-Laurent construite en 1835 par l'entrepreneur maçon Joseph Barbeau (Ill. 1.158) — quoique beaucoup moins monumentale — reproduisent ce que Luc Noppen a qualifié de néoclassicisme québécois<sup>274</sup>, style qui caractérise les églises érigées entre 1820 et 1850.

**Illustration 1.156. Église La-Visitation-de-la-Bienheureuse-Vierge-Marie, Montréal.**



Construction initiale en 1749-1751, reconstruction de la façade en 1851-1852 d'après les plans de John Ostell. Photo : Guillaume St-Jean, 2008

**Illustration 1.157. Église Sainte-Geneviève, Montréal.**



Construction en 1843-1845 d'après les plans de Thomas Baillargé. Photo : Conseil du patrimoine religieux du Québec (CPRQ), 2003.

---

<sup>273</sup> John Ostell, architecte de formation britannique, aura été l'éminence grise de l'architecture diocésaine à Montréal dès 1836. (Source: Noppen, Luc. 2009. *op.cit.* p. 16.)

<sup>274</sup> Noppen, Luc et Lucie K. Morisset. 1996. *op.cit.* p. 48 à 56.



Mais, l'œuvre qui annonce d'une manière certaine l'ouverture du Québec sur le monde, une vingtaine d'années après Notre-Dame, est l'église Saint Patrick du père jésuite Félix Martin, aidé de P.L. Morin, amorcée en 1843 (voir ill. 1.35, 1.36 et 1.37). Le père Martin introduit alors un principe nouveau par l'implantation d'une tour centrale en façade, qui rend le rappel de l'architecture néogothique plus explicite. Cette architecture de l'ère victorienne, néogothique d'abord, puis néobaroque, sera particulière au Québec jusque vers 1900, avant l'avènement du style Beaux-Arts<sup>275</sup>.

**Illustration 1.158. Église Saint-Laurent, Montréal.**



Construction en 1835 par Joseph Barbeau. Photo : Mario Parent, 2014.

Autour de 1840, le néogothique surgit aussi comme un nouveau style national en Angleterre à l'instigation d'Augustus Welby Pugin. La sensibilité victorienne juge alors le gothique propre à exprimer la foi renouvelée en son ou ses Églises. Le mouvement « ecclésiologiste », réformateur de l'Église d'Angleterre, y trouve sa source d'inspiration. À travers ses principes largement diffusés, il prône le retour à la liturgie et à l'architecture de l'Église médiévale d'avant la Réforme, c'est-à-dire le style gothique du XIII<sup>e</sup> siècle alors que l'Église d'Angleterre était à son apogée<sup>276</sup>. L'architecture néogothique ecclésiologiste sera donc de mise. En quelques années, le paysage occidental sera parsemé de tels monuments, symboles d'une foi revivifiée<sup>277</sup>. Évidemment, Montréal n'échappera pas à la vague. La reconstruction de la cathédrale anglicane Christ Church en 1859 (voir ill. 1.70), sur la rue Sainte-Catherine, après l'incendie de l'église de la rue Notre-Dame, est le premier témoin du mouvement porté par la

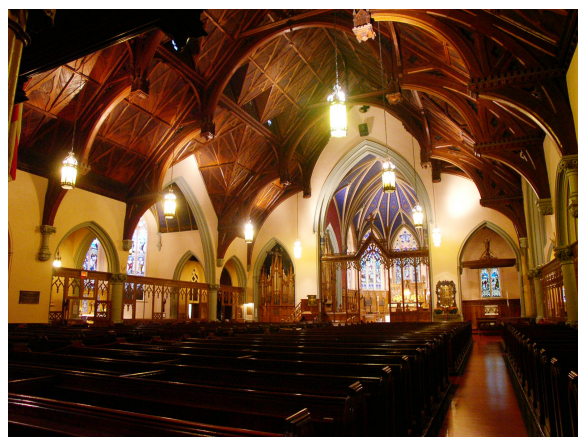
<sup>275</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>276</sup> Bennett, Vicky. 2001. « Religion et architecture ». Dans Larouche Jean-Marc et Guy Ménard (dir.) *L'étude de la religion au Québec*. En ligne. [www.erudit.org/livre/larouchej/2001/livre14\\_div2.htm](http://www.erudit.org/livre/larouchej/2001/livre14_div2.htm). [Consulté le 11 juillet 2014]

<sup>277</sup> Noppen, Luc et Lucie K. Morisset. 1996. *op.cit.* p. 30.

*Cambridge Camden Society*<sup>278</sup> à Montréal. Les églises anglicanes Saint James the Apostle (voir ill. 1.56) et Trinity (voir ill. 1.95), conçues par les architectes Lawford et Nelson en 1864 et en 1865, ainsi que Saint Georges, selon les plans de William T. Thomas en 1869 (Ill. 1.159 et 1.160), suivront le mouvement.

**Illustrations 1.159 et 1.160. Saint George's Anglican Church, Montréal.**



Construction en 1869-1870 d'après les plans de William Tiffin Thomas. Photos : Conseil du patrimoine religieux du Québec (CPRQ), 2003.

L'explosion démographique et l'urbanisation rapide de la métropole ont commandé, autour de 1850, la construction de nombreux lieux de culte dont la figure architecturale devait adopter les valeurs et la symbolique des diverses traditions religieuses. Or, à cette époque, les architectes professionnels étaient tous des immigrants de confession anglicane ou protestante. Les autorités religieuses catholiques ont donc du faire appel aux contributions des James O'Donnell, John Ostell et d'autres, mais pour M<sup>gr</sup> Bourget, un architecte « protestant » ne pouvait décemment construire une église, un couvent ou une école catholique. Son Église devait adopter une signature architecturale qui marquerait le paysage construit de son diocèse.

Victor Bourgeau, un habile autodidacte, devint ainsi le principal maître d'œuvre des édifices religieux du diocèse de Montréal sous M<sup>gr</sup> Bourget et M<sup>gr</sup> Fabre. Il a construit, seul ou en partenariat, une douzaine de bâtiments religieux sur l'île de Montréal<sup>279</sup> et une cinquantaine d'églises ailleurs au Québec, bien que la plupart de ces réalisations se trouvent dans le grand

<sup>278</sup> Rousseau, Louis et Frank W. Remiggi (dir). 1998. *op.cit.* p. 136.

<sup>279</sup> En réalité, il aura construit plus de bâtiments à caractère religieux à Montréal, mais ceux qui nous sont parvenus sont, entre autres : l'église Saint-Pierre-Apôtre (1852-1853), la maîtrise Saint-Pierre (1854-1856), l'Hôtel-Dieu (1859-1861), l'église Saint-Joseph (1861-1862), le couvent des sœurs de la Charité de Montréal (1869-1871), l'église Saint-Raphaël-de-l'Île-Bizard (1873-1874), la chapelle du Monastère du Bon-Pasteur (1878), la quatrième église de la paroisse Saint-Joachim de Pointe-Claire (1881-1885) et le couvent Notre-Dame-du-Saint-Rosaire du quartier Côte-Saint-Paul (1887-1888). Il a participé à la construction de la nouvelle cathédrale Saint-Jacques du quartier Saint-Antoine (1870 à 1894), dont les plans sont cependant la réalisation du père Joseph Michaud.



diocèse de Montréal<sup>280</sup>. Sa prolifique carrière prit un essor remarquable au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, alors qu'il prend la relève de John Ostell<sup>281</sup> auprès de l'évêché. Luc Noppen décrit ainsi l'approche des artisans constructeurs d'églises d'alors :

« jusqu'à dans les années 1840-1845, les couvents et les églises catholiques étaient plutôt érigés par d'habiles constructeurs qui utilisaient quelques plans — souvent les mêmes — pour orchestrer leurs chantiers ; le savoir-faire traditionnel dominait, reproduisait des formes architecturales connues et mettait en œuvre des matériaux selon des techniques éprouvées »<sup>282</sup>.

L'évêque imposera donc Victor Bourgeau comme maître d'œuvre de tous les chantiers commandés par son Église. Il lui octroie le titre « d'architecte » sans égards pour les véritables auteurs des plans et dessins qui souvent se limitaient à mettre en forme un style diocésain ou un projet sulpicien à partir des modèles et des référents montréalais ou occidentaux. Victor Bourgeau a ainsi construit des églises pour le diocèse de Montréal d'après des plans de John Ostell : Saint-Joseph et Saint-Pierre-Apôtre en sont des exemples. Il a ensuite formé dans son atelier, sous la direction d'Alcibiade Leprohon, une relève de dessinateurs d'églises, de couvents et d'écoles, comme Thomas Baillairgé l'avait fait avant lui dans le diocèse de Québec<sup>283</sup>.

Avec la construction de l'église Saint-Pierre-Apôtre en 1852-1853, commandée par les oblats, Victor Bourgeau se fait le promoteur d'une architecture néogothique (Ill. 1.161 et 1.162) qui témoigne de sa maîtrise de ce style nouvellement adopté par l'Église catholique. En 1861-1862, les sulpiciens font aussi appel à Victor Bourgeau pour la construction de la nouvelle église Saint-Joseph (voir ill. 1.120 et 1.163). Or, il semble qu'il n'en aurait que supervisé le chantier. Il aurait alors proposé d'en modifier l'intérieur, en substituant à la charpente exposée, disposition traditionnelle des églises anglicanes, une fausse-voûte plus « canadienne-française », ce qui explique le caractère un peu incongru de l'église<sup>284</sup>. Pour Luc Noppen, ses œuvres néogothiques ne sont pas des créations originales, car il a fait de nombreux emprunts

---

<sup>280</sup> Gauthier, Raymonde. 1983. *Victor Bourgeau et l'architecture religieuse et conventuelle dans le diocèse de Montréal, 1821-1892*. Thèse de doctorat en histoire de l'art. Faculté des lettres, Université Laval. 429 p.; Conseil du patrimoine religieux du Québec. 2012. Inventaire des lieux de culte du Québec. En ligne. <http://www.lieuxdeculte.qc.ca>. [Consulté le 2 avril 2014]

<sup>281</sup> Ostell a réalisé les plans de la reconstruction de la cathédrale Saint-Jacques (1856), des églises Notre-Dame-de-Grâce (1851-1853) et Saint Ann (1851), de la façade de l'église La-Visitation-de-la-Bienheureuse-Vierge-Marie (1850), de l'aile-est du Séminaire des sulpiciens dans le Vieux-Montréal (1850-1852) et du Grand séminaire (1854-1857).

<sup>282</sup> Noppen, Luc. 2009 *op.cit.* p. 15.

<sup>283</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>284</sup> *Ibid.*, p. 41.

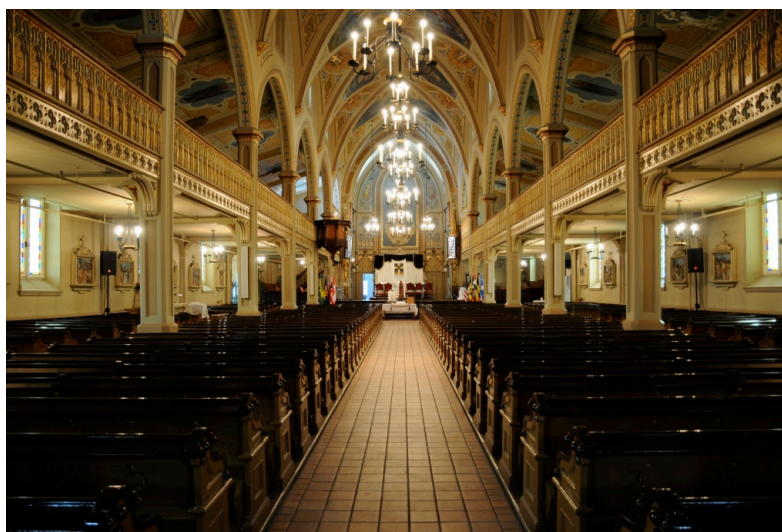
à l'architecture britannique et américaine. La plus grande réalisation de Victor Bourgeau dans ce style demeure la « re francisation » du décor intérieur de l'église Notre-Dame de Montréal, jugée alors trop sobre (Ill. 1.164).

**Illustrations 1.161 et 1.162. Église Saint-Pierre-Apôtre, Montréal.**



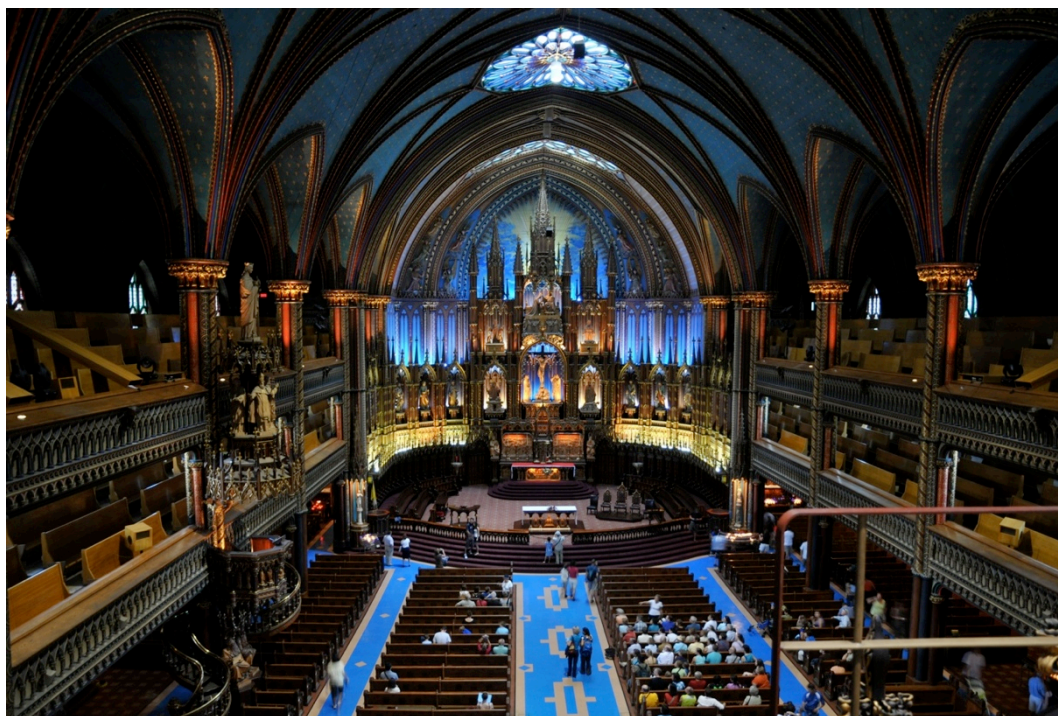
Construction en 1851-1852 par Victor Bourgeau.  
Photos : Guillaume St-Jean, 2009.

**Illustration 1.163. Intérieur de l'église Saint-Joseph, Montréal.**



Construction en 1861-1862 par Victor Bourgeau. Photo : Guillaume St-Jean, 2010.

**Illustration 1.164. Intérieur de la basilique Notre-Dame, Montréal.**



Construction en 1824-1829 d'après les plans de James O'Donnell ; intérieur par Victor Bourgeau. Photo : Guillaume St-Jean, 2009.

L'adoption du vocabulaire architectural néogothique mènera à une confusion inévitable dans l'identification des églises de tradition catholique par rapport à celles des traditions anglicanes et protestantes. Cette parenté formelle entraînera une réaction immédiate de M<sup>gr</sup> Bourget et des jésuites qui préconiseront un retour aux formes classiques et aux agencements baroques. L'évêque donnera le ton avec son projet, élaboré dès 1852, de reconstruction de la cathédrale sur le modèle de la basilique Saint-Pierre de Rome (Ill. 1.165 et 1.166) dans le quartier Saint-Antoine, au moment où le Saint-Siège est confronté à la réunification de l'Italie, qui menace la suprématie même du pape dans la ville sainte. De retour de Rome, où il fut envoyé pour étudier et mesurer la basilique, Victor Bourgeau croit irréalisable le projet de l'évêque. Il se raviserà après que le père jésuite Joseph Michaud eut réussi une maquette en format réduit de la basilique romaine, acceptant alors la supervision du chantier<sup>285</sup>. Le projet de cathédrale, qui ne sera achevé qu'en 1890, devient le symbole de l'ultramontanisme et l'affirmation de la supériorité du style néobaroque dans l'architecture religieuse au Québec<sup>286</sup>, constituant de la sorte la figure de proue de la nouvelle « Rome de l'Amérique ». Pour reprendre les mots

<sup>285</sup> Perin, Roberto. 2008. *op.cit.* p. 80.

<sup>286</sup> L'architecture baroque romaine se développe au XVI<sup>e</sup> siècle, dans la foulée du Concile de Trente, tenu par l'Église catholique qui préconisait l'utilisation de l'art et de l'architecture comme outils de prosélytisme. (Source: Noppen, Luc. 2008. *op.cit.* p. 150.)

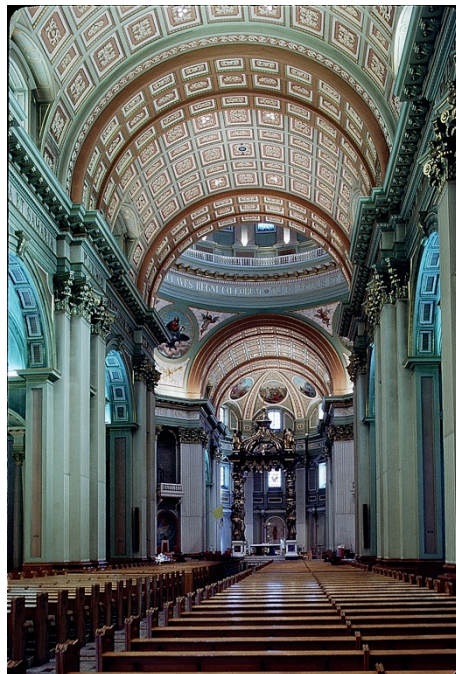


d'Alain Hustak : « If the Pope could not be king of Rome, Bourget would reproduce Rome for the Pope in Montreal »<sup>287</sup>.

**Illustrations 1.165 et 1.166. Cathédrale Marie-Reine-du-Monde, Montréal.**



Construction en 1870-1894 d'après les plans de Joseph Michaud, Victor Bourgeau et Alcibiade Leprohon. Photos : Luc Noppen, 2005.



Les réalisations subséquentes de Victor Bourgeau, en association avec Alcibiade Leprohon, reprendront certaines composantes de la cathédrale, particulièrement dans leurs décors intérieurs qui incorporeront le baldaquin, élément baroque par excellence<sup>288</sup>.

Auparavant, John Ostell avait déjà conçu dans ce style les églises Notre-Dame-de-Grâce (1851-1852) (Ill. 1.167 et 1.168) et Saint Ann (1851) (voir ill. 1.119). Puis, en 1864, les jésuites font appel à l'architecte étatsunien d'origine irlandaise Patrick Charles Keely<sup>289</sup> pour concevoir la nouvelle chapelle du collège Sainte-Marie dans un style néobaroque. Les deux grandes tours — telles qu'elles apparaissent dans les dessins soumis par l'architecte — qui devaient s'élever de part et d'autre de la façade ne furent jamais complétées ; d'une part, le manque de ressources financières n'a pas permis leur réalisation, mais, d'autre part, elles auraient été plus élevées que celles de l'église de la paroisse Notre-Dame. Dès les débuts de sa conception, l'église du Gesù a, par conséquent, alimenté les conflits entre les sulpiciens et

<sup>287</sup> Hustak, Alan. 1998. *op.cit.* p. 57.

<sup>288</sup> Noppen, Luc. « BOURGEAU, VICTOR », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 11, Université Laval/University of Toronto, 2003, consulté le 17 déc. 2013, [http://www.biographi.ca/fr/bio/bourgeau\\_victor\\_11F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/bourgeau_victor_11F.html).

<sup>289</sup> L'architecte Keely a conçu, notamment, les plans des cathédrales de Boston et d'Albany aux États-Unis.

l'évêque de Montréal, puisque les dimensions de l'église dépassaient les besoins d'une simple chapelle de collège, par le fait que M<sup>gr</sup> Bourget aurait eut l'intention de l'ériger en paroisse, ce qui ne fut finalement jamais réalisé.

**Illustrations 1.167 et 1.168. Église Notre-Dame-de-Grâce, Montréal.**



Construction en 1851-1853 d'après les plans de John Ostell. Photos : Guillaume St-Jean, 2009.

**Illustrations 1.169. et 1.170. Chapelle du collège Sainte-Marie (église du Gesù) et chapelle projetée, Montréal.**



Construite en 1864-1865 d'après les plans de Patrick Charles Keely. Photo : Marianne Charland, 2014 ; Source : BANQ, no. 00002725400, cote IQ 4523.



On peut alors présumer que l'évêque n'a pas voulu engendrer « une guerre des clochers » avec les anciens seigneurs, d'autant que la bataille qui s'amorçait pour le démembrement de la paroisse allait s'avérer longue et difficile. Le projet initial, montrant une façade monumentale, devait concurrencer les églises sulpiciennes Notre-Dame et Saint Patrick, ainsi que la cathédrale anglicane Christ Church, ces deux dernières érigées dans le même secteur de la ville. Le bâtiment qui nous est parvenu ne fut pas à la mesure des prétentions de l'évêque, qui avait pour projet que l'église montréalaise fût une réplique de celle du siège mondial de la Compagnie de Jésus à Rome (Ill. 1.169 à 1.172).

**Illustration 1.171. Intérieur de l'église du Gesù, Montréal.**



Photo : collection particulière.

**Illustration 1.172. Église du Gesù de Rome.**



Source : Alessio Damato, 2007. GNU Free Documentation License. [http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Chiesa\\_gesu\\_facade\\_edit.jpg](http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Chiesa_gesu_facade_edit.jpg).

Cependant, dans le paysage de Montréal, la chapelle des jésuites demeurera tout à fait unique et précieuse. L'œuvre architecturale présente une élévation avec fenêtres hautes qui n'étaient depuis longtemps plus présentes dans l'architecture traditionnelle québécoise. Son élévation tripartite est plutôt typique des églises romanes<sup>290</sup>, avec ses chapelles latérales, ses bas-côtés, sa nef centrale avec claire-voie et sa voûte plein-cintre, sans coupole. Le bossage de la pierre y fût utilisé pour la première fois dans la construction d'une église catholique. De plus, l'intérieur y est recouvert de fresques, relativement sobres, réalisées en trompe-l'œil illustrant

<sup>290</sup> Le style roman est caractérisé ici par une grande arcade avec colonnes complètes d'ordre composite, un triforium servant à décorer l'espace correspondant à la charpente des bas-côtés et une claire-voie avec fenêtres hautes.



un programme typiquement jésuite : la vie du Christ. Réalisées par l'artiste étatsunien d'origine allemande Daniel Müller, ces peintures intérieures, conçues en plusieurs tons d'une même couleur, n'auraient pas d'équivalent au Québec. La réalisation de l'église du Gesù fut un projet ambitieux, dont le rayonnement devait se propager bien au-delà de l'échelle locale. Il s'agit d'un monument tout à fait nord-américain qui s'inscrivait lui aussi clairement dans le dessein de faire de Montréal la « Rome de l'Amérique »<sup>291</sup>.

La démission de M<sup>gr</sup> Bourget en 1876 marquera une rupture dans l'architecture religieuse du diocèse de Montréal. Le nouvel évêque, M<sup>gr</sup> Fabre, transformera le paysage du diocèse par la construction d'églises paroissiales érigées dans un vocabulaire architectural renouvelé.

**Illustration 1.173. Chapelle de l'Invention-de-la-Sainte-Croix, Montréal.**



Maison mère des sœurs de la Charité de Montréal. Construction en 1869-1871 par Victor Bourgeau. Photo : Guillaume St-Jean, 2009.

**Illustration 1.174. Église Sainte-Brigide-de-Kildare, Montréal.**



Construction en 1878-1880 d'après les plans de Louis-Gustave Martin et Joseph-Roch Poitras. Photo : Guillaume St-Jean, 2007.

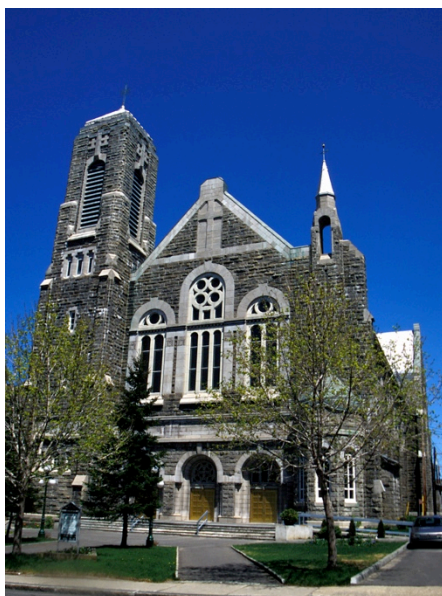
L'introduction dans l'architecture religieuse de ce qu'on nommera à Montréal le style « normand » a été initiée avec la construction de la chapelle de l'Invention-de-la-Sainte-Croix de la maison mère des sœurs de la Charité de Montréal, érigée de 1874 à 1878 par Victor Bourgeau (Ill. 1.173 et 3.101).

<sup>291</sup> La plupart des références concernant l'architecture de l'église du Gesù proviennent de notes inédites produites par les membres de la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain, ESG-UQAM dans le cadre d'un projet en partenariat avec les jésuites, propriétaires de l'église.

La première église de la paroisse Saint-Vincent-de-Paul, ouverte au culte en 1878, sera réalisée dans un vocabulaire résolument nouveau, en se référant à l'architecture ecclésiale de l'âge roman (voir ill. 1.104). On le verra aussi à l'église Sainte-Brigide-de-Kildare, réalisée selon les plans de Louis-Gustave Martin et Joseph-Roch Poitras en 1878-1880 (Ill. 1.174). Puis, la première église Sainte-Cunégonde, complétée en 1885, adoptera le même langage (voir ill. 1.110). Selon Luc Noppen, il s'agit d'une référence au style roman, nouvelle dans l'histoire de l'architecture ecclésiale de Montréal, bien que la première église de la paroisse Saint-Enfant-Jésus du Mile-End, érigée en 1857 (voir ill. 1.99), sacrifiait partiellement à cette écriture — au moment où l'architecture néoromane se développe en France —, qui demeurera sans lendemain. Le recours à l'architecture néoromane peut s'expliquer dans un premier temps par l'engouement qu'il suscitait chez ceux qui cherchaient à « refranciser » le paysage construit montréalais. D'autre part, il semble aussi avoir été apprécié par les congrégations religieuses qui cherchaient à se doter de maisons dont l'expression architecturale concorderait avec la figure symbolique du monastère, institution emblématique du Moyen Âge roman<sup>292</sup>.

L'utilisation du vocabulaire néoroman dans l'architecture des églises de Montréal durera une vingtaine d'années. La dernière réalisation dans ce style sera l'église de la paroisse Immaculée-Conception, conçue par Georges-Émile Tanguay en 1895-1898 (voir ill. 1.137).

**Illustration 1.175. Ancienne église Notre-Dame-du-Chemin, Québec.**



Construction en 1929-1931 d'après les plans des architectes Émile-Georges Rousseau et Henri Talbot. Démolie. Photo : Luc Noppen, 1994.

<sup>292</sup> Noppen, Luc. 2008. *op.cit.* p. 150 à 155.



L'église de l'Immaculée-Conception sera la première du diocèse à posséder une charpente de fer, témoignant de l'intérêt certain des jésuites pour la modernité en architecture. La Compagnie de Jésus fera ériger d'autres bâtiments ecclésiaux au Québec, qui attesteront du désir des religieux de s'inscrire dans cette modernité, n'hésitant pas à faire preuve d'innovation et à laisser libre cours aux avancées technologiques et artistiques de leur époque. Plus tard, l'église Notre-Dame-du-Chemin à Québec sera réalisée dans cet esprit. Conçue par les architectes Émile-Georges Rousseau et Henri Talbot en 1929-1931, l'église, qui s'inscrit « dans la lignée des églises néomédiévales introduites depuis 1914 dans le diocèse de Québec, "modernise" toutefois le vocabulaire, sans emprunter la voie dom-bellotiste »<sup>293</sup> (Ill. 1.175). D'après Luc Noppen et Lucie K. Morisset,

« au point de vue des lignes, cette église peut s'inscrire sous le signe du genre transition du roman au gothique. Simple, logique dans ses divisions et sa construction, sobre dans son ornementation, des lignes qui ne relèvent pas du banal, elle se distingue dès le premier coup d'œil par une façade qui compte parmi les plus originales, les plus caractéristiques et les mieux raisonnées de la région. Si elle ne sacrifie pas aux faux principes de la symétrie absolue, ce qui est un mérite de plus pour elle, il n'en est pas moins vrai que cette façade se recommande par ses qualités de rythme et de sérieux. C'est la sobriété dans l'harmonie »<sup>294</sup>.

Les nouvelles constructions des communautés religieuses participeront aussi à l'affirmation de l'identité française ; le style Second empire et le comble brisé « à la française » marqueront l'architecture conventuelle et scolaire de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. À la même époque, comme le rappellent les historiens de l'architecture Luc Noppen et Lucie K. Morisset, « les chapelles-églises des communautés se feront plus discrètes, sans doute parce que les églises paroissiales suffisent désormais à bien montrer la présence urbaine de l'Église catholique, et pour ne pas concurrencer, de leur apparence publique, les églises des nouvelles paroisses »<sup>295</sup>.

Vers 1880, des années d'éclectisme débridé — empruntant à différents styles rappelant l'architecture paléochrétienne des débuts de l'Église — fonderont, à leur tour, la valeur symbolique de la plupart des églises du Québec jusqu'au premier quart du XX<sup>e</sup> siècle<sup>296</sup>. À Montréal, l'œuvre de Joseph Venne<sup>297</sup> est représentative de cet éclectisme victorien. Il

---

<sup>293</sup> Noppen, Luc et Lucie K. Morisset. 1997. « Église Notre-Dame-du-Chemin ». *Églises de Québec*. Site internet [www.eglisesdequebec.org](http://www.eglisesdequebec.org). [Consulté le 16 juin 2014]

<sup>294</sup> *Ibid.*

<sup>295</sup> Noppen, Luc et Lucie K. Morisset. 1996. *op.cit.* p. 39.

<sup>296</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>297</sup> Né à Montréal en 1858, Venne sera apprenti chez l'architecte Henri-Maurice Perrault, puis associé d'Albert Mesnard et de Maurice Perrault jusqu'en 1895. En 1911, il s'associera à Louis Labelle. Il meurt à Montréal en 1925. (Source: Bisson,

conçoit, par exemple, l'église haute de la paroisse du Sacré-Cœur-de-Jésus en 1886-1887<sup>298</sup> (Ill. 1.176 et 1.177). Il prolonge dans son œuvre l'inspiration éclectique et le goût des décors chargés que Gérard Morisset qualifiera de « vulgaire complication »<sup>299</sup>.

**Illustrations 1.176. et 1.177. Église Sacré-Cœur-de-Jésus, Montréal.**



Construction de l'église basse en 1876 d'après les plans d'Adolphe Lévesque et l'église haute par Joseph Venne en 1886-1887. Photos : Guillaume St-Jean, 2009.

L'agrandissement de l'église Saint-Enfant-Jésus, qu'il conçoit en 1901-1902, en est un bel exemple (Ill. 1.178 et 1.179). À la même époque, il prépare aussi les plans de l'église Saint-Denis située non loin de la précédente (Ill. 1.180). Avec son nouvel associé, Louis Labelle, il sera l'auteur de l'église Saint-Clément, construite en 1899-1902 dans la nouvelle ville de Maisonneuve (Ill. 1.181 et 1.182). Ces réalisations permettent de saisir le goût de Venne pour cet éclectisme victorien, très populaire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il réinterprètera, par ailleurs, son propre style avec l'église Notre-Dame-des-Sept-Douleurs de Verdun, érigée entre 1911 et 1914 (Ill. 1.183 et 1.184), puis lors de la réalisation de l'église Saint-Pierre-Claver du boulevard Saint-Joseph en 1915-1917 (Ill. 1.185 et 1.186), conçue en collaboration avec

---

Pierre-Richard et Jacques Lachapelle. « VENNE, JOSEPH », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 15, Université Laval/University of Toronto. 2003. consulté le 19 déc. 2013. [www.biographi.ca/fr/bio/venne\\_joseph\\_15F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/venne_joseph_15F.html).

<sup>298</sup> L'église basse sera réalisée en 1876 par Adolphe Lévesque.

<sup>299</sup> Bisson, Pierre-Richard et Jacques Lachapelle. « VENNE, JOSEPH », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 15. Université Laval/University of Toronto, 2003. [www.biographi.ca/fr/bio/venne\\_joseph\\_15F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/venne_joseph_15F.html). [Consulté le 19 déc. 2013]

Joseph-Omer Marchand, celui-là même qui renouvèlera l'architecture religieuse montréalaise selon les principes Beaux-Arts dès 1905, avec la reconstruction de l'église Sainte-Cunégonde.

**Illustrations 1.178 et 1.179. Église Saint-Enfant-Jésus du Mile-End, Montréal.**



Construction en 1901-1902 d'après les plans de Joseph Venne. Photos : Guillaume St-Jean, 2009.

**Illustration 1.180. Église Saint-Denis, Montréal.**



Construction en 1900, puis reconstruction en 1931 d'après les plans de Joseph Venne. Photo : Guillaume St-Jean, 2009.

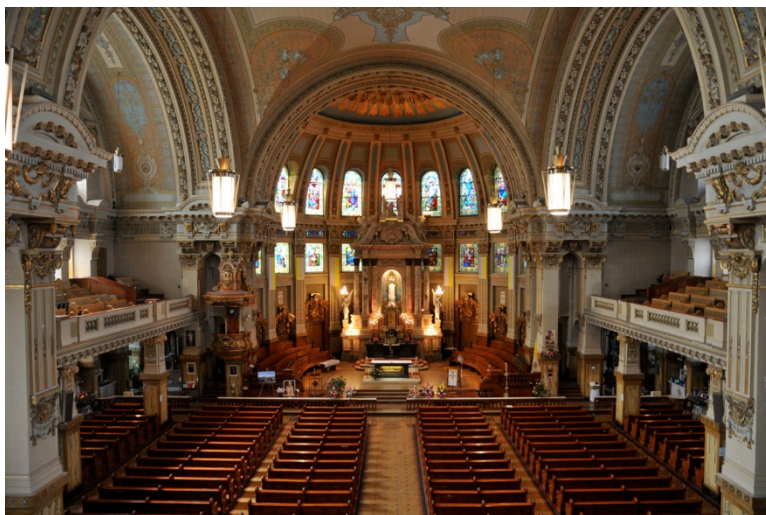


**Illustrations 1.181 et 1.182. Église Saint-Clément, Montréal.**



Construction en 1899-1902 d'après les plans de Joseph Venne et Louis Labelle. Photos : Guillaume St-Jean, 2009.

**Illustrations 1.183 et 1.184. Église Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, Montréal.**



Construction en 1911-1914 d'après les plans de Joseph Venne et Louis Labelle. Photos : Guillaume St-Jean, 2009.

**Illustrations 1.185 et 1.186. Église Saint-Pierre-Claver, Montréal.**



Construction en 1915-1917 d'après les plans de Joseph Venne et Joseph-Omer Marchand. Photos : Guillaume St-Jean, 2009.

Parallèlement, du côté protestant, la construction d'églises néogothiques se poursuit, mais la nouvelle Saint James Methodist Church — déménagée de la rue Saint-Jacques pour s'installer rue Sainte-Catherine —, conçue d'après les plans d'Alexander Francis Dunlop en 1887-1889, présente une interprétation différente de ce style (Ill. 1.187 et 1.188). L'architecte, s'inspirant de la nouvelle cathédrale Saint-Antoine-de-Padoue de Longueuil, réalisée en 1884-1887 d'après les plans de ses confrères Albert Mesnard et Maurice Perrault (Ill. 1.189 et 1.190), choisit de mettre l'emphase sur l'asymétrie des deux tours. La flèche la moins élevée supporte une lanterne soutenue par de délicats arcs-boutants et témoigne de son originalité. Les façades latérales de l'église permettent de mesurer l'ampleur de son volume, tandis qu'une large part de son intérêt architectural se trouve également dans son revêtement de pierre polychrome récemment révélé par le dégagement de sa façade, qui était dissimulée depuis 1926 par un édifice commercial de trois étages<sup>300</sup>. La nouvelle église méthodiste sera l'unique œuvre religieuse de l'architecte Dunlop.

La Saint James Church est l'une des seules églises de tradition protestante flanquée de deux tours à Montréal, spécificité qu'on retrouve presque exclusivement chez les catholiques,

---

<sup>300</sup> Grand répertoire du patrimoine bâti de Montréal. Base de données sur le patrimoine. En ligne. [http://patrimoine.ville.montreal.qc.ca/inventaire/fiche\\_bat.php?affichage=fiche&civique=&voie=0&est\\_ouest=&appellation=&arrondissement=0&protection=0&batiment=oui&zone=oui&lignes=25&id\\_bat=9940-46-3307-01&debut=450](http://patrimoine.ville.montreal.qc.ca/inventaire/fiche_bat.php?affichage=fiche&civique=&voie=0&est_ouest=&appellation=&arrondissement=0&protection=0&batiment=oui&zone=oui&lignes=25&id_bat=9940-46-3307-01&debut=450); Répertoire du patrimoine culturel du Québec. « Église Unie Saint James ». En ligne. [www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=92747&type=bien#.U\\_oKyEid520](http://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=92747&type=bien#.U_oKyEid520). [Consulté le 22 mai 2014]



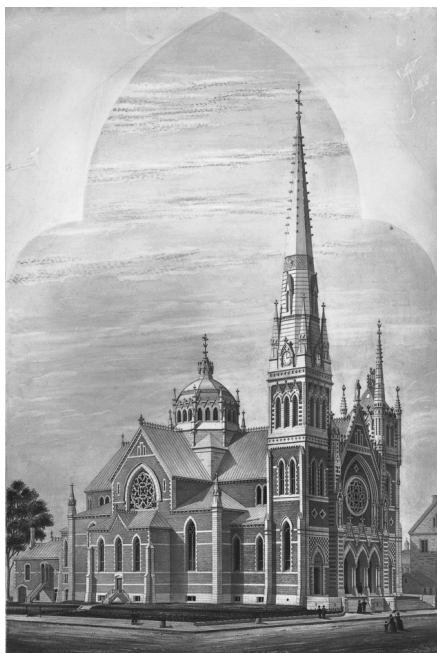
notamment au cours de la période du néoclassicisme québécois, mais surtout à partir de 1905 et de l'emploi du vocabulaire Beaux-Arts dans l'architecture religieuse à Montréal.

**Illustrations 1.187 et 1.188. Saint James United Church, Montréal.**



Construction en 1887-1889 d'après les plans d'Alexander Francis Dunlop. Photos : Guillaume St-Jean, 2010 ; Luc Noppen, 2006.

**Illustrations 1.189 et 1.190. Co-cathédrale Saint-Antoine-de-Padoue, Longueuil.**



Construction en 1884-1887 d'après les plans d'Albert Mesnard et Maurice Perrault. Source : Musée McCord, II-77165; photo: Conseil du patrimoine religieux du Québec (CPRQ), 2003.



Ce recours à un langage nouveau s'explique notamment par la fréquentation de l'École des Beaux-Arts de Paris par quelques Canadiens-français. Contrairement aux architectes du début du XIX<sup>e</sup> siècle qui acquéraient leur métier lors d'un stage dans une agence où le maître leur enseignait son savoir-faire, valorisant l'expérience au détriment de l'innovation, le développement spectaculaire de la société industrielle et des systèmes de production exigeait alors une plus grande spécialisation des pratiques et des apprentissages. Dans le système des Beaux-Arts, l'architecture est un art et la pratique architecturale une profession. Au même titre que le médecin, l'avocat ou le notaire, l'architecte est un notable, formé à l'école ou auprès d'un maître<sup>301</sup>. Il est donc légitime qu'après la reconnaissance par l'État de leur statut professionnel, quelques architectes progressistes du Québec aient cherché à affirmer la compétence et la crédibilité de leur groupe en limitant l'accès à la profession aux seuls diplômés d'écoles garantes d'une formation de bon niveau. Le milieu anglophone de Montréal, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, compte déjà plusieurs architectes diplômés d'écoles anglaises et américaines, alors que la première école québécoise d'architecture sera fondée à l'Université McGill en 1896. Ceci explique l'avance acquise par les anglophones du Québec dans le domaine de l'enseignement technique et scientifique alors que l'Église et l'élite canadienne-françaises éprouvent de la difficulté à souscrire à une vision plus technicienne de la société. Bien que l'École polytechnique de Montréal formait des ingénieurs depuis 1873, la demande souvent formulée de se doter de moyens pour asseoir la crédibilité des architectes francophones tarda à se concrétiser. Ce n'est qu'en 1907 que sera créé un programme menant au diplôme d'architecte. L'embauche d'anciens élèves de l'École des Beaux-Arts de Paris comme professeurs d'architecture transpose à Montréal un programme qui met l'accent sur une formation plus artistique que technique. Ce nouvel enseignement sera intégré à l'École des Beaux-Arts de Montréal lorsque celle-ci sera fondée en 1923. On souhaite ainsi moderniser et refranciser le Québec en le dotant d'institutions culturelles laïques, inspirées du modèle français. Ce sera de courte durée cependant, car l'École des Beaux-Arts de Montréal fermera ses portes en 1936<sup>302</sup>.

L'architecte Jean-Omer Marchand, né à Montréal en 1873, est le précurseur du style Beaux-Arts à Montréal. Il est considéré comme l'un des architectes montréalais les plus novateurs du

---

<sup>301</sup> Morisset, Lucie. K., Noppen, Luc et Patrick Dieudonné. 2004. *Patrimoines modernes. L'architecture du vingtième siècle à Chicoutimi*. Québec. Presses de l'Université du Québec. p. 28.

<sup>302</sup> Noppen, Luc, Jobidon, Hélène et Paul Trépanier. 1990. *Québec monumental 1890-1990*. Québec : Les éditions du Septentrion. p. 13 et 14.

début du XX<sup>e</sup> siècle. Formé auprès des architectes Maurice Perrault et Albert Mesnard, il quitte le Québec en 1893 pour étudier à l'École des Beaux-Arts de Paris ; il devient le premier diplômé canadien de cet établissement. Il revient au Québec en 1902, après avoir conçu le pavillon canadien de l'exposition universelle de Paris en 1900, et s'associe à l'architecte américain Samuel Stevens Haskell, également diplômé de l'École de Paris<sup>303</sup>.

**Illustrations 1.191, 1.192 et 1.193. Église Sainte-Cunégonde, Montréal.**



Construction en 1905-1906 d'après les plans de J.-Omer Marchand. Photos : Guillaume Saint-Jean, 2009 ; Conseil du patrimoine religieux du Québec (CPRQ), 2003 et Pierre Lahoud, 2003.

L'œuvre qui constituera le premier exemple de ce style dans l'architecture religieuse de Montréal est l'église Sainte-Cunégonde, reconstruite en 1905-1906, pour laquelle il introduit dans l'architecture ecclésiastique le vocabulaire architectural classique généralement réservé aux édifices publics. L'élaboration d'une façade monumentale et symétrique, ornée d'un fronton brisé dont l'entablement est supporté par des pilastres jumelés et d'oculus placés aux

<sup>303</sup> Répertoire du patrimoine culturel du Québec. « Joseph-Omer Marchand ». En ligne. [www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=7753&type=pge#.Uq887Y3Ox20](http://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=7753&type=pge#.Uq887Y3Ox20). [Consulté le 23 mai 2014]



angles au-dessus desquels s'élèvent deux tours surmontées de petites coupôles<sup>304</sup>, traduit le vocabulaire classique privilégié par l'architecte Joseph-Omer Marchand (Ill. 1.191 à 1.193). À l'époque de sa construction, l'intérieur n'est pas habituel dans les églises catholiques montréalaises. Il a la forme d'un large auditorium qui peut accueillir jusqu'à 1 700 fidèles. Sa toiture d'acier ne reposant sur aucune colonne couvre d'une seule portée la nef, permettant ainsi de dégager complètement l'intérieur. Marchand aura créé, au cours de sa carrière, seulement deux églises à Montréal : Sainte-Cunégonde et Saint-Pierre Claver en 1915, en collaboration avec Joseph Venne, dans lesquelles l'architecte formé à Paris exprime la parfaite maîtrise du langage ornemental classique<sup>305</sup>.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, alors que la construction des églises du diocèse de Montréal affiche l'influence Beaux-Arts, l'église Saint-Édouard du quartier Rosemont sera érigée entre 1907 et 1909 en néogothique (Ill. 1.194 et 1.195). Ce choix peut paraître étonnant, puisqu'à l'époque de M<sup>gr</sup> Bourget ce style avait été banni du diocèse parce qu'il avait la prédilection de l'Église anglicane et de toutes les dénominations protestantes.

**Illustrations 1.194. et 1.195. Église Saint-Édouard, Montréal.**



Construction en 1907-1909 d'après les plans de Joseph-Ovide Turgeon. Photos : Conseil du patrimoine religieux du Québec (CPRQ), 2003.

Puis, le style néoroman avait été mis à l'honneur sous l'épiscopat de M<sup>gr</sup> Fabre, afin de signifier que la lutte de l'Église catholique concernait bien sûr la Foi, mais aussi la survie

<sup>304</sup> Pérusse, Johanne. 1999. *J.-O. Marchand, premier architecte canadien diplômé de l'École des Beaux-Arts de Paris, et sa contribution à l'architecture de Montréal au début du vingtième siècle*. Mémoire en histoire de l'art de l'Université Concordia. Montréal. p. 56-57.

<sup>305</sup> *Ibid.*, p. 57 à 59.

culturelle et linguistique des Montréalais francophones. Ce retour d'un néogothique « à la française » à Saint-Édouard est donc un geste significatif. Le soubassement de l'église avait été érigé en 1901 d'après les plans de Joseph-Arthur Godin, puis l'église haute confiée à l'architecte Joseph-Ovide Turgeon<sup>306</sup>. Formé à l'architecture à l'École polytechnique, celui-ci a connu une fructueuse carrière à travers le Québec, le Canada et les États-Unis ; il a de ce fait échappé au style diocésain montréalais en vogue et développé une compétence reconnue dans le maniement du répertoire formel gothique. Au néogothique anglais, inspiré tantôt par le mouvement ecclésiologiste, tantôt par le pittoresque, l'architecte Turgeon oppose une composition inspirée par l'architecture néogothique française qui, bien que déclinant, a encore cours en province au moment du débat sur la séparation des Églises et de l'État. Ce choix indique en quelque sorte que le nouveau Montréal, celui du développement des quartiers de la première couronne nord de l'époque, sera un territoire de la catholicité francophone. De plus, le décor intérieur de l'église Saint-Édouard s'inspire de celui conçu par Victor Bourgeau pour la basilique Notre-Dame. Si quelques églises catholiques de Montréal avaient auparavant fait appel au vocabulaire gothique, leurs références n'avaient cependant jamais été aussi clairement françaises. Saint-Édouard est donc unique à Montréal, à la fois riche par son décor et hautement symbolique. Cette église paroissiale est, de plus, le dernier grand monument à avoir été entièrement construit avec la pierre grise des carrières de Montréal. Par cette caractéristique bien présente dans les constructions de bâtiments religieux de 1890 à 1920, elle possède une intégrité et une identité montréalaises attribuées principalement au milieu catholique francophone<sup>307</sup>. Par ailleurs, la nouvelle paroisse, érigée canoniquement en 1895, avait été placée sous le patronage de saint Édouard le Confesseur, roi de l'Angleterre du XI<sup>e</sup> siècle et fondateur de l'abbaye de Westminster. Ce vocable honore aussi M<sup>gr</sup> Édouard-Charles Fabre, troisième évêque du diocèse, mourant au moment de proclamer son érection. Mais, il y a plus : la figure dominante de l'Empire britannique est alors le prince Édouard (1841-1910), qui deviendra Édouard VII en 1901, au lendemain du décès de la reine Victoria. Il personnifia la riche élite aristocratique britannique, mais fût aussi un francophile affirmé qui entretiendra de bonnes relations avec la France. Que le diocèse ait choisi un saint anglais pour patron de la première paroisse francophone à être érigée dans ce secteur peut surprendre. Mais cela

---

<sup>306</sup> Cha, Jonathan. 2004. *Évaluation du potentiel monumental du patrimoine religieux de l'arrondissement Rosemont - La Petite-Patrie, à Montréal: plan stratégique de conservation*. Mémoire de maîtrise en études urbaines. Université du Québec à Montréal. p. 112 et 113.

<sup>307</sup> *Ibid.*, p. 325.



s'explique probablement par le fait que le Royaume-Uni monarchique avait rétabli les droits de l'Église catholique romaine, alors que la France amorçait en cette fin de siècle une croisade contre elle, au nom d'une laïcité républicaine affirmée qui culminera en 1905 par l'adoption de la loi du 9 décembre concernant la Séparation des Églises et de l'État. Montréal, déjà affublée du titre de « Rome de l'Amérique », et le Canada français, désormais promu « terre promise de la catholicité francophone », ont été touchés par cette vague de « persécutions » qui a mené un imposant contingent de religieux français à s'installer dans la « *priest-ridden Province* », selon l'expression consacrée. Saint-Édouard porte donc la mémoire de cette époque, qui sera définitoire de la suite des choses pour la catholicité au Québec, et cela jusqu'à la Révolution tranquille.

Ainsi, comme nous venons de le voir, le paysage architectural catholique montréalais présentera une grande variété de styles, de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle. Évidemment, le choix du site d'édification de l'église devait être central au sein du territoire paroissial, alors que la disposition interne des lieux et le « vouloir paraître » généreront souvent des églises imposantes, dont la monumentalité diffèrera de celle des temples protestants. Les rivalités entre différentes confessions s'exprimeront également par la hauteur des clochers, essentiels pour marquer la territorialité urbaine. L'époque verra éclore presque autant de styles qu'il y eut d'auteurs et de bâtiments. Bien sûr, au même moment la Ville se dotera elle-même d'un certain style « municipal », dont l'hôtel de ville construit en 1872-1878<sup>308</sup>, d'après les plans des architectes Alexander Cowper Hutchison et Henri-Maurice Perrault, est représentatif, tout comme plusieurs postes de pompiers, et autres équipements municipaux qui commencent alors à parsemer le territoire montréalais. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, au moment où l'État remet en question l'hégémonie religieuse en matière d'éducation, l'Église montre alors une nette préférence pour l'architecture Beaux-Arts, qui est pourtant le symbole contemporain de l'État laïque francophone<sup>309</sup>. La formation des premiers architectes québécois à l'École des Beaux-Arts de Paris, comme l'arrivée massive de religieux français après l'adoption de la loi du 9 décembre 1905, ont certainement contribué à la diffusion de ce style architectural à Montréal.

---

<sup>308</sup> L'hôtel de ville sera modifié en 1923-1926 par les architectes Louis Parent d'abord, puis D. Lafrenière, lesquels seront supervisés par une commission consultative d'architectes dirigée par Joseph-Omer Marchand, après un incendie survenu en 1922 (source: Vieux Montréal. Fiche d'un bâtiment « Hôtel de ville de Montréal ». En ligne. [www.vieux.montreal.qc.ca/inventaire/fiches/fiche\\_bat.php?sec=a&num=8](http://www.vieux.montreal.qc.ca/inventaire/fiches/fiche_bat.php?sec=a&num=8)). [Consulté le 2 juin mai 2014]

<sup>309</sup> Noppen, Luc et Lucie K. Morisset. 1996. *op.cit.* p. 38.

Au Québec, la ville de Montréal a été le principal point de contact entre les catholiques francophones et anglophones, de même qu'entre catholiques et protestants. Pour reprendre les mots de Sherry Olson et de Jean-Claude Robert, « la présence protestante a joué le rôle d'un aiguillon qui a forcé les catholiques à définir leur identité sociale<sup>310</sup> ». Nous ajouterions qu'elle a aussi forcé ces derniers à définir leur identité architecturale. À une époque où les institutions socioculturelles portaient la marque indélébile de la religion, leur effet sur le paysage urbain devait en être forcément visible<sup>311</sup>.

## Conclusion

L'ultramontanisme de M<sup>gr</sup> Bourget et son désir de fusionner le catholicisme romanisé à l'identité nationale se reflètent bien sûr dans la diffusion des œuvres catholiques aux quatre coins de la ville, mais il a aussi poussé le zèle jusqu'à faire ériger une cathédrale calquée sur la basilique Saint-Pierre de Rome, quoique de dimensions beaucoup plus modestes, pour symboliser l'attachement de l'Église canadienne au Saint-Siège. Conséquemment, il a participé à la construction, non pas de la « Ville aux cent clochers », mais bien de la « Rome de l'Amérique », c'est-à-dire Montréal et ses centaines de clochers catholiques appelés à rivaliser avec les clochers anglicans et protestants. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le rêve de l'évêque Bourget semble avoir été réalisé, car l'Église catholique fut intimement associée au syndicalisme, au mouvement coopératif, aux associations patriotiques, au savoir et à la recherche, ainsi qu'aux arts et à la culture<sup>312</sup>.

L'Église catholique devient l'architecte d'un nouveau marquage spatial qui définira le paysage construit — par les choix architecturaux rappelant tour à tour la gloire du régime français d'allégeance gallicane, celle prônant la fidélité à Rome, puis par l'emploi de références Second Empire dans l'architecture conventuelle — qui permet de mesurer toute la portée symbolique des choix stylistiques en question<sup>313</sup>. Ceux-ci devaient servir à bien affirmer la prééminence de l'Église catholique, d'abord gallicane, puis romaine, dans le paysage, extériorisant de la sorte son statut, bien que non officiel, d'Église établie, en continuité avec le régime français qui prévalait au début de la colonie.

---

<sup>310</sup> Olson, Sherry et Jean-Claude Robert. 2001. *op.cit.* p. 101.

<sup>311</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>312</sup> Perin, Roberto. 2008. *op.cit.* p. 265.

<sup>313</sup> Noppen, Luc et Lucie K. Morisset. 1996. *op.cit.* p. 36.

La mise en contexte entourant la création du diocèse de Montréal nous a permis d'éclairer ici le rôle des acteurs, politiques et religieux, et de saisir le désir d'affirmation d'une nation en devenir qui se traduira d'abord par le maintien d'une religion catholique forte, rayonnant sur l'ensemble du territoire<sup>314</sup>, puis par la préservation d'une langue commune qui sera essentielle à la fabrication de l'identité canadienne-française au lendemain de l'arrivée des Britanniques. L'organisation paroissiale qui en a résulté a été le pivot de cette affirmation identitaire, lue à travers son paysage. La diffusion des multiples œuvres des congrégations religieuses, d'abord par les sulpiciens, puis à l'initiative des autorités diocésaines, a assuré une forte présence catholique dans une ville où anglophones protestants et anglicans prospéraient. Dans cette ville fragmentée par la culture, la langue et la religion, les choix en matière d'édification se reflètent aussi dans l'origine ethnique des architectes : les temples anglicans et protestants ont été conçus en majorité par des architectes d'origine anglaise ou étatsunienne, alors que la plupart des églises catholiques l'ont été par des architectes francophones ou anglophones, selon la langue des fidèles à laquelle l'église était destinée.

La constitution d'un réseau plus dense de paroisses couvrant l'île de Montréal a certainement contribué à l'urbanisation et au développement des quartiers. Parallèlement, la création de paroisses dites « nationales » viendra répondre aux besoins des immigrants catholiques non francophones. Ces paroisses non territoriales regrouperont des personnes de même origine ou parlant la même langue. Dans au moins un cas, ce sont les Canadiens-français qui firent sécession pour créer une paroisse de langue française : la paroisse Saint-Charles détachée de celle de Saint Gabriel en 1883. La multiplication de paroisses irlandaises distinctes renforcera les frontières ethniques et linguistiques et accentuera l'isolement social des catholiques de langue anglaise au regard des autres groupes de la population à Montréal<sup>315</sup>.

Mis à part les progrès techniques, les choix architecturaux privilégiés à chacune des époques pour la construction des églises ont, par ailleurs, inévitablement été influencés par l'évêque en poste et éclairent ses motivations. Comme le souligne Albert Lévy, la « machine à faire croire » est d'abord un appareil de transmission de valeurs et de croyances<sup>316</sup>. La lecture du

---

<sup>314</sup> On peut consulter en complément l'interprétation de Fernand Dumont sur la survivance de la nation dans *Genèse de la société québécoise*, ouvrage paru en 1996.

<sup>315</sup> Trigger, Rosalyn. 2001. « La vie des paroisses catholiques irlandaises : une fusion des identités nationale et religieuse » dans Courville, Serge, Normand Séguin et Fonds Gérard-Dion. 2001. *La paroisse*. Coll. «Atlas historique du Québec», Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval. p. 229.

<sup>316</sup> Levy, Albert. 2003. *Les machines à faire-croire, Tome 1 - Formes et fonctionnements de la spatialité religieuse*. Paris : Anthropos. «Coll. La Bibliothèque des formes». p. 24.



paysage ecclésial de Montréal permet alors d'en saisir le sens. L'adéquation de l'espace aux finalités culturelles et l'efficacité des dispositifs spatiaux imaginés par rapport à leurs destinations, relativement à telle ou telle religion<sup>317</sup>, deviennent dans ce cas-ci de puissants vecteurs d'une représentation culturelle, tout autant requise que désirée. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, tous ces clochers côte à côte proclament chacun leur caractère distinct et leurs identités plurielles<sup>318</sup>. Les rivalités entre les différentes confessions s'expriment à travers la monumentalité des églises et la hauteur des clochers. Dans ces circonstances, l'emprise religieuse sur le paysage urbain est manifeste.

La représentation catholique francophone sur le territoire se traduit d'abord par la fondation d'une paroisse et l'implantation de l'église dans un noyau religieux et institutionnel, puis à travers les choix architecturaux dont on revêtira les églises. Ceux-ci se concrétisent successivement par l'utilisation d'un langage architectural qualifié de néoclassicisme québécois, par la réinterprétation « à la française » du style néogothique, par le déploiement d'un vocabulaire stylistique néoroman, et finalement par l'emploi d'un répertoire Beaux-Arts qui se traduit par une façade de composition monumentale et la présence de deux tours, modèle qui sera largement diffusé à partir de la décennie 1900.

La Confédération de 1867 a « ainsi fait du Québec une province catholique, d'expression française, dont l'histoire soutient apparemment l'identité »<sup>319</sup>. La diffusion d'un catholicisme d'abord français se poursuivra encore durant un demi-siècle, mais la démographie croissante de la population francophone permettra aux autorités de sursoir à la protection de la seule variable linguistique et d'acculturer les immigrants de toutes les origines. Ce changement sera à la source d'une nouvelle représentation du paysage architectural ecclésial de Montréal, comme nous le verrons dans la seconde partie de cette thèse.

Nous avons, dans le cadre de ces recherches, évidemment dû faire abstraction de la réception des églises auprès de la population montréalaise. Cette dernière aurait pu être saisie notamment à travers la presse écrite qui, à une certaine époque, annonçait les réalisations architecturales de Montréal. Cet aspect outrepassait ici nos objectifs, mais une étude subséquente pourrait se pencher plus en profondeur sur cette dimension précise, en ciblant les

---

<sup>317</sup> *Ibid.*, p. 22 et 23.

<sup>318</sup> Noppen, Luc et Lucie K. Morisset. 1996. *op.cit.* p. 31.

<sup>319</sup> *Ibid.*, p. 34. Les auteurs illustrent cette question en particulier en référence à l'iconographie « nationale/historique » qui orne les églises.

époques de construction et la tradition religieuse des églises en question, ce qui apporterait un éclairage complémentaire quant aux nombreuses motivations des autorités religieuses dans les choix stylistiques privilégiés pour l'édification des églises. Cela permettrait également d'en mesurer le succès relatif.

Par ailleurs, l'architecture de certaines églises de Montréal se distingue dans l'ensemble du corpus des églises québécoises. À notre connaissance, les églises Notre-Dame-de-Grâce, La-Nativité-de-la-Sainte-Vierge d'Hochelaga, Saint-Jean-Baptiste et Notre-Dame, ainsi que les chapelles Notre-Dame-de-Lourdes et du Gesù sont parmi ces exemples éloquents ; elles nous paraissent ne pas avoir d'équivalent dans le paysage ecclésial québécois. Par ailleurs, celui de Montréal se distingue aussi de celui des autres régions, où le vocabulaire néobaroque n'a été que très peu utilisé. Évidemment, certains monuments majeurs du patrimoine ecclésial montréalais n'ont pas été évoqués dans le cadre de cette recherche. Nous avons choisi de nous attarder à l'organisation paroissiale typique et à certains styles architecturaux en lien avec nos questions de recherche, mais ces choix n'excluent pas l'intérêt architectural et patrimonial des églises et bâtiments religieux qui n'ont pas été abordés spécifiquement dans le cadre de cet exposé. De plus, étant donné l'ampleur du corpus des lieux de culte et des autres institutions religieuses, certains monuments, par exemple l'Université McGill ou l'ensemble du réseau « philanthropique » religieux anglophone, n'ont pu être considérés vu leur nombre, et par le fait que nos comparaisons visaient en premier lieu les églises, mais leur absence ne réduit en rien leur importance dans l'histoire de Montréal.

Enfin, bien que nous supposions que l'érection des nombreuses paroisses avait encouragé l'urbanisation, certains aspects précis de cette question demanderaient plus d'approfondissement. La consultation des archives paroissiales, par exemple, aurait pu éclairer l'ampleur des revenus d'une paroisse provenant essentiellement de la dîme. Au-delà de l'actif des fabriques, nous ignorons si le taux de la répartition fixée par la fabrique pour assurer le financement nécessaire à l'érection de l'église, aurait pu être un facteur d'attraction ou de répulsion pour les résidents de la paroisse. L'érection civile et canonique de la paroisse, de même que la constitution de la fabrique, précèdent généralement la construction de l'église. Dans quelques cas, le peuplement du territoire paroissial a été tardif et l'église n'est sortie de terre que plusieurs années après la reconnaissance de la paroisse. Des recherches plus approfondies nous permettraient sans doute d'identifier les facteurs à la source de ce décalage.